JUL 28 1923

30e Année. N° 14. 15 Juillet 1923.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
chesse de Dino . .	*Lettres à M. Thiers.* — I	241
briele d'Annunzio .	*Contemplation de la Mort* (fin)	261
r George Buchanan.	*Mon Ambassade en Russie.* — II	294
ul Dupuy.	*Les Laboratoires de Pasteur à l'École Normale* . .	333
douard de Keyser .	*Le Papyrus.* — I	371
erre de Régnier. .	*Poésies.*	397
ancis Carco	*Verotchka l'Étrangère* (fin)	407
bert Flament . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	447
cien Dubech . . .	Les Lettres : *Le Désordre dans le Roman.*	463
ndré Chaumeix. . .	La Politique : *Les Conversations franco-britanniques.*	473

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE 3, RUE AUBER

1923

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'attrait qu'excercent sur les auteurs d'essais historiques, les premières semaines de la gue mondiale ne se ralentit pas. Et c'est normal puisque si, après ces semaines débordantes d'évé ments, il a encore fallu des années pour arriver au dénouement, ce dénouement ne put être ce q a été que parce que, dès le début, on a réussi à en écarter une autre, rapide et funeste. Une partie raisons pour lesquelles celui-ci a pu être évité se trouvent remarquablement déduites dans l'ouvr récent de M. **Réginald Kann, le Plan de Campagne Allemand de 1914 et son exécution**. principale, c'est que le plan singulièrement audacieux, mais peut-être décisif, élaboré dans les tou premières années du xxe siècle au Grand Etat-Major prussien fut appliqué en 1914 par un che l'esprit timoré, aussi bien dans l'exécution que dans la conception; après avoir affaibli par timid les parties principales du plan qui lui avait été légué, il laissa ses commandants d'armée liv bataille au mieux, sans que ses instructions vinssent jamais les fixer de façon précise, ni sur les int tions du chef, ni sur leur mission propre. On admirera la fortune singulière de l'auteur du plan p mitif, le général Von Schlieffen, qui, sans avoir jamais commandé d'armée, est salué par ses disci comme le plus grand militaire de l'époque contemporaine et voit ses plans loués et opposés à ce de son successeur par un écrivain appartenant à la nation de « l'ennemi héréditaire ». Est-il v d'ailleurs, que le plan établi par son successeur Moltke par modification du sien ait échoué dès 25 août à la bataille des frontières? Semblable affirmation est sans doute un peu trop catégoriq puisque des différentes hypothèses que M. Réginald Kann nous présente comme ayant été celles Schlieffen quant à l'attitude des armées françaises au moment où son plan serait découvert, aucu ne s'est entièrement réalisée et qu'il eût fallu bien le modifier à la demande des circonstances, qui est sûr, en tout cas, c'est que Moltke ne sut pas diriger ses armées, ni, à plus forte raison, bataille. Cette carence du commandement allemand est parfaitement mise en lumière par M. Régin Kann. Que l'auteur nous permette cependant de regretter, outre ses références trop peu nombreu qui rendent difficile la discussion historique, sa partialité excessive en faveur du haut commandeme français : il devrait être maintenant bien établi que la cause principale de notre échec à la bata des frontières a été la stratégie inadéquate du G. Q. G. et non « l'infériorité de nos troupes d la tactique de combat » et leurs « impardonnables imprudences ».

Sur le rôle du commandement français aux divers échelons dans la préparation de la bataille la Marne, et pendant la bataille, on lira avec fruit le petit ouvrage dans lequel M. **Paul Pil** s'efforce de mettre en lumière **le Rôle du général Gallieni**. L'auteur a habilement rassemblé t les éléments de la question et son livre est un véritable compendium de tout ce qui est bien et net ment établi en la matière. On peut résumer ce qui revient à Gallieni en disant qu'il a joué avec u clairvoyance et une énergie admirables son rôle de commandant des troupes à l'aile de manœuv Et jamais ses partisans n'auraient songé à diminuer le mérite du général Joffre, si l'entourage celui-ci n'avait pas donné l'impression qu'il se livrait à un dénigrement systématique de celui restera devant l'histoire le chef victorieux des « armées de Paris ».

Dans son ouvrage, **Places fortes et fortification pendant la guerre de 1914-1918**, le **géné Lebas** entend traiter d'abord d'un point de vue historique la question du camp retranché de Lille. n'est pas possible ici, même après son remarquable exposé, d'en faire un résumé : en semblable matiè le jugement de l'historien doit être soigneusement nuancé, ce qui n'est possible qu'après une étu minutieuse du détail. Sur les responsabilités immédiates, nous ne pouvons donc que renvoyer livre du général Lebas. Mais sur les causes générales qui amenèrent, outre ces pénibles événeme locaux, l'invasion et l'occupation prolongée de nos plus riches départements par l'ennemi, les fa sont assez connus pour qu'on ne garde pas la même timidité. Parmi ces causes, la plus importante e sans aucun doute, l'oubli, jusque dans les plus hautes sphères militaires, des leçons du passé quant rôle des places et de la fortification au cours des opérations; les souvenirs de 1870 concordaient av le fâcheux réveil d'un sentiment militaire mal compris pour faire dédaigner la « barbette » et n'accord d'importance qu'à la guerre de mouvement, c'est-à-dire à la charge. Ce terrible aveuglement ne no a pas coûté que la perte de Lille.

Si notre doctrine quant à l'emploi de la fortification était défectueuse, elle n'était pas meille quant à l'artillerie. C'est ce que montre l'ouvrage du **général Herr**, ancien inspecteur général l'artillerie pendant la guerre. Ce livre, intitulé **l'Artillerie, ce qu'elle a été, ce qu'elle est, qu'elle doit être**, est une remarquable synthèse de tout ce que nous a appris la guerre à ce suj La première partie est un historique et expose d'abord l'état de l'artillerie française et de l'artille allemande en 1914. Notre faiblesse en matériel est généralement connue. Mais (on doit y insis comme le fait avec raison le général Herr) cette faiblesse était la résultante d'une doctrine erronée q négligeant la puissance du feu, et se faisant illusion sur la puissance « individuelle » du canon de 7 faisait de l'artillerie une arme presque accessoire; la préparation des attaques, la contre-batte étaient systématiquement mises de côté. Le rôle de l'artillerie se bornait à « appuyer » l'action l'infanterie. De concentration des feux, de superposition du tir de plusieurs batteries, d'effets masse, il n'était pas question. Les savantes méthodes de tir de l'artillerie à pied étaient dédaign et, avec elles, les officiers de cette subdivision de l'arme, moins brillants que leurs camarades l'artillerie de campagne. Le général Herr montre combien, revenus de cette erreur de doctrine, no avons eu de mal à donner à notre armée les ressources en matériel qui lui étaient nécessaires : il fallu toute la guerre pour que ces ressources approchassent du nécessaire. Et encore, sur bien des poin n'avons-nous pas réussi à rattraper le retard initial qui nous séparait des Allemands. Du moins avo nous aujourd'hui un corps de doctrine solide, que le général Herr expose avec une parfaite clar Peu de livres aussi attachants, aussi consciencieux, ont été publiés sur la guerre mondiale et les leço à en tirer. Sa lecture aidera les militaires à classer les notions acquises; elle sera indispensable civil désireux d'acquérir les connaissances qui lui sont nécessaires pour que le système de la nat armée puisse devenir, sans danger, une réalité.

J.-M. BOURGET

LETTRES DE LA DUCHESSE DE DINO

A

ADOLPHE THIERS

(1830-1837)

AVERTISSEMENT

La prétention serait superflue autant qu'outrecuidante, de révéler quelque chose aux lecteurs de la *Revue de Paris* sur le compte de la duchesse de Dino, après le portrait récemment tracé par la plume experte et délicate de M. Lacour-Gayet [1]. Avant de publier ici quarante lettres adressées par la nièce de Talleyrand à Adolphe Thiers, d'octobre 1830 à novembre 1837, lettres spirituelles, passionnées et instructives, qui ne sont peut-être pas un document négligeable pour l'histoire diplomatique et politique du début du gouvernement de Juillet, mon seul dessein est de consigner quelques brèves indications sur les conditions dans lesquelles cette correspondance paraît s'être engagée, poursuivie et interrompue.

***

Quand, après 1815 ou plutôt 1819, l'aversion invétérée de Louis XVIII et la prédominance croissante des influences de droite interdirent décidément à Talleyrand l'espoir d'un retour normal au pouvoir, il marqua vers les hommes et les idées de gauche une évolution à laquelle sa nièce s'associa avec le mélange de fougue et de dilettantisme qui caractérisait cette curieuse nature. Une autre grande dame, d'origine pareillement étrangère, engagée dans des voies politiques analogues, mais de goûts et de tempérament bien différents,

1. *Revue de Paris* du 15 décembre 1922.

écrivait de la duchesse de Dino en 1823 : « Elle voudrait faire des révolutions populaires avec des robes de crêpe et des turbans d'argent, remuer les masses par des bons mots et bouleverser la société sans déranger ses soirées [1]. »

Elle fit pourtant violence à ses prédilections aristocratiques pour attirer et choyer en Touraine, dans sa résidence nouvellement acquise de Rochecotte, une cohorte passablement mêlée de jeunes écrivains libéraux, la plupart d'origine fort modeste. Talleyrand, qui n'en était point à une compromission près, se montra beaucoup moins mécontent de frayer avec ces hôtes quelque peu déclamateurs et familiers que ne l'a prétendu madame de Boigne : dans le nombre, il eut vite fait de distinguer deux Provençaux, Mignet, déjà épris d'histoire diplomatique, et surtout Thiers, chez qui la prodigieuse vivacité de l'esprit faisait oublier le sans-gêne et la vulgarité des manières [2]. Le prince passa pour avoir été en 1829 l'un des principaux commanditaires du *National*, où les deux amis engagèrent contre le ministère Polignac, contre la Restauration même, une guerre sans merci.

A la nouvelle de la Révolution de Juillet, le premier mouvement de la duchesse de Dino fut de battre ostensiblement des mains : « Vous savez que j'aimais le Palais-Royal et que je détestais les Tuileries. » Plus politique, plus attentif à se dégager de l'apparence des sympathies ou des animosités personnelles, son oncle formulait cette philosophie du « ralliement » patriotique et systématique, dont s'inspirèrent beaucoup d'entre ses contemporains : « A toutes les époques il y a eu du bien à faire ou du mal à empêcher : voilà pourquoi, quand on aime son pays, on peut, et dans mon opinion, on doit le servir sous tous les gouvernements qu'il adopte. » Conséquent avec lui-même, Talleyrand, malgré son âge avancé et sa santé chancelante, ne se fit guère prier pour accepter au début de septembre 1830 l'ambassade de Londres.

Comme à Vienne seize ans auparavant, il emmena sa nièce par alliance : « Ma nièce, madame la duchesse de Dino », a-t-il écrit plus tard, « avait consenti à m'accompagner à Londres, et je pouvais compter sur les ressources de son grand et charmant esprit, aussi bien pour moi-même que pour nous concilier la société anglaise si exclusive, et dont elle ne tarda pas, comme je l'avais prévu, à conquérir la bienveillance. » On sait par la monographie de M. Lacour-Gayet, on verra par les lettres publiées ci-après que la conquête fut réciproque. Rentrée en France, la duchesse remarquait avec un soupir de regret : « A Londres, j'étais dans un monde grand et simple; j'y avais du succès et du repos tout à la fois. » L'une des moins indulgentes parmi les femmes de sa génération lui a rendu cette justice, que « l'état

1. Journal de la duchesse de Broglie, cité dans les *Souvenirs* de son mari, t. II, p. 317.

2. « ... Mon amitié pour Thiers, qui date d'il y a dix ans. » (La duchesse de Dino au baron de Barante, 28 février 1836 : Barante, *Souvenirs*, t. V, p. 310.)

d'ambassadrice lui convient parfaitement, » et que « son esprit très vif et très personnel s'accommodait à merveille de la vie de représentation ». Cette représentation était fastueuse et digne, avec un cachet marqué de distinction aristocratique; un homme d'esprit écrivait, après avoir assisté aux réceptions de l'ambassade : « La Révolution de Juillet est quelquefois un peu bourgeoise à Paris, mais, grâce à M. de Talleyrand, elle a très grand air à Londres. » La duchesse le savait, et le notait elle-même non sans complaisance ni sans hauteur : « Notre caractère officiel est souvent obligé de s'appuyer sur notre considération personnelle, qui heureusement ne nous manque pas encore. » Laissant à Talleyrand le soin de se débattre contre les exigences de l'égoïsme britannique, et d'en souligner parfois le cynisme candide [1], elle s'abandonnait au charme de cette hospitalité si simplement confortable, de cette société si ancrée dans ses traditions et si accueillante aux nouveau-venus qui lui apportaient une force ou un intérêt; sur l'Angleterre d'il y a quatre-vingt-dix ans, ces lettres contiennent certaines appréciations optimistes sans doute, mais singulièrement ingénieuses et perspicaces.

Talleyrand s'était embarqué avec le projet bien arrêté de fonder sur l'alliance anglaise la sécurité du trône de Juillet; à l'une de ses confidentes de prédilection, la princesse de Vaudémont, il avouait : « La France n'avait jamais eu ce système politique, il était réservé au roi de montrer sa valeur. Je finirai brillamment ma carrière en attachant mon nom à ce grand rapprochement. » Il pensait n'avoir à compter qu'avec certaines animosités séculaires, comme avec ce que Casimir Périer appelait un jour, dans sa correspondance avec l'ambassadeur, « la disposition un peu fanfaronne de notre nation ». Mais la veille du jour où Talleyrand prenait terre à Douvres, les forces hollandaises, impuissantes à dominer l'insurrection de tout un peuple, avaient dû évacuer Bruxelles; trois jours après que madame de Dino s'était installée à Londres, le gouvernement provisoire proclamait l'indépendance de la Belgique. La question belge se posait, ranimant en Angleterre les vieilles défiances antifrançaises, exaspérant dans l'Europe absolutiste les craintes et les colères soulevées par la Révolution de Juillet. — Talleyrand envisagea cette complication inattendue avec une incontestable impatience (qui se reflète parfois en termes regrettables dans les lettres de sa nièce); le grand sceptique ne croyait guère à la pérennité de l'indépendance belge, et ne prévoyait pas qu'elle serait scellée par la résistance héroïque à une autre oppression. Il s'employa pourtant de son mieux à faire aboutir un compromis qui, tout en conservant cette indépendance, rassurerait l'opinion anglaise, sauvegarderait la dignité de la France, écarterait le spectre d'une guerre générale. Louis-Philippe exagérait

1. Il écrivait, à propos de l'insurrection polonaise de 1831 : « Les motifs d'humanité n'ont guère qu'un poids relatif dans la politique anglaise. » (*Mémoires*, t. IV, p. 248.)

à peine quand, le but une fois en vue, il félicitait son ambassadeur : « Il sera beau pour vous, pour mes ministres, et j'ose dire pour moi, qu'en sortant de la Révolution de Juillet, cette grande crise ait été conduite de manière à nous faire arriver au résultat que nous obtenons enfin, sans que la paix intérieure de la France ait été troublée, et sans que l'Europe soit devenue la proie de l'embrasement dont elle était menacée. »

***

Thiers, artisan actif de la révolution ou du moins de la solution orléaniste, secrétaire général du ministère des Finances sous le baron Louis, puis sous-secrétaire d'État sous Laffitte, membre en vue de la majorité qui soutenait Casimir Périer, ministre enfin dans le cabinet d'octobre 1832, Thiers était un correspondant précieux, soit pour fournir des renseignements sur la politique intérieure, si incertaine alors et si orageuse, soit pour propager dans les milieux parlementaires les renseignements et pour y faire valoir les arguments que Madame Adélaïde se chargeait de son côté de présenter à son frère. C'est à quoi madame de Dino s'employa avec une diligence, une flamme, une dextérité tout à fait remarquables. Elle n'eût point été femme (et ses lettres eussent grandement perdu de leur charme) si elle avait omis ses impressions sur l'Angleterre et la mention de ses succès mondains : mais elle insistait infiniment davantage sur le crédit de Talleyrand auprès des ministres anglais, sur la convenance d'en profiter, sur l'impertinence et l'imprudence de Molé (alors chargé chez nous du portefeuille des affaires étrangères), qui prétendait attirer à Paris la négociation relative aux affaires belges, au lieu de laisser se réunir à Londres une conférence dont Talleyrand serait le protagoniste. De vieilles rancunes inavouées s'ajoutaient aux griefs actuels pour dicter à la vindicative personne le plus cinglant, parfois le plus outré des réquisitoires contre le comte Molé, qui était pourtant une des anciennes relations de sa jeunesse, qui devait demeurer un des derniers amis de ses vieux jours.

Pour peu qu'on réfléchisse à la distance sociale qui séparait les deux correspondants, le ton des lettres de la duchesse est surprenant d'intimité, d'amicale sollicitude, d'affectueuse flatterie et presque de cajoleries (sans d'ailleurs le moindre soupçon de coquetterie) : elle confiait à Thiers le soin non seulement de sauvegarder le prestige et de ménager l'amour-propre de Talleyrand, mais, un jour tout au moins, en un long et révélateur post-scriptum, de veiller à ses propres intérêts de cœur à elle-même ! Ce n'est point à dire qu'elle méconnût (nous en avons la preuve dans la *Chronique* publiée par sa petite-fille la princesse Radziwill) les lacunes et les défauts imputables à une trop brusque ascension ; sans parler des venimeux propos de personnages vieillis et aigris, comme le duc de Dalberg [1], elle savait que

1. « M. Thiers est montré au doigt pour ses turpitudes. » (A Talleyrand,

l'engouement de Royer-Collard pour Thiers se ponctuait de significatives réserves, que ceux-là mêmes qui se déclaraient émerveillés de l'agilité, de la vivacité d'esprit du jeune homme d'État nuançaient leur admiration d'une bienveillance quelque peu distante, sinon dédaigneuse. Elle avait certainement lu cette conclusion d'une lettre de Madame Adélaïde à Talleyrand : « C'est un excellent petit homme. » Elle-même, au récit de la cérémonie du rétablissement de la statue de Napoléon au faîte de la colonne Vendôme, ne pouvait se retenir de railler « cette scène de la place Vendôme, où mon petit Thiers a paru en tambour-major ». — Mais quand c'était à Thiers qu'elle écrivait, épigrammes ou réticences disparaissaient pour ne laisser place qu'aux plus délicats, aux plus flatteurs compliments sur l'éloquence de l'orateur, sur l'habileté de l'homme de gouvernement, sur l'intrépidité du ministre qui aux insurrections d'avril cavalcadait rue Transnonain botte à botte avec les généraux.

Après qu'en novembre 1834 la duchesse eut inspiré et rédigé la lettre par laquelle Talleyrand résignait définitivement l'ambassade de Londres, sa correspondance avec Thiers devint nécessairement moins active, puisqu'elle avait de plus fréquentes occasions de le voir : mais plus espacées, les lettres de cette époque n'en sont pour cela ni moins amicales ni moins admiratives, qu'il s'agisse de succès politiques ou de harangues académiques. C'est alors que, sous la haute direction de Talleyrand et avec la complicité affairée de la princesse de Lieven, « qui était entrée dans cette intrigue pour tuer le temps et ne pas se laisser rouiller la main », madame de Dino s'employa savamment à désorganiser le ministère afin de pousser Thiers au premier rang. « La rue Saint-Florentin est bien active, » écrivait Molé; « c'est un foyer d'intrigues incandescent. » La duchesse affectait de déplorer bien haut des dissensions ministérielles qu'elle grossissait ou qu'elle inventait à plaisir; son oncle multipliait les brocards contre la roideur gourmée du duc de Broglie, président du conseil et ministre des affaires étrangères, avec qui il était en vieilles relations de courtoise et réciproque antipathie. Tous deux « chapitraient Thiers et cherchaient à lui persuader qu'avec sa haute supériorité il devait primer tout le monde et occuper le rang de premier ministre ». Après avoir d'abord protesté, l'intéressé ne tarda point à se laisser insensiblement étourdir par la fumée de cet encens soigneusement renouvelé et varié. Quand une incartade du ministre des finances Humann et un mot cassant du duc de Broglie eurent amené la retraite du cabinet, Thiers céda à la tentation de devenir premier ministre à trente-neuf ans, avant son aîné et rival Guizot (22 février 1836).

Tout en défendant l'hôtel de la rue Saint-Florentin du reproche

22 janvier 1831 : Talleyrand, *Mémoires*, t. IV, p. 33.) Dans la même lettre, Dalberg rapportait ce mot éploré de Sémonville : « Je revois le temps du Directoire. »

d'avoir provoqué et dénoué la crise [1], la duchesse exultait visiblement. Ses lettres à Thiers premier ministre, plus confiantes, plus « emballées » que jamais, infligent un absolu démenti à l'affirmation de madame de Boigne, prétendant que Thiers parvenu à ses fins s'empressa de prodiguer à Talleyrand les procédés désobligeants et même injurieux. Quand au bout de six mois un dissentiment avec Louis-Philippe sur l'intervention en Espagne amena Thiers à descendre du pouvoir, madame de Dino, sans dissimuler que sur la question espagnole son oncle et elle pensaient comme le roi, se répandait en effusions de regrets, dont la sincérité ne semble pas douteuse. Un an plus tard, c'est en termes amicalement pressants qu'elle conviait Thiers à venir faire un séjour à Valençay.

*
* *

La quarantième et dernière lettre est datée du 2 novembre 1837, par conséquent antérieure de six mois à la mort de Talleyrand et d'un quart de siècle à celle de la duchesse de Dino. Or, nous savons d'une part que celle-ci, malgré des séjours de plus en plus longs à l'étranger, continua jusqu'à la fin à correspondre régulièrement avec ses amis de France; de l'autre, que Thiers demeura toute sa vie fidèle à l'habitude de conserver les lettres reçues même d'indifférents. Il y eut donc brouille ou tout au moins refroidissement, ce qui nous est confirmé par la *Chronique* [2] même de la duchesse, s'exprimant avec la dernière sévérité sur l'attitude et politique et diplomatique de Thiers redevenu premier ministre en 1840, se déclarant « charmée » en 1841 d'avoir esquivé sa rencontre à Berlin ou à Dresde, s'étonnant et s'indignant presque en 1855 que Thiers, qui s'était à l'improviste trouvé avec elle dans le salon de la duchesse d'Istrie, l'ait abordée sans embarras apparent, avec l'aplomb d'un Méridional et l'aisance d'un homme d'esprit.

La princesse Radziwill a cru pouvoir attribuer la persistante rancune de sa grand'mère à ce fait que l'historien de Napoléon n'aurait point dissimulé l'indéniable responsabilité de Talleyrand dans l'arrestation et la mise à mort du duc d'Enghien. Il est exact que la duchesse de Dino a écrit avec une spirituelle amertume, de l'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* : « La muse de l'ingratitude l'a déplorablement inspiré. » Mais le tome IV de cette histoire, tome où il est question de la catastrophe du duc d'Enghien, ne fut publié qu'en 1845, et Thiers apporte un soin visible à y ménager Talleyrand, dont le nom n'est même pas prononcé : dans le compte rendu du fameux conseil où fut décidée l'expédition d'Ettenheim, la réponse aux objections

1. Sa délicieuse lettre à Barante, du 28 février 1836, a été publiée en partie dans le tome III de Thureau-Dangin, puis intégralement dans les *Souvenirs* de Barante (t. V, p. 308-310).

2. On sait que le fond de cette chronique est tirée de lettres adressées à Bacourt.

de Cambacérès, au lieu d'être mise dans la bouche du ministre des relations extérieures, est présentée sous une forme anonyme, à l'aide du vague pronom *on*.

J'inclinerais, sans preuves précises d'ailleurs, à faire plutôt intervenir une antipathie ou une rancune féminine, et à rapporter l'origine du dissentiment à la visite faite par Thiers à Valençay en 1837. Conformément à son habitude, et contrairement au vœu secret de la duchesse, il arriva escorté non seulement de sa femme, mais de sa jeune belle-sœur et surtout de son impérieuse belle-mère. Madame de Dino n'avait approuvé que du bout des lèvres le mariage de Thiers, et s'était laissé conter, dès juin 1834, qu'il en était résulté pour lui une sorte de régression au point de vue social et mondain : « Depuis son mariage, il vit dans une sorte de solidarité avec les plus petites gens du monde, mal famés, prétentieux. » La *Chronique* avoue sans détours que le séjour des visiteurs de 1837 parut singulièrement fastidieux à la maîtresse de maison : peut-être en laissa-t-elle paraître quelque chose, par une de ces menues impertinences où excellent les grandes dames; peut-être madame Dosne ulcérée se vengea-t-elle soit par quelque perfide commérage, soit tout simplement en imposant la rupture au gendre sur les décisions duquel elle exerçait une influence prépondérante... Ce n'est là évidemment qu'une hypothèse, mais non dépourvue de vraisemblance.

***

Les originaux des lettres de la duchesse de Dino sont classés à leur rang de date et de lettre alphabétique, aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, Nouvelles acquisitions françaises, dans les quatre volumes 20 601, 20 602, 20 604-20 605 et 20 608.Entièrement autographes, les unes non signées et les autres simplement signées de l'initiale D (*Dorothée* ou *Dino*); ces lettres sont d'une écriture assez inégale, tantôt très suffisamment lisible et tantôt visiblement déformée par la précipitation, l'énervement ou la passion.

Il est à peine besoin de dire que le style a été scrupuleusement respecté même dans les exotismes ou les licences qui en sont une marque caractéristique. Au contraire, selon la règle généralement suivie pour les écrivains modernes, j'ai cru devoir uniformiser la ponctuation et l'orthographe. Tout en possédant et en maniant supérieurement notre langue [1], la duchesse de Dino usait de certaines graphies d'une logique exagérée, comme *compliquation* ou *expliquation*; d'autres fois, elle enfreignait des règles alors rigoureusement établies, par exemple en matière de participes. En reproduisant ce

1. C'est ce qu'Étienne Lamy a fait ressortir en termes excellents dans la préface des *Souvenirs* de jeunesse de la duchesse de Dino, publiés par madame la comtesse Jean de Castellane.

qu'il faut bien appeler des incorrections, on aurait désorienté les lecteurs et desservi l'auteur sans aucun profit appréciable.

Les notes que l'on trouvera au bas des pages sont destinées, les unes à identifier les personnages nommés dans le texte, les autres à éclaircir certaines allusions. Je les aurais souhaitées moins nombreuses, moins copieuses aussi : par la peine que j'ai dû me donner pour comprendre certains passages, je me suis rendu compte que malgré son apparence de pédanterie, un petit commentaire était indispensable pour mettre nos contemporains à même de pleinement goûter ces lettres vieilles de tout près d'un siècle, lettres sans doute de grande dame et de jolie femme, mais lettres où se trahit la préoccupation ardente des mille incidents de la vie diplomatique et parlementaire [1].

DE LANZAC DE LABORIE

I

Londres, 1er octobre 1830.

Je vous promets de ne plus vous écrire que quand j'aurai quelque intérêt politique à donner à mes lettres; mais pour aujourd'hui trouvez bien que je vous croie assez occupé de mon voyage pour vous dire qu'il a été très pénible et que je m'en ressens douloureusement, mais qu'enfin, après une détestable traversée de 19 heures, un mal de mer affreux et tous les malaises qui en sont la suite, je suis arrivée ici hier à 5 heures du soir. J'ai trouvé Sampaïo [2] sur le rivage qui m'attendait depuis 10 heures du matin; sa belle figure, son expression amicale, votre nom et celui de mes amis qu'il m'a prononcés d'abord m'ont été au cœur, et je lui ai serré la main bien plus tendrement que ne le fera peut-être madame Sampaïo, qu'il compte rappeler de Dieppe.

J'ai trouvé M. de Talleyrand avec un visage excellent, de fort bonne humeur, très satisfait de l'accueil que lui fait ici et le Cabinet et le public. A Douvres on lui a donné une

1. Sans parler de la *Chronique* de la duchesse de Dino, des *Mémoires* de Talleyrand, des *Souvenirs* de Barante et de l'*Histoire de la monarchie de Juillet* de Thureau-Dangin, j'ai consulté avec fruit le livre posthume et inachevé du duc Albert de Broglie, intitulé le *Dernier bienfait de la monarchie*, et le volume aussi agréablement écrit que richement documenté de M. Bernard de Lacombe sur la *Vie privée de Talleyrand*.

2. Antoine-Rodrigue Sampaïo (1806-1882), journaliste et homme politique portugais.

garde d'honneur commandée par le fils [1] du duc de Wellington [2]; celui-ci est rentré en ville pour le voir et lui donner à dîner. Quand M. de Talleyrand sort et qu'on reconnaît la cocarde française, le peuple entoure sa voiture et porte des hurrah! Les journaux anglais contiennent des articles bienveillants. Moi-même je me suis ressentie de cette bonne disposition; on savait mon nom sur le bateau, parce qu'il avait fallu montrer mon passeport, mais non pas ce qui m'appelait en Angleterre; on m'a prise pour une dame du faubourg Saint-Germain fuyant la révolution. Mais lorsqu'on a su par mes gens que j'étais la nièce de l'ambassadeur de France, le capitaine a fait hisser le pavillon français; on s'est pressé autour de moi; on m'offrait de l'eau-de-vie et du Xérès pour me faire passer le mal de mer; on m'assaillait de questions sur Paris, notre roi, nos mémorables journées; et en passant devant le grand arsenal de la marine, notre pavillon français a été salué par un grand vivat que les postes qui s'y trouvaient en faction nous ont porté. Enfin, qu'on ne nous gâte pas notre besogne là où vous êtes, et il y aura plaisir à représenter la jeune France.

Le bon accueil ne permet pas de remarquer que si Londres se présente comme la maîtresse du monde maritime, elle est loin d'offrir le mouvement gai et brillant de Paris. Le charbon de terre et la vapeur, qui tiennent ici la place de toutes les forces humaines, plongent cette immense cité dans un atmosphère épais, puant et triste, qui ternit toutes choses. Mais j'oublie que je ne suis ici que depuis douze heures.

J'ai eu cependant déjà plus d'une occasion de prononcer votre nom à M. de Talleyrand, qui vous aime et désire que vous veniez nous voir. Écrivez-moi tout simplement par la poste en mettant sur l'adresse *Portland-Palace, Ambassade de France*; et si vous écrivez à mademoiselle Élisa Crosnier, ajoutez la même adresse. Vous savez qu'il faut affranchir. Ce que vous me ferez passer par notre princesse polonaise [3] m'arriverait exactement.

1. Arthur-Richard Wellesley (1807-1884) devait en 1852 devenir second duc de Wellington.

2. Le feld-maréchal duc de Wellington (1769-1852), le vainqueur de Waterloo, était chef du ministère anglais (avec le titre de premier lord de la trésorerie) depuis 1828.

3. Marie-Thérèse Poniatowska (sœur du prince Joseph Poniatowski, créé

Adieu : vous savez si je vous suis amie! Il nous est bien essentiel de faire comprendre Paris; ne nous le laissez pas ignorer!

II

Londres, 4 octobre 1830.

Si je vous faisais des descriptions de Londres, je ne vous intéresserais guère et ne vous apprendrais rien, car pour comprendre cette extraordinaire merveille, composée de magnificence, de bizarrerie, d'établissements gigantesques et de minutie puérile et de mauvais goût, il faut venir, regarder, écouter, admirer, s'étonner, mais se plaire — jamais. Quant à la société, elle est sous l'empire de la mode, comme le pays est sous celui de la vapeur. Heureusement la mode nous est très favorable : quand je dis nous, je veux dire autant la France que nous-mêmes.

Ce qui ne l'est guère, c'est *Charles* X. Il doit quitter le bord de la mer [1], et accepter le superbe château de lord Arundel qui est à 50 milles environ dans les terres [2]; le gouvernement anglais lui a fait insinuer qu'en résidant sur les côtes, il donnerait prétexte à beaucoup d'intrigants de s'établir comme chargés de messages auprès de lui. Charles X a écrit à Vienne pour demander à résider dans les États héréditaires d'Autriche : on ne connaît point encore la réponse qui lui a été faite.

Ouvrard [3] n'est plus ici; il y tenait tous les mauvais propos qu'il jugeait utile à ses affaires. On lui a laissé ici un peu trop de portes ouvertes; les marchands de Londres disent

maréchal d'empire par Napoléon et noyé dans l'Elster à l'issue de la bataille de Leipzig), comtesse Vincent Tyszkiewicz (1785-1834), était couramment gratifiée du titre de *princesse*. C'était une des plus anciennes et fidèles amies de Talleyrand. Après sa mort à Tours le 2 novembre 1834, son corps fut inhumé à Valençay, et dans sa lettre de démission d'ambassadeur (13 novembre 1834), Talleyrand écrivait à Louis-Philippe que cette cérémonie lui avait paru un avertissement. (*Mémoires*, t. V, p. 478.)

1. Le vieux roi habitait l'ancienne abbaye de Holy-Rood, à la porte d'Edimbourg.

2. Ce projet ne se réalisa point; Charles X se fixa en Autriche, au château du Hradschin (à Prague), puis à Goritz (aujourd'hui Goricia).

3. Gabriel-Julien Ouvrard (1770-1846), le fameux munitionnaire et spéculateur.

qu'il cherche à faire un emprunt pour les Espagnols qui, d'Angleterre et de France, retournent en Espagne.

On a trop remarqué ici un mot de l'ordre du jour du général Clauzel [1], celui de *colonisation*. Nous en sommes en effet si loin encore, que le mot était très maladroit.

L'opinion de M. de Talleyrand, après de longues conversations et des raisonnements de tous genres, est que ce pays-ci n'interviendra pas dans les affaires de Belgique. Il a vu qu'on était disposé à trouver ses raisons bonnes, ce qui est juste l'inverse de ce qui lui arrivait à Paris; il espère que si nous sommes prudents, il n'y aura pas d'action immédiate de la part des puissances du Nord. Du reste on ne nous tient pas assez informés des nouvelles de la Belgique; ce que nous savons à cet égard nous parvient du Cabinet anglais. Cela n'est pas parfaitement convenable. Si M. de Talleyrand recevait de vraies dépêches de Paris, au lieu de billets du matin, il verrait s'il ne serait pas possible d'obtenir du gouvernement anglais la reconnaissance du gouvernement de Terceira [2], et son opinion n'est pas que ce fût impossible. Croyez-vous que cela plairait à Paris? dites-nous dans quel moment des démarches faites ici à ce sujet seraient les mieux placées pour le lieu où vous êtes.

J'ai vu longtemps aussi le duc de Wellington. Il m'a paru mettre de l'*importance beaucoup* à ce que les réunions sur la frontière espagnole des réfugiés auxquels se mêlent tant de Français ne fussent pas souffertes.

Dans toutes les sociétés on est occupé des sociétés clubistes de Paris; en général on est très questionneur sur la France; cela permet de placer sans affectation ce qu'on croit utile. Le duc de Wellington m'a beaucoup dit qu'il fallait que nous fissions de bonnes élections. Il parle plus que légère-

1. Bertrand, comte Clauzel (1772-1842), général de division en 1804, condamné à mort par contumace après les Cent Jours, puis amnistié, député depuis 1827, avait remplacé le maréchal de Bourmont à la tête du corps expéditionnaire d'Alger; il devait être maréchal de France en 1831, et retourner en Algérie avec le titre de gouverneur général de 1835 à 1836. — On sait à quel point l'opinion anglaise avait pris ombrage de l'attaque et de la prise d'Alger.

2. Le gouvernement de doña Maria, reine du Portugal, était (de 1829 à 1833) réfugié dans l'île de Terceira, l'une des Açores, et de là tentait d'organiser la lutte contre l'usurpation de dom Miguel.

ment du *patriarche de la liberté* [1], mais beaucoup du désir de conserver la paix en Europe, et je crois ce désir sincère.

Ici on fait sur les élections anglaises, qui donnent beaucoup de noms inconnus, des calculs fort divers; le ministère se croit un gain de quarante voix, l'opposition en dit autant pour elle. Ce qui est certain, c'est qu'ici aussi cette session du Parlement sera très importante, et fixe toute la curiosité du pays.

J'en étais là de ma lettre quand M. de Talleyrand m'avertit du départ imprévu d'un courrier qu'il expédie à la suite d'une longue visite que lui a faite lord Aberdeen [2]. Ce ministre est venu lui montrer avec des façons fort loyales sa dépêche pour lord Stuart [3]. Elle est le résultat des efforts que M. de Talleyrand fait ici pour empêcher les interventions. Le véritable moyen de bien traiter toutes les questions fortes qui se présentent et se présenteront, c'est d'amener le gouvernement anglais à ne rien faire qu'avec la France ou de concert avec elle. Cela bien établi, nous pourrons maîtriser les cabinets qui n'ont qu'une force d'irritation et qui ont l'habitude de se soumettre à la force réelle de l'Angleterre. Remarquez bien que si on appelait intervention des démarches faites de concert entre l'Angleterre et la France, on se servirait d'une mauvaise expression. Ce sont les mêmes conseils qu'on fait parvenir, sans y mettre de caractère d'autorité. C'est si raisonnable que je crains que ce ne soit pas aussi populaire en France que cela devrait l'être; c'est seulement la *seule voie* pour rester en paix. Votre si bon esprit le comprendra. Faites-le entendre à qui de droit, et usez du vôtre pour avoir dans l'intérêt de la cause générale de ces certaines conversations où le tête-à-tête permet de tout dire.

Apprenez-nous la France, personne ne se donne la peine de nous la dire, et cela peut devenir d'un instant à l'autre fort

1. On sait que c'était le surnom dont les vainqueurs de Juillet 1830 saluaient le général marquis de la Fayette (1757-1834). Beaucoup plus irrévérencieusement, Talleyrand l'appelait *Gilles le Grand*. (Duchesse de Dino, *Chronique*, t. I, p. 86.)

2. Georges Gordon, comte d'Aberdeen (1784-1860), était ministre des affaires étrangères depuis 1828; il devait le redevenir en 1834 et 1841, puis être de 1852 à 1855 le chef d'un cabinet de coalition.

3. Sir Charles Stuart, baron Stuart de Rothesay (1779-1845), diplomate anglais, occupa l'ambassade de Paris de 1816 à 1830.

embarrassant [1]. Remettez vos lettres pour moi à la princesse Tyskiewicz, c'est le plus sûr. Songez que vos lettres seront lues non seulement avec joie par moi, mais avec le besoin de s'instruire qu'y mettra M. de Talleyrand.

Adieu! je pense au petit chien.

III

Londres, 6 octobre 1830.

M. de Talleyrand vient d'avoir son audience du roi [2]! Elle s'est très bien passée. Son discours a été écouté avec bienveillance. On a répondu sans grandes formes oratoires, mais avec un bon sentiment, obligeant pour notre roi, pour son ambassadeur, insistant cependant sur les difficultés qu'éprouvera le premier à arrêter de trop nombreux éléments de désordre. L'audience a fini par un *Au revoir! j'espère bientôt*, qui probablement nous conduira à Brighton promptement, le roi y étant retourné aussitôt après l'audience pour laquelle il était venu en ville.

J'ai dîné hier chez le duc de Wellington avec une grande partie du corps diplomatique. J'y ai retrouvé d'anciennes connaissances, entre autres l'ambassadeur d'Autriche [3], qui avec la familiarité de nos souvenirs de Vienne m'a fait force questions sur Paris; cette même aisance m'a permis de lui dire tout ce que j'ai cru bon à lui faire comprendre. Je ne sais quelle a été sa véritable impression, mais incontestablement il a reçu ce que je lui disais avec plus d'indulgence et de bonnes façons que ne l'aurait fait M. Apponyi [4]. J'ai été extrêmement

1. Malgré cette imploration, la duchesse écrivait malicieusement, en mai 1832 : « M. de Rémusat... m'avait annoncé sa visite pour ce matin, *pour m'apprendre Paris*, m'a-t-il dit. On sait que les doctrinaires enseignent toujours quelque chose! »

2. Guillaume IV (1765-1837), précédemment duc de Clarence, avait récemment succédé à son frère Georges IV.

3. Paul-Antoine, prince Esterhazy de Galantha (1786-1866), fut ambassadeur d'Autriche à Londres de 1815 à 1818 et de 1830 à 1838 (cf. son portrait dans les *Mémoires* de Talleyrand, t. III, p. 401-402).

4. Antoine-Rodolphe, comte Apponyi (1782-1852), fut ambassadeur d'Autriche à Paris de 1829 à 1849; son salon était un des rendez-vous du faubourg Saint-Germain (Ernest Daudet avait commencé à publier, sur cette période, l'intéressant *Journal* du comte Rodolphe Apponyi, cousin et secrétaire de l'ambassadeur).

contente du ministre de Prusse [1]; il a épousé mademoiselle de Humboldt [2]. Il croit que son oncle Alexandre de Humboldt [3], qui doit être maintenant à Paris, tirera M. de Werther [4] de la situation d'alarmes, d'alarmiste dans laquelle ses habitudes du faubourg Saint-Germain l'ont placé.

Maintenant un mot sur Paris; d'après les journaux, il me semble que la chose publique marche d'un pas plus assuré; nous en sommes ravis, mais nous voudrions le savoir par vous. Je veux aussi vous dire une chose dont vous ferez ou ne ferez pas usage selon ce que vous dira votre bon esprit. Vous savez que si ce que je vous dis est bon à répéter, ce doit être à Dieu même et non pas à ses saints. Nous sommes mécontents du ton des dépêches de M. Molé [5]. Il ne dit rien sur l'état de la France, ni sur ses rapports avec l'étranger, et qui plus est, il insinue en termes assez cavaliers qu'il ne trouve pas que M. de Talleyrand lui rende un compte assez étendu de ce qui se passe ici. En outre, et ceci est bien significatif, il a écrit *directement* au duc de Wellington une lettre sur les affaires de la Belgique, dont nous n'avons eu connaissance que par le duc, qui est venu en parler à M. de Talleyrand.

1. Henri, baron de Bulow (1790-1846), ministre de Prusse à Londres de 1827 à 1840; il devait être ministre des affaires étrangères de 1842 à 1844.

2. « Il a épousé la fille de Guillaume de Humboldt, mais pas la fureur antifrançaise de ce dernier, qui m'avait été si incommode au congrès de Vienne. » (Talleyrand, *Mémoires*, t. III, p. 402.)

3. Alexandre, baron de Humboldt (1769-1859), le célèbre naturaliste, avait séjourné à Paris de 1807 à 1827, et venait d'être chargé par le roi de Prusse de notifier la reconnaissance de Louis-Philippe.

4. Henri-Auguste-Alexandre-Guillaume, baron de Werther (1772-1859), ministre de Prusse à Paris de 1824 à 1837, devait être ministre des affaires étrangères de 1837 à 1841.

5. Louis-Mathieu, comte Molé (1781-1855), ministre de Napoléon, puis de Louis XVIII, pair de France, détenait le portefeuille des affaires étrangères dans le premier cabinet formé par Louis-Philippe. La duchesse de Dino avait salué avec joie sa nomination : « Je suis convaincue que M. Molé aura une attitude fort convenable, que son esprit fin et pénétrant, ses belles façons, feront parfaitement. » (A Barante, 18 août 1830 : Barante, *Souvenirs*, t. IV, p. 8.) De son côté, notamment par un billet très pressant en date du 3 septembre, Molé avait insisté pour faire accepter à Talleyrand l'ambassade de Londres (Talleyrand, *Mémoires*, t. III, p. 329-330). Mais le ministre n'avait pas tardé à prendre ombrage de ce que l'ambassadeur traitait les affaires par-dessus sa tête, « par une correspondance dont Madame Adélaïde et la princesse de Vaudémont devinrent les intermédiaires. » (Comtesse de Boigne, *Mémoires*, éd. Émile-Paul, t. IV, p. 262.)

C'est de la mauvaise finasserie, dont les affaires souffrent. Elle ne m'étonne pas : j'ai toujours vu que l'envie était ce qui rapetissait le plus au monde. Du reste cette lettre directe au duc de Wellington a trouvé *fait* ce qu'elle *voulait faire*. Le fait est qu'en six jours, nous sommes parvenus ici à faire faire par le gouvernement anglais une démarche qui a l'utile objet de se concerter avec la France pour arranger les affaires de la Belgique, de ne rien faire qu'avec elle, le tout sans intervention armée. M. de Talleyrand a mis du soin à ce que la proposition vînt de l'Angleterre, ce qui nous met dans une bonne situation; tandis que M. Molé en attaquant le duc de Wellington sur cette question s'est placé dans une position plus difficile.

Le départ du courrier me presse. Je n'ai que le temps de vous répéter que je m'arrange fort mal de ne pas vous voir, de ne pas vous écouter, de ne pas même vous lire.

IV

Londres, 7 octobre (1830).

Je vous ai écrit hier une lettre qui doit vous arriver par la princesse, ainsi que celle-ci. Je vous prie de m'informer tout de suite si en effet elle vous sera arrivée, car son sort m'intéresse particulièrement.

Je veux ajouter à ce qu'elle vous disait qu'hier au soir dans les *clubs* et dans les *salons* on parlait beaucoup du discours de M. de Talleyrand, et avec une approbation générale[1]. Le roi dans son intérieur s'en montrait satisfait. On a beaucoup remarqué, ce à quoi ici on est sensible jusqu'à l'enfantillage, on a beaucoup remarqué, dis-je, le maintien calme, digne, l'expression facile, les façons nobles, de M. de Talleyrand à sa présentation. Enfin il a eu succès et succès complet.

1. Ce discours est reproduit dans les *Mémoires* de Talleyrand (t. III, p. 341) et dans la *Chronique* de la duchesse de Dino (t. I, p. 399-400). Cinq ans plus tard, la duchesse rapportait que c'était elle qui, sur la demande du prince et à la dernière minute, avait improvisé le texte de ce discours; mais en même temps elle protestait avec indignation contre un bruit singulier, d'après lequel le discours, expédié tout fait de Paris, aurait été l'œuvre du baron de Bourqueney (le futur comte et ambassadeur du Second Empire), alors rédacteur au *Journal des Débats*. (*Chronique*, t. I, p. 374-375.)

Lord Aberdeen a dit à lady Holland [1], qui me l'a répété hier, qu'il n'y avait rien de si agréable que de traiter des affaires avec M. de Talleyrand à cause de sa façon large et simple de les comprendre, et d'en user dans toutes les communications.

Je vous envoie ci-joint le discours de M. de Talleyrand; il désire qu'il soit publié dans les journaux français, au moins dans le *National*. Voulez-vous vous en charger? Le discours est officiellement envoyé au département [2]. Mais nous ne supposons pas M. Molé dans cette disposition qui lui donnerait envie de faire valoir M. de Talleyrand. Il me semble qu'il s'établit une certaine aigreur entre l'ambassadeur et le ministre français, dont je vous prie, *comme mon meilleur ami*, de prévenir auprès du chef suprême les effets. Il me semble apercevoir que M. Molé désire trouver un prétexte de ne pas faire représenter la France par M. de Talleyrand au Congrès, qui de jour en jour paraît plus probable.

Ma lettre d'hier vous aura bien mis au fait. Aujourd'hui j'écris en courant, car je n'ai ici le temps de rien, si ce n'est de songer, même au milieu du tourbillon, avec une vraie tendresse à mes amis d'outre-mer.

P. S. — Il suffirait dans le journal d'une ligne qui précèderait le discours, et qui dirait tout simplement, sans autre préliminaire : « Voici le discours que l'ambassadeur de France a prononcé en remettant en audience publique ses lettres de créance au roi d'Angleterre. »

V

Londres, 8 octobre 1830.

Puisque j'ai commencé à vous parler de la petite aigreur qui s'est établie entre M. Molé et M. de Talleyrand, je veux que vous sachiez tout ce qui se passe dans cette boutique.

1. Elisabeth Vassall Fox (1770-1845), originaire de La Jamaïque, mariée en 1786 à sir Godfrey Webster, divorcée le 3 juillet 1797 et remariée trois jours plus tard à lord Holland; elle restaura Holland House et en fit le centre d'un cercle extrêmement brillant. La duchesse de Dino en a tracé un portrait peu indulgent. (*Chronique*, t. I, p. 102-103.)

2. On sait que, dans le style traditionnel de la diplomatie, ce terme désigne le ministère même des affaires étrangères.

Voici la copie de la lettre que M. de Talleyrand écrit par le courrier qui va partir à M. Molé; vous me direz ce que vous en pensez[1].

« Nous nous connaissons et nous nous aimons, nous voulons la même chose, de la même manière. Notre point de vue est semblable, notre but l'est aussi. Pourquoi sur la route ne nous entendons-nous pas? Il y a là quelque chose que je ne comprends pas bien, et qui, je l'espère, sera fort passager. Notre correspondance n'est ni amicale, ni ministérielle : il me semble cependant qu'entre nous il en doit être autrement. Une confiance moins parfaite, une entente moins intime, pourraient nuire, entraver, arrêter les affaires, et j'en serais malheureux; notre amitié en souffrirait, et j'en serais fâché. Si ma façon de comprendre et de faire les affaires est passée de mode, il est plus simple de me le dire tout naturellement. Soyons donc bien à découvert l'un avec l'autre, et ne faisons des affaires que si nous pouvons les traiter avec cette facilité qui naît de la confiance. Vous me trouverez disant tout, excepté ce qui me paraît sans importance : c'est comme cela que j'ai fait les affaires avec l'empereur et avec Louis XVIII. Je sais que la France n'en est plus à cette vieille tradition et qu'elle est dans ce que l'on appelle le mouvement : mais moi qui suis ici sur le sol de la vieille Europe, je sens qu'il faut laisser au temps tous ses droits, et que de se trop presser effaroucherait, déplairait et nuirait. Adieu! »

Peut-être saurez-vous par vos amis des Archives[2] dans quelle disposition cette lettre mettra la personne à laquelle elle est adressée. Dites du moins si elle vous paraît écrite dans un sens utile aux affaires.

Votre farouche M. Louis[3] n'a pas daigné répondre à la lettre que je lui ai écrite pour obtenir la recette d'Avesnes

1. Le texte reproduit dans les *Mémoires* de Talleyrand (t. III, p. 345-346), identique pour le fond, renferme d'assez nombreuses variantes.

2. Il s'agit à n'en pas douter de Mignet, l'ami d'enfance de Thiers, qui venait d'être nommé conseiller d'État et directeur des archives du ministère des affaires étrangères.

3. Joseph-Dominique, baron Louis (1755-1837), conseiller-clerc au Parlement de Paris sous Louis XVI, maître des requêtes puis conseiller d'Etat sous Napoléon, cinq fois ministre des finances sous Louis XVIII et Louis-Philippe; Thiers était alors secrétaire général de ce ministère.

pour M. d'Arcy [1]; je ne m'adresserai jamais à lui avec une seconde demande, mais vous qu'il aime et qui êtes son enfant gâté, appuyez auprès de lui une demande qui lui sera adressée de Touraine pour M. Lecomte que vous avez vu chez moi, et qui a pour but de lui faire obtenir la place d'inspecteur des lignes de postes de Paris à Nantes. C'est un vrai service à me rendre!

Je suis fort occupée de vous avoir le plus joli chien de l'Angleterre. Sampaïo prétend que vous voulez le donner à quelque belle dame et qu'assurément ce petit animal n'est pas destiné à japper autour de vous et à être bien aise de vous voir rentrer. Quoi qu'il en soit, je le cherche partout, et je vous prie de le bien recevoir.

Nous avons la certitude que la Prusse et l'Autriche se placent sous l'impulsion de l'Angleterre dans la complication belge. C'est ce qu'il fallait.

VI

Londres, 11 octobre 1830.

J'ai une bonne lettre de vous. J'en avais besoin. Je souffre beaucoup de l'éloignement de mes amis et de mes habitudes; enfin j'ai grande tristesse de tout ce qui me sépare de mes affections. Au moins faut-il que je sois rassurée sur leur oubli!

Faites donc arriver qu'on surveille de certains articles du *Journal des Débats*. La position de Bertin de Vaux [2] à La Haye donne un caractère semi-officiel à cette feuille, qu'il faut diriger. Les *Débats* contiennent par exemple un commentaire et une réfutation intempestive d'un article du *Courrier anglais* du 6 sur les affaires de la Belgique, qui n'a pas fait ici un bon effet. Si nos *Débats* et le *Courrier* d'ici entraient en controverse, cela serait d'un effet bien fâcheux sur toutes les mauvaises têtes des divers pays. Il serait certainement très utile que M. Molé adoptât une feuille dans

1. Je n'ai pu identifier ce personnage, mais de l'*Almanach royal* il résulte que la duchesse ne réussit point à lui procurer la recette d'Avesnes.

2. Louis-François Bertin de Vaux (1771-1842), fondateur du *Journal des Débats* avec son frère Bertin l'aîné, venait après la Révolution de Juillet de recevoir une mission diplomatique à La Haye.

laquelle le ministère déposât quelquefois ses pensées et qu'il cherchât ainsi à donner une sage direction aux esprits.

Le duc de Wellington est des plus gracieux pour moi : il encourage beaucoup ma curiosité, et met à ma disposition tous les moyens de la satisfaire; elle est loin d'être apaisée encore, je lui dois de soutenir mes forces, qui sont un peu factices, car vous n'êtes pas le seul à avoir *des nerfs*. Le duc a cherché, je crois, à m'embarrasser l'autre jour à dîner chez le ministre de Prusse en me demandant tout haut comment je trouvais l'Angleterre. *Plus grande que nature, Mylord*, ai-je répondu, et cette pauvreté a eu assez de succès pour m'avoir fait ouvrir le sanctuaire de Windsor, qu'on ne montre à presque personne, et que j'ai été admirer hier.

Venez donc nous voir ici pendant ce mois de prorogation de la Chambre : vous vous y amuserez et vous nous ferez une joie toute vive.

VII

Londres, 15 octobre au soir (1830).

Mon fils[1] vient d'arriver, il m'apporte votre lettre sans date confiée à la princesse. Mon pauvre ami, je vous vois ennuyé, fatigué, impatienté, avec le sentiment si vif de ce qui serait bon et utile et avec la presque impossibilité de le faire comprendre et adopter à ceux à qui ce serait rendre le plus grand service que de les en convaincre. Vous voilà critiqué, attaqué, poursuivi, parce que vous avez raison. Vous direz comme Galilée : *Ma pur si muove!* mais vous n'irez pas en prison comme lui; si la France est intenable pour les gens de bon sens, vous viendrez ici où on en a à revendre, et où le vôtre, agrandi par votre brillante imagination, sera fort apprécié.

Ce que vous dites des choses et des hommes doit être vrai, j'en ai le sentiment, malgré cette mer qui m'en sépare. Quant à ce qui regarde M. Molé, vous le jugez au naturel. Nous avons retrouvé notre discours dans les journaux, et cela grâce à vous sans doute : car il y a eu ici une lettre de

1. Napoléon-Louis de Talleyrand-Périgord (1811-1898) portait alors le titre de duc de Valençay; il fut plus tard duc de Sagan, puis duc de Talleyrand.

M. Molé qui sous un mauvais prétexte contenait le refus de la publication. Maintenant il n'est occupé que d'une chose, c'est que les conférences qui doivent avoir lieu pour l'affaire de la Belgique se tiennent à Paris et point ici : il a donné à cet égard des *ordres positifs* à M. de Talleyrand. Celui-ci a très fidèlement transmis et fait valoir les motifs de M. Molé, mais il a trouvé une opposition vive chez lord Aberdeen et surtout chez le duc de Wellington. Ils ont insisté sur ce qu'il était nécessaire de ne pas faire du replâtrage ni de la besogne qui ne serait pas reconnue par *toutes les puissances*. Le duc a ajouté qu'*ici* il était *certain* d'être le maître des résolutions et du *consentement* de *toutes les puissances, y compris la Russie.* Il a ajouté (ce que M. de Talleyrand n'a pas voulu par délicatesse introduire dans sa dépêche) que la question était trop forte pour être abandonnée à Stuart et à Molé; et il a fini par dire à M. de Talleyrand : « Vous comprenez que ce qui se sera traité entre vous et moi aura une tout autre importance aux yeux du monde que ce qui l'aurait été à Paris par des personnes moins imposantes et au milieu de toute l'effervescence des mauvaises têtes de Paris. » Ce que je vous dis là est textuel.

Vous allez être député [1]. Gare à la loi des boissons! Je vous lirai dans les journaux; si j'étais à Paris, j'irais vous écouter. *Vous me manquez trop!*

J'ai été à Blenheim exprès pour votre chien : c'est là que se trouve la belle et pure race des chiens du fameux duc de Marlborough [2]. Mais tous ceux qui sont jolis ont la maladie; j'y retournerai après l'épidémie pour vous choisir la plus charmante petite bête de l'Angleterre. Vous ne pouvez croire à quel point j'ai envie qu'il vous arrive quelque chose par moi qui vous fasse plaisir.

Adieu, à la vie et à la mort!

DUCHESSE DE DINO

(*A suivre.*)

1. Thiers allait être envoyé à la Chambre le 21 octobre 1830, par le second arrondissement électoral des Bouches-du-Rhône, en remplacement du marquis de Bausset, démissionnaire.

2. John Churchill, premier duc de Marlborough (1650-1722) avait reçu en récompense nationale, dans le comté d'Oxford, un domaine auquel avait été attribué le nom de Blenheim, sa plus brillante victoire sur les généraux de Louis XIV.

CONTEMPLATION DE LA MORT[1]

XV AVRIL MCMXII.

Lorsque j'entrai dans la petite infirmerie dominicaine, au premier regard je connus que l'homme de bien avait déjà embrassé notre sœur la mort corporelle et la tenait étroitement serrée contre sa poitrine. Tout d'abord, sans être vu, je le vis dans un miroir. Une femme, douce et sévère, qui pouvait être sainte Anne avec son trousseau de clés pendu au côté, m'avait conduit jusqu'au balcon de bois sur lequel donnait la chambre du malade; et elle s'était retirée pour me laisser seul avec lui, pour ne pas se faire le témoin gênant de notre trouble. Comme je m'approchais du seuil, j'aperçus, contre le mur, le miroir et, dedans — en cette espèce d'horreur inaccessible et transparente — le vieillard qui était assis, absorbé, tenant ses deux mains appuyées sur l'hôte charnel atroce qui lui rongeait l'entrée de l'estomac. Je m'arrêtai avec un épouvantable tremblement dans le cœur, parce que vraiment, dans ce vide, la mort était *visible* comme dans les Danses macabres, et toute l'image était vraiment *au delà du voile.* Il souleva les paupières et sursauta, laissant retomber les mains sur ses genoux, car il m'avait aperçu, lui aussi, dans la glace et il me voyait venir à lui non pas de la vie diurne, non pas de l'air et de la lumière, mais du fond de ce pâle sépulcre. Et comme j'entrai, il ne me sembla point de franchir un seuil commun mais d'outrepasser une limite terrible.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet.

Je ne sais point, dans l'histoire de la sainteté, une préparation au trépas plus belle que celle-ci. Saint François, même en conversant avec sa sœur Maladie, permit que les médecins tentassent de la combattre. Il reconnaissait qu'il avait toujours traité trop durement son corps et montrait son repentir. « Réjouis-toi, frère corps, et donne-moi le pardon; car il me faut à présent satisfaire tes désirs. » Les docteurs pontificaux, à la Fontaine de la Palombe, lui tirèrent du sang, lui posèrent des vésicatoires et le cautérisèrent. A l'aide d'un fer rouge, ils lui brûlèrent les tempes, tandis qu'il priait « frère feu » de ne le point faire souffrir au delà de l'endurance. En Assise, dans la maison de l'Évêque, sans cesse le soignait le médecin d'Arezzo. De temps en temps, il était pris de quelque étrange caprice et envoyait à la recherche ses frères qui parfois, comme la nuit du persil, s'impatientaient. A la Portioncule, Jacqueline Settesoli lui prépara ce mets romain qu'il aimait tant, ce gâteau d'amandes, que durant sa maladie il avait souvent désiré. Ensuite, sentant sa fin prochaine, il se fit dépouiller de tout vêtement et coucher sur la terre, nu.

Mon ami suivit ce dernier exemple dès le commencement, non pour son corps mais pour son âme. Il était dépouillé de tout comme il ne me semblait pas qu'un homme pût jamais se dépouiller. Et il ne lui restait que cette « nudité d'Amour » au delà de quoi rien n'est comparable en pureté, à part la première lumière du matin. Je vis, près de lui, le volume de l'*Imitation*, fermé. C'est là, certes, le traité du total dépouillement : il réduit à une poignée de poudre la substance en laquelle l'homme se complaît le plus, et sans pitié, sépare l'homme de toute chose aimée qui n'est point le parfait amour. Il n'avait plus rien à apprendre dans ce livre : car il était là, fermé lui-même et sans signets. Et il l'avait longuement pratiqué et médité non seulement comme le livre de l'éternité, mais comme le livre né de la discipline de sa race « sous l'ogive de France », véritable « connaissance et vertu d'Occident ». Et il ne lui restait aucun doute à propos d'une semblable origine; à tel point que, voyant une fois sur mon exemplaire le nom de Thomas Kempis, il secoua la tête. Il disait souvent, non sans finesse, que l'*Imitation* parlait

français en latin. Il y reconnaissait, transposés, les modes et les cadences de la prose française, et parfois la légèreté d'une oreille qui avait écouté la voix de l'alouette paysanne.

Durant les longues semaines de souffrance, à partir du jour que le cancer sans sommeil commença de le mordre pour l'achever, jusqu'à l'heure où il perdit la parole terrestre pour un autre langage, il ne demanda ni d'être soigné ni d'être soulagé, il ne voulut pas d'intercesseur entre le mal et la chair, il ne souhaita point que ses souffrances fussent atténuées, mais seulement qu'avec elles s'accroisse en lui la force de les supporter. « Courage, courage, mon âme! » disait-il dans le spasme. « Encore un peu, mon Dieu! Faites-moi souffrir encore un peu, mais donnez-moi la force de supporter la souffrance. » Quand la morsure se faisait moins atroce, il devenait gai et spirituel; non seulement il souriait mais encore il riait d'un rire franc. Comme ses nombreux enfants et ses petits-fils innombrables et ses amis dévoués venaient de la ville pour le voir, chacun alléguait, pour justifier sa venue insolite, un prétexte plus ou moins vraisemblable, croyant lui faire illusion. Il savait fort bien que c'était là des visites de funèbre adieu; et, un jour que je me trouvais parmi ces dissimulateurs affectueux, je l'entendis plaisanter avec une grâce si vive que vraiment les plus célèbres paroles stoïques me semblèrent chose rude et grossière. Une nuit de mars, sa fille aînée qui était venue s'installer dans la maison pour l'assister, de son lit, entendit dans la chambre de son père un grand rire. Étonnée et un peu effrayée, elle se leva et alla prêter l'oreille. L'excellent abbé Eugène de Vivié, curé de la paroisse, consolateur intrépide, avait voulu veiller le malade dans son martyre nocturne. Comme il l'aidait à se soulever sur l'oreiller, à cause de l'horrible enflure qui le travaillait, une facétie du patient, inattendue, avait provoqué cette double hilarité. Je repensai à ce reproche de frère Elie, quand saint François, veillé, gisait à l'Evêché et voulait que frère Ange et frère Léon lui chantassent les louanges de notre sœur la Mort, afin qu'il se réjouisse dans le Seigneur. « Il y a la sentinelle devant la porte; et personne ne voudra croire que tu es un saint homme, si l'on entend sans cesse chanter et jouer des instruments dans ta cellule. »

Tant que sa volonté put commander à ses membres affaiblis, il se traîna chaque matin jusqu'à la chapelle pour recevoir le pain eucharistique dont seul il semblait se nourrir, ne prenant dans la journée que quelques gorgées de lait et le jus de quelques fruits. Tout de suite après la communion il se retirait, n'ayant plus la force d'assister à la messe. La dernière fois qu'il franchit le seuil sacré, il n'eut même pas assez de souffle pour s'approcher de la table du Christ. A bout de forces, il fut contraint de s'asseoir; et le prêtre descendit de l'autel et alla lui porter l'hostie vivante. Comme à partir de ce moment tout effort de volonté fut sans valeur il communia par viatique, jusqu'au vendredi saint.

Nous comprîmes quelle était sa secrète et enivrante espérance, quand il répétait : « Encore un peu, mon Dieu! Faites-moi souffrir encore un peu! » Il espérait de pouvoir vivre jusqu'à la Semaine de la Passion, il espérait de pouvoir faire coïncider son agonie et sa mort avec l'agonie et la mort du Sauveur. Il fut exaucé.

Le jour qu'il reçut le sacrement de l'Extrême-Onction, il m'envoya quérir. Il s'était pris à m'aimer plus que si j'avais été son fils unique. Ceux qui étaient autour de lui s'étonnaient de le voir s'illuminer à ce point, lorsque je paraissais. Ses yeux se tournaient vers moi et m'interrogeaient, si pâles qu'ils semblaient avoir perdu leur peu de bleu, à force de fixer on ne sait quelle blancheur éblouissante. Toujours, ses intimes, s'ils étaient présents, sortaient l'un après l'autre afin que nous restions seuls. Pour ne point le fatiguer, je ne le laissais pas parler et je ne lui parlais pas avec les lèvres. Je me tenais à ses côtés, assis, en silence, et je ne pouvais me défendre de le regarder avec attention, tant m'attirait la beauté de son mystère. Je le sentais mourir et vivre. Son visage, émacié, était comme un crâne apparent, recouvert d'un mince voile de feu blanc. Je ne sais où il était pour trépasser et recommencer; mais il est certain que, en se taisant, pareil à un tisserand en songe, il tissait avec sa mort une vie qui n'était pas comme ma vie. Ma vie qui est ma passion et mon horreur, ma vie, qui me ravit et me répugne, se multipliait avec une abondance vertigineuse comme il se fait lorsque j'écoute, parmi la foule, les symphonies des grands

maîtres. L'amour, la douleur et la mort troublaient l'océan de ma musique avec des bras gigantesques, invisibles. Parfois le moribond prenait mon poignet et le tenait dans sa main sur l'appui de la chaise. Alors je souffrais d'avoir toujours tant de sang et si rapide. Le sentiment de mon corps me revenait, accompagné par une angoisse qui devait être pareille au vain effort pour créer, quand il se baigne comme d'une sueur de défaillance. Et je ne m'étais jamais senti si puissant ni si misérable.

« Ami, lui disais-je en silence, j'ai eu beaucoup de printemps tourmentés, mais aucun comme celui-ci. Je sais ce que signifie la demande de vos yeux si bons, mais je ne sais que répondre. Les mots qui parfois me montent aux lèvres, je n'ose les prononcer; j'oppose même à leur impétuosité des dents serrées, car je crains de me perdre et de ne plus pouvoir me retrouver. Néanmoins, jamais, depuis que je vis, je n'eus un instinct et un besoin de changement si profonds ni si agités. Un jour, hélas! très lointain, dans le Cimetière de Pise, qui semble illuminé par le crépuscule de cette lumière vers laquelle vous êtes tourné, je méditai sur moi-même

fra i due neri
cipressi nati dal seno
della morte [1];

et il me sembla que, si j'avais dû commencer ma vie nouvelle, j'aurais choisi pour lieu de commencement, ce divin cloître, élevé par l'art de ma race moins pour conserver la terre du Calvaire que pour contenir, entre ses quatre portiques, une larve de l'aube immobile qu'il y avait autour de la Croix.

Forse avverrà che quivi un giorno io rechi
il mio spirito, fuor della tempesta,
a mutar d'ale [2].

» Et, depuis ce jour, une noble créature « élue par moi, pour moi perdue », à de longs intervalles, à travers les vicissitudes et les distances, m'envoie le message de ces trois mots : « Changer d'ailes ». Mon pressentiment est donc devenu un

1. ... entre les deux noirs — cyprès, nés du sein — de la mort;
2. Peut-être adviendra-t-il que, là, un jour, je conduise — mon esprit, à l'abri de la tempête, — pour changer d'ailes.

ordre de fer et de diamant? est enfin devenu la rayonnante et déchirante nécessité? Et le sort m'envoya loin de ma terre, vers ce pays occidental de sable et de soif, qui n'est qu'un désert boisé, pour que la vieille dépouille me fût ôtée, de la main d'un vieillard mourant « en vérité de sainteté »? Comme la spoliation de mes vaines richesses fut aisée et presque sans ombre de regret! On voit que la magnificence de ma vie n'était pas dans mes velours et dans mes chevaux. Un troupeau de singes piétina et détruisit, non sans gravité, ce que peut-être, tôt ou tard, j'eusse détruit moi-même en une heure, pour mettre du large autour de ma pensée impatiente. Il me sembla que la manière m'offensait, et je m'aperçus que je n'étais offensé en aucune manière. Ayant perdu quelques beaux bois vermoulus, quelques beaux verres fêlés, quelques beaux fers rouillés, j'entrai en possession de cette vérité bien plus belle : il est nécessaire de brûler ou d'abattre les vieux toits sous lesquels nous habitions en chair et en esprit. Seulement on m'ôta l'allégresse et l'orgueil de l'incendie volontaire.

» Or, quand nous nous rencontrâmes, je n'avais que les instruments de mon travail, ma lampe garnie, et une vieille servante qui, dans mon service, était plus noble que l'antique reine au pied d'oie. Hélas! ce n'était point cela, l'essentiel! « Après avoir tout obtenu par adresse, par amour ou par violence, il faut que tu cèdes tout, que tu t'anéantisses. » Mais quelle chose est *tout* pour moi? et quelle est la condition de l'anéantissement? Je sais que, pour me faire neuf, je ne dois pas obéir à une parole déjà dite mais à une parole non encore dite. Je sais que la pauvreté et l'amour de la pauvreté n'ont aucune efficacité spirituelle dans la conquête que je vais entreprendre. Mais le Christ a-t-il vraiment dit toutes ses paroles?

» Jamais Jésus ne me fut plus voisin, et jamais je n'eus de lui un sens aussi tragique. Dans un livre ébauché il y a quinze ans, sacré et sacrilège, j'imaginais que « le bel ennemi » descendant du Golgotha, après le supplice, entrait dans la maison de Véronique et, là, s'entretenait avec la pieuse femme, parlait mystérieusement du Roi crucifié, tandis que, dans l'ombre, la Face divine et douloureuse resplendissait de sueur et de sang, sur le suaire déplié. Depuis

le jour de votre sanglot, à mes colloques intérieurs avec mon ennemi caché, assiste, dans l'ombre, le suaire de Véronique. Sans cesse, maintenant, je sens sur le monde la présence du sacrifice de Jésus; et voilà pourquoi je sens de confuse manière, ma voix et mes actions diversement se répercuter, comme il arrive quand, les yeux bandés, quelqu'un pénètre sous une coupole sonore, inconnue. Mais qui trouvera le lieu de l'écho parfait et l'accent juste pour la grande répercussion? De Ferrare, un jour de novembre, je partis à la recherche d'un écho fameux. Je suivis une avenue de platanes, le long d'un talus, vert et mol, tout semé de feuilles fauves. J'avais en moi l'inquiétude de la divination; et, de temps en temps, croyant reconnaître la place, je lançais un appel; et chaque appel restait sans réponse; et chaque fois grandissait en moi une sorte de tristesse fastidieuse et inutile, car je cherchais quelque chose de divin, et le cri était mécanique, la parole d'essai était presque risible. Je parvins alors à une petite colline verte qui porte le nom de Montagnola; et là, se promenait une compagnie de jeunes capucins, conduite par un frère barbu, et les robes des novices avaient la couleur des feuilles éparses sur l'herbe. Je m'adressai au frère pour lui demander des nouvelles de l'écho; et il n'en avait qu'un vague souvenir, comme d'une chose disparue. Il savait seulement avec certitude que, là-bas, un mur s'était écroulé dans une maison atteinte par l'incendie. Les novices tondus demeurèrent pensifs. La lumière, sur la campagne infinie, était comme celle qui passe à travers les albâtres. J'errai encore, autour de la colline, appelant, essayant; et le ton de ma voix me faisait souffrir, tant il était loin de celui de mon âme et étranger au mystère que je poursuivais. Néanmoins, la qualité de mon contentement était neuve et admirable. Je revins sur mes traces, à travers les allées amollies par l'eau des pluies. La plaine était sans fin, comme le ciel. Une cloche tintait à la Chartreuse. Je revis, au bas de la colline, les feuilles et les robes fauves. Je m'approchai. Les novices étaient absorbés et taciturnes; et l'un d'eux avait dans la bouche des fils d'herbe et, comme il tenait les yeux baissés, il me semblait qu'il sentît avec ses paupières la fraîcheur de son âme. Je dis : « Il n'y est plus! Peut-être est-il mort. C'était le plus

beau du monde. » Les novices étaient pleins d'anxiété, et peut-être de miracle; et il me parut qu'ils inclinaient vers la terre une oreille musicale. Mais le frère me dit, avec bienveillance : « A Saint-François, il en est un, sous la coupole, qui répète Ave trois fois. » Certains souvenirs demandent à être interprétés comme les visions; mais où est mon interprète? Et si vous, à présent, souleviez pour moi le voile, que découvririez-vous, sinon votre certitude?

» Certes, d'une limitation peut naître une plus vaste vie; et une mutilation peut multiplier la puissance, comme le sait l'émondeur. Certes, quelque partie de moi-même dort encore d'un profond sommeil; et elle m'est révélée, certains matins, par les songes non interprétés. Il est nécessaire que je fasse place en moi à ce qui lèvera de ce réveil. J'ai parfois le sentiment de ces lointains intérieurs, comme l'a, de ses Landes, le gemmeur de pins. Je prépare l'arme propice pour que, moi aussi, entrant dans le fourré, je puisse ouvrir de nouvelles blessures d'où coulera l'arome et pour que je *puisse les maintenir toujours ouvertes.* Tel est l'enseignement de la Lande.

» Aujourd'hui, à chacune de mes pensées est adhérente une autre de mes pensées, obscure. C'est ainsi que dans la cathédrale nocturne, les colonnes ne sont illuminées que d'un seul côté, car la lampe ne brûle que dans une seule nef. Il faut que j'allume de l'autre côté, une autre lampe, mais sans éteindre la première. J'ai peur de l'éteindre. Dois-je vaincre cette peur? Et qui m'affirme que je deviendrai plus fort? Si j'allais me retrouver plein de ténèbres ou diminué?

» Je le sais. Les hommes n'édifieront plus de nouveaux temples pour de nouveaux cultes. Le prodige unanime de la cathédrale ne se renouvellera point. Mais le dieu même qui l'a remplie, peut un jour y apparaître sous un aspect pour la seconde fois transfiguré, se montrer dans la grande Rose à l'heure où derrière elle a coutume de se coucher l'astre, comme à la lisière d'une forêt. Pareille à la forêt, la cathédrale d'Occident peut être pénétrée dans toutes ses fibres séculaires par la force d'un printemps inouï. Quel est l'avenir observé par les Prophètes penchés, jour et nuit, comme des vedettes et des sentinelles, du haut des contreforts de la

Cathédrale picarde où nous reconnûmes, sculptée, l'Espérance de Dante? La pierre jointe et dressée, comme celle-là, au son des hymnes, renferme en soi l'infini du chant : elle ne peut contenir une fatalité accomplie et immobile mais bien l'aspiration vers une beauté sans cesse perfectible.

» N'y eut-il point, au delà du torrent de Cédron, dans le jardin des Oliviers, un apôtre inconnu qui vint se joindre aux Onze pour refaire le nombre, et ne dormit ni la première, ni la seconde, ni la troisième fois? Parmi tous les personnages de la tragédie du Christ, deux m'attirèrent toujours plus que tout autre, les plus mystérieux : Lazare de Béthanie revenu des ténèbres et le jeune homme au linceul. Ne vous êtes-vous jamais demandé qui pouvait être ce jeune homme « amictus sindone super nudo », dont parle l'Évangile de Marc? « Et tous, l'ayant laissé, s'enfuirent. Et certain jeune homme le suivait, enveloppé d'un drap de lin jeté sur sa chair nue, et les soldats le saisirent. Mais lui, abandonnant le drap, leur échappa, tout nu. » Quel était ce treizième apôtre, qui avait pris la place de Judas, à l'heure de l'épouvante et de la grande angoisse? Seul, il vit la sueur tomber à terre « pareille à des caillots de sang ».

» Il était plus jeune que Jean, fils de Salomé. Il était vêtu d'un vêtement léger. Il s'enfuit, nu, « rejecta sindone, nudus profugit ab eis. » On ne sut plus rien de lui au monde. Peut-être qu'un jour, je dirai une imagination qui de lui me vint. »

C'est en de tels errements que divaguait mon esprit, par suite d'une espèce de demi-veille intime où les images les plus saillantes alternaient avec les ombres flottantes; et le rythme précédait les pensées, comme il arrive quand le musicien aveugle improvise sur l'orgue. Et la perplexité alternait avec la peur. Et des masses démesurées d'âme étaient émues par quelque interrogation à peine distincte, comme quand la force d'un thème entre dans la symphonie. « Qu'adviendra-t-il de moi, si je me rends entièrement à votre Sauveur? » Et puis tout se laissait aller à une fuite éperdue, comme quand on entend retentir le sol sous la charge des cavaliers.

E gli uomini cadevano
intorno a me guardandomi

negli occhi, come in sogno
quando uno solo è come moltitudine
e un viso è come mille
e il cor supino è pieno di memoria
vertiginosa.
Ciascun percosso
parea gridarmi :
Per chi m'uccidi?
Ah, ben io so [1]*!*

C'était la matière de mon art, qui se mêlait à celle de ma vie. Une voix de ma tragédie d'amour et de mort, de l'œuvre que je composais durant mes nuits, devenait obscurément la voix d'un de ces êtres ignorés, par moi contenus.

L'andito è nero
per ove ci viene
tastando con le mani,
come il cieco mendico;
ma posta ho in terra
la lampada perché sotto la porta
segni il segnale di luce. Or qualcuno
è tra la lampada e la notte [2].

De toute mon âme, je modelais deux corps pleins de sang noir, et je vivais tout entier en eux, pour comprendre le péché; puisqu'il est dit qu'on ne peut vraiment comprendre la beauté du Christ « sans comprendre le péché ». Ugo d'Este et Parisina Malatesta étaient pour moi deux explorateurs de ténèbres.

Col peso della carne del mio cuore
pesava il mio peccato. E disse : « Io so.
Ma che paventi [3]*? »*

Nous marchions vers la lueur de l'Orient avec la même

1. Et les hommes tombaient — autour de moi en me fixant — dans les yeux, comme en songe — quand un seul est une multitude — et qu'un visage est comme mille — et que le cœur renversé est plein de mémoire — vertigineuse. — Tout homme atteint — semblait me crier : — Pour qui me fais-tu mourir? — Hélas, je le sais!

2. La galerie est noire — par où l'on vient — en tâtonnant avec les mains — comme l'aveugle mendiant; — mais j'ai posé à terre — la lampe pour que sous la porte — se voie le signal de lumière. Or, quelqu'un — est entre la lampe et la nuit.

3. Avec le poids de la chair de mon cœur — pesait mon péché. Et il dit : « Je sais. — Mais que crains-tu? »

angoisse. Pour la nièce de Francesca, aussi, l'attente avait le visage du souvenir.

Questa pena
di sudore Ei sostenne,
perché da noi
si spiccasse la febbre del peccato...
Dici che sogno? Non so quando io chiusi
gli occhi, non so da qual mai lungo sonno
io mi svegli; non so,
non so di quale vita
io viva, in verità. Tutto ritorna
dal profondo. Commessa
fu la mia colpa,
patito il mio dolore,
sofferto il mio spavento;
sospesa fu la mia sciagura, inflitta
la mia morte. Non sogno,
o meschina, non sogno : mi rimemoro.
Non vivo : di mia vita mi sovviene,
mi sovviene di me come discesa
nel mondo io sia pe' rami
d'un nero sangue [1]...

Tout à coup, encore que la main du mourant serrât mon poignet, encore que j'en sentisse le froid dans mes moelles, un tourbillon me sépara de lui, un tourbillon monté du plancher de cette chambre paisible. Et il fallait que je me levasse pour suivre une vertu qui s'était séparée de moi et avait passé le seuil. Il y avait encore sur la table, les fleurs que j'avais apportées, et les fruits d'Italie. Il y avait les grosses oranges siciliennes, du seul jus desquelles devait désormais se nourrir mon ami, goutte à goutte. « Je n'ai plus besoin de vos fleurs, ni de vos fruits, mais de vos prières. » Alors je descendais dans la Lande couverte de pollen sulfureux, laissant derrière moi l'interlocuteur silencieux de

1. Cette peine — de sueur Il la supporta — pour que de nous — se séparât la fièvre du péché... — Tu dis que je rêve? Je ne sais quand je fermai — les yeux, je ne sais de quel long sommeil — je m'éveillai; je ne sais, — je ne sais de quelle vie — je vis, en vérité. Tout remonte — du plus profond. Commise — fut ma faute, — endurée ma douleur, — supportée mon épouvante; — suspendu fut mon malheur, infligée — ma mort. Je ne rêve pas, — ô malheureuse, je ne rêve pas : je me rappelle. — Je ne vis point : de ma vie il me souvient, — il me souvient comment je suis descendue — sur la terre par les rameaux — d'un sang noir...

mes dialogues, face au mur où s'ouvrait le vide du miroir inexorable. Et, comme tout en moi était disposé au chant, je faisais mes prières.

***

Donc, le jour qu'il reçut le sacrement de l'Extrême-Onction, il m'envoya quérir. Comme je m'étais fait attendre une heure, il envoya de nouveau. Il semblait qu'il fût en grande anxiété. Étant monté sur la dune, je m'arrêtai pour comprimer les battements de mon cœur et pour gagner quelques instants. Autour de la chapelle, on sentait l'odeur de ces larmes de résine qui souvent remplacent l'encens et le benjoin dans les encensoirs des Landes. Quand je fus sur le balcon de bois, je rencontrai, dans le miroir, son regard d'impatience. Il m'épiait au fond du cristal lugubre où il voulait être le témoin continuel de son dépérir. Il n'était pas encore dans son lit mais toujours assis sur son fauteuil. Sa sainteté s'était accrue en lumière. Non seulement il avait été oint par le Chrême mais il avait aussi reçu par message la bénédiction du Pontife de Rome. Et une relique fort précieuse était sur la table, près de lui.

Seulement alors, je sus qu'il possédait dans son oratoire un éclat de la vraie Croix, et que depuis des années il lui avait consacré une lampe perpétuelle.

Je n'osai m'asseoir, bien que j'y fusse invité. Quelque chose de lointain et d'inviolable était en lui, comme si le verre d'un tabernacle le protégeait. Mais, quand il me fixa, le tremblement le plus humain décomposa les lignes de son visage spirituel, à tel point que tout entier je me contractai comme pour recevoir un heurt.

Il retrouva en lui le souffle suffisant pour articuler le mot et discourir, car il croyait obéir à un commandement. Il ne pouvait plus se taire, il ne pouvait plus s'en tenir à la muette interrogation du regard et à l'allusion timorée. Déjà oint de l'huile, sanctifié, il allait entrer avec Dieu dans ce colloque qui ne permet plus de se tourner vers l'homme. Il ne lui restait plus que cette heure, au bord de la tombe, pour guider dans la voie du salut l'âme à lui confiée par la divine providence. Voilà ce que disait son tremblement.

Mes racines n'ont guère connu de secousse aussi douloureuse. Il parla. Il tournait les épaules à la lumière et je l'écoutais, incliné. Derrière moi, la Lande frémissait sous le vent d'est, et j'étais comme chaque arbre et comme leur multitude. Je pourrais obtenir de mon âme la confession de ce qui pour l'homme est inconfessable, mais je n'obtiendrai jamais qu'elle me redise ce que nous entendîmes en ce lieu.

Alors les pleurs furent plus forts que la parole. Une créature qui paraissait n'avoir plus de sang, avait encore tant de larmes! Mes mains étaient toutes molles; et le tonnerre d'une catastrophe terrestre ne m'aurait pas donné l'épouvante que me donnait ce sanglot sénile, déchirant comme l'imploration d'un enfant. Ce qu'il y a de plus profond en moi me semblait touché, et pourtant je connus un nouvel excès; car je me sentis baiser les mains!

Ainsi l'humilité appelait l'humilité, l'amour appelait l'amour. Je ne sais quel geste d'un autre, dans ma vie, a pu peser sur moi comme pesa celui-là. Durant de longues heures, je fus oppressé par une souffrance presque corporelle, comme il advient quand l'équilibre de la vie est compromis par le germe d'une maladie inconnue, qui ressemble au pressentiment d'un malheur sans nom. Et tantôt, c'était comme un remord confus; et tantôt, c'était comme une atroce dureté qui se formait de toute ma substance fluide, à la façon d'un courant qui se congèle; et parfois encore il me semblait que tout moi-même n'était qu'un obstacle énorme à moi-même, invincible, contre quoi je n'avais aucune puissance mais seulement de la colère.

Le soir, mon tumulte en partie apaisé, j'allumai ma lampe, avec la volonté de me soumettre à la discipline habituelle. J'avais besoin de mes mains, pour continuer mon œuvre. Je les posai sur les papiers, dans le cercle de clarté, pour les considérer. Un grand sursaut me secoua, au souvenir de l'heure récente. Et, plus encore que les autres fois, il me sembla qu'elles vivaient d'une vie qui leur était propre et comme si elles ne m'appartenaient point. Je les soulevai et je les regardai contre la lumière : elles tremblaient un peu, et entre les doigts serrés s'allumait une ligne rouge. J'en éprouvai de la pitié, puis de l'orgueil. Sur le pouce, sur l'index

et sur le médius, la dernière fatigue avait creusé la marque de la plume. Je pensai aux jeunes gens pâles et éperdus qui me les avaient baisées soudain, malgré moi, dans l'ombre. Mais que *devaient* faire mes mains après ce geste du mourant immaculé? Peut-être se reposer et attendre les temps nouveaux.

Elles ne se reposèrent point. Elles travaillèrent jusqu'à l'aube.

Et cette nuit-là, Ugo parla ainsi :

Non v'era in me più forza né coraggio
né soffio. Avviluppato in una nube
d'angoscia, profondato
ero in un 'onda amara
e calda, con l'orrore
della sorte premuto
su tutto me. Parole
udivo escite
da non so qual potenza, nella notte
senza vie. La salvezza e il perdimento
eran senz'occhi entrambi.
E tutto inevitabile
era. E non combattevo
se non per te
anche una volta, se non pel mio vóto,
non più nel sangue
ma nelle lacrime [1].

Et Parisina disait :

O mia vita, o mia morte,
dove sei? dove siamo?
Siamo nel luogo profondo, e la lampada
dell'attesa arde in terra; e suggellata
è la pietra su noi,
cementata, afforzata
con ispranghe di ferro [2]...

1. Il n'était plus en moi force, ni courage — ni souffle. Enveloppé par un nuage — d'angoisse, j'étais plongé — dans une onde amère — et chaude, avec l'horreur — du destin m'accablant — tout entier. J'entendais — des mots, venus — de je ne sais quelle puissance, dans la nuit — sans chemins. Salut et perdition — étaient sans regards l'un et l'autre. — Et l'inévitable était — partout. Et je ne combattais — que pour toi — une fois encore, que pour mon vœu, — non plus dans le sang — mais dans les larmes.

2. O ma vie, ô ma mort où es-tu? où sommes-nous? — Nous sommes dans un lieu profond, et la lampe — de l'attente brûle à terre; et la pierre — est scellée sur nous, — cimentée, renforcée — avec des crampons de fer...

Mais de nouveau le rossignol chanta, avec une mélodie encore plus profonde après la pause. Et le bien-aimé implorait :

O voce forte e pura nella notte
senza vie, nel tremore
spaventoso degli astri,
oh dimmi la parola
ch'è in me, dimmi la muta
parola che si sforzza
di separarsi dal mio cuore, in vano,
con si crudel travaglio!
Vivere, vivere, o morire? Dimmi!
Morire o vivere [1]*?*

Et Parisina dit alors :

La nuit a son chemin.

***

XVII AVRIL MCMXII.

Il est midi. Un obscurcissement de catastrophe s'étend sur la terre. Chaque chose a un aspect nocturne, et semble révéler d'elle ce qui ne fut jamais vu jusqu'alors. C'est une nuit qui n'est éclairée ni par la lune, ni par les étoiles, ni par le premier souffle de l'aube, mais par une lampe surnaturelle qui répand une égale clarté et ne dessine pas les ombres. Je ne sais pourquoi, je pense à ce que j'éprouvai, jadis, en pénétrant dans une chambre obscure où quelqu'un dormait, avec une lanterne sourde pour observer le secret de son visage dans le sommeil. Je vois sur les choses, cette même empreinte de vérité intérieure, ce même secret apparent. Ce n'est pas, pour mon esprit, un jour interrompu mais une nuit scrutée à fond. L'âme de la terre est nocturne, mais la lumière du soleil la cache plus que ne la cache la ténèbre. Seule peut la révéler la divination des poètes, qui portent dans leur cœur un soleil voilé comme celui d'aujourd'hui. C'est l'heure méridienne et il n'y a pas de lumière

1. O voix forte et pure, dans la nuit — sans chemins, dans le frissonnement — formidable des astres, — oh! dis-moi la parole — qui est en moi, dis-moi la muette — parole qui tâche — à s'échapper de mon cœur, en vain, — avec de si cruels efforts! — Vivre, vivre, ou mourir? Dis-moi! — Mourir ou vivre?

et il n'y a pas de ténèbre; mais les choses, sous cette clarté de miracle, offrent l'aspect qu'elles doivent avoir quand personne ne peut les regarder ni les reconnaître. Des millions d'hommes, à cette même heure, tournent les yeux vers le ciel et par passe-temps, à travers le verre fumé qui simule l'émeraude de Néron, ils épient le contraste du soleil et de la lune, le disque violet qui surmonte le rayonnement d'or, l'extrême faucille solaire qui imite la nouvelle lune. Mais le vrai miracle est sur la terre. Si je regarde les hommes, je les vois pâles comme les trépassés; et leurs corps ne projettent sur le sable pas plus d'ombre que n'en font les pécheurs dans la lande sablonneuse de la Troisième Enceinte, là où coulent les larmes que le Vieillard distille par toutes les crevasses dont il est blessé. Ainsi, au milieu de ce silence, le long de la sourde rive, je vois venir le fantôme du Poète qui connaît « le pré d'asphodèle » et « les frais arbres de mai ». Et je voudrais, comme son Ulysse au séjour de l'Ombre, creuser dans le sable une fosse et l'emplir de sang, afin qu'il puisse comme Tyrésias s'abreuver de sang noir et me dire « d'infaillibles choses ».

Sol dopo ciò mi parlava il profeta incolpabile, e disse :
— Tu mi ricerchi il ritorno di miele [1]...

Mais le midi de l'âme se transforme, perd peu à peu de son mystère et de son horreur, s'évanouit comme un songe divin qui, au réveil, s'embarrasse et se dissout dans la confusion de nos sens. Le disque violet passe, et l'astre diurne semble de nouveau brûler en fumant par ses deux cornes. Le combat du soleil et de la lune est terminé. Encore une fois la lumière cache la vraie face de la terre, et la vie aveugle fait obstacle à la mort perspicace.

Grâce à cette lutte céleste, j'apprends comment l'éclipse, dans le monde intérieur, peut être une révélation plutôt qu'un obscurcissement. La lumière de notre conscience habituelle ne nous couvre-t-elle point notre vérité plus profonde? Si quelque force, jusqu'alors étrangère, s'interpose, soudain tout, en nous, se transfigure et se manifeste. La plus grande

1. Seul me parlait ensuite le prophète innocent, et il dit : — Tu me demandes le doux retour...

des éclipses est la folie. Et que de transformations et visions en naquirent, immenses et inopinées! Mais il y a aussi de merveilleuses éclipses produites par une certaine sorte de pensées dominantes qui offusquent la conscience trompeuse. Le langage commun n'a pourtant pas de modes pour les signifier.

Peut-être que là-bas, un pêcheur perdu sur l'Atlantique a vu dans le prodige méridien resplendir Vesper.

Une sensation d'éloignement est restée en moi; qui me seconde tandis que je revis le jour funèbre. Il me semble que la même lampe surnaturelle illuminait ce samedi saint, ainsi que le fantôme revenu de cette éclipse

che in ciel fue
quando patì la suprema Possanza [1].

C'était un de ces matins océaniques où l'air et l'eau, se confondant tour à tour l'un dans l'autre, semblent ne former qu'un seul élément impalpable. De grands voiles pâles montaient, s'étiraient, tombaient en lambeaux, se raccommodaient, se retissaient sans fin. La Lande semblait les soulever et les repousser de sa respiration pénible, car elle était travaillée par les douleurs de la fécondité. De temps en temps, soufflait le vent d'est, les lambeaux et les volutes se couvraient d'étincelles, se jaunissaient de soufre sylvestre. Parfois un nuage de poudre féconde restait suspendu sur les chevelures des pins, ondoyait, s'éloignait pour se répandre ailleurs en pluies nuptiales. Aériens tous deux, le pollen et la cendre se mêlaient comme si le vent eût pillé les fleurs et les tombeaux.

Et celui qui avait confondu le pollen et la cendre dans l'impétuosité de ses plus nobles chants et divinement communiqué à l'une la vertu de l'autre, le poète annonceur et intercesseur n'était pas encore expiré ce matin-là, encore que je le crusse et le visse déjà composé dans sa sainteté finale. Mais tandis que j'errais de dune en dune en suivant ma douleur qui paraissait me précéder, mon cœur fut tourmenté par une soudaine sollicitude pour l'ami qui vivait encore près d'ici; et j'eus un désir anxieux de le revoir parfait.

1... qui fut au ciel — quand mourut la suprême Puissance.

Or, son vœu n'était-il pas accompli? N'avait-il pas déjà accompagné le Rédempteur jusqu'à la dernière station de la *Via Crucis*? L'heure de none était passée, l'heure du grand cri; la veille du sabbat était finie; Joseph et Nicodème avaient descendu le corps de la croix, l'avaient déposé dans le monument et avaient roulé la pierre à l'entrée. Combien pouvait durer encore l'agonie du fidèle? jusqu'à la Résurrection? et au delà peut-être?

Depuis le jour de l'Extrême-Onction je n'avais plus été le voir. En moi persistait mon trouble et je ne sais quelle terreur indéfinie. Notre amitié terrestre était enfermée entre ces deux sanglots, à la façon d'une terre comprise entre deux rivières nées d'une seule source comme le Léthé et l'Eunoè.

Da questa parte, con virtù discende
che toglie altrui memoria del peccato;
dall' altra, d'ogni ben fatto la rende [1].

Mais bien que me trouvant dans un pays de soif et altéré, je n'avais pas la tentation de boire. Je demeurais toujours entre ces deux confins, sans plus franchir l'un que l'autre (soit pour rentrer dans ma patrie ancienne, soit pour me rapprocher de ma patrie future) comme dans un arrêt de contemplation et de recherche. Et là, des pensers vivants, jusqu'alors pour moi étrangers ou de moi ignorés, me devenaient familiers comme les pigeons qui viennent becqueter le blé dans le creux de la main. Et parfois le jeune homme au voile de lin était avec moi, qui conservait au fond de ses yeux nocturnes une image du Maître que nul autre n'avait vue. Et il me laissait scruter le fond de ses yeux, parfois.

Reparaître devant l'Oint de Dieu, alors qu'il avait encore dans sa bouche sa respiration charnelle, me paraissait déplacé; et je n'aurais pas voulu toucher de nouveau sa main, assister à ses derniers instants, entendre ses râles, me faire témoin de sa fin. Plutôt que de commettre une telle irrévérence, je supportais le doute de lui sembler dur ou renfermé. Je sais que désormais ce qu'il avait coutume d'appeler « notre beau

1. De ce côté, elle descend avec une vertu — qui ôte à l'homme la mémoire du péché; — de l'autre, elle la rend de tout bienfait.

secret » au temps de la réticence, je n'en puis plus parler qu'avec moi-même, et sous l'espèce du chant mesuré.

Je lui envoyais, chaque soir, les fruits italiens; car quelques gouttes de ce suc, jusqu'au moment suprême, furent son unique soutien. Mais je priais sa fille de ne pas les lui montrer, puisqu'elle ne pouvait lui apporter, en même temps, la prière inconnue qui les accompagnait. Je suivais par la pensée la fraîche offrande qui arrivait à la maison de bois, vers l'heure de la salutation angélique. Je croyais entendre la sonnette de la porte, le pas de celle qui venait ouvrir, les mots chuchotés, et puis, dans l'ombre, l'égouttement de l'orange juteuse pressée dans le verre qui reluisait. Et cette imagination devenait pour moi présence presque réelle. Je sentais l'odeur se répandre; je voyais la blancheur du mourant sur l'oreiller, et la clarté du soir se réfugier dans le miroir comme dans les étangs de la Lande. Et il naissait en moi, je ne sais quelle douceur déchirante et mélodieuse d'où jaillit, un soir, le chant alterné d'Ugo et de Parisina près du billot de leur supplice, au fond de la Tour du Lion.

Parisina disait :

As-tu entendu,
As-tu entendu, sur le mur
de la tour, crépiter
la pluie? Tout est frais,
tout est purifié.
Or, je me réjouis
Comme le fil d'herbe.
Et je sais que dans le ciel rit
déjà l'étoile de Diane.

Et Ugo :

Un temps est passé,
un temps est passé,
que je ne peux plus dire;
Et ce qui d'abord advint
et ce qui plus tard suivit
point ne le vis, point ne le sus.
Pour toi, qui sait? je viens de naître;
et la mort pourtant si voisine
paraît si lointaine.

Et la bien-aimée :

Ah! tu ne sais,
ne sais ce qu'elle est

dans ta bouche
ta voix nouvelle!
La voûte sombre
où elle résonne
est la mystérieuse
grotte d'une source.

Et le bien-aimé :

Vois-tu quels yeux
s'ouvrent dans les miens?
En moi tu fais monter,
croître cette mer
sans amertume.
Le flot est au sommet.
N'ai-je point ton regard
Sous mon front?

Et la mélodie, en se développant, assumait quelque chose d'hyalin et de vert, tenait de l'eau et de l'herbe, ressemblait à ce jeune garçon que je vis un matin, dans un sandal, faucher, avec la faux mortuaire au long manche, les plantes auqatiques, dans le noir fossé qui entoure le Château de Ferrare.

O ma brassée d'herbes
Où dois-je te déposer?

Et la nièce de Francesca répondait :

Dépose-moi près du billot.
Plions les genoux
deux fois. Deux fois encore
il le faut, ô bel
et doux ami,
il nous faut deux fois
plier les genoux.
La première dans le péché,
la seconde dans la honte,
la troisième dans la mort,
la quatrième dans l'éternité...

Quand, très tard dans la nuit, je montais dans ma chambre pour me coucher, d'étranges frissons traversaient ma fatigue inquiète et mes yeux grands ouverts regardaient de tous côtés; car je m'attendais à une de ces apparitions qui annoncent le trépas des personnes chères. Et le miroir était plein d'horreur.

Certes, je ne cessais d'avoir peur de la mort, puisque pen-

dant des jours et des jours je l'avais vue habiter un homme et le ronger intérieurement. Mais je sentais que j'allais enfin vaincre jusqu'à cette peur et obtenir, grâce au mourant, une belle victoire. L'après-midi déclinait du Samedi Saint, lorsque l'ange indifférent, par les sentiers de la forêt, me conduisit aux environs de la colline sablonneuse où s'élevait la Chapelle de Notre-Dame. J'aperçus d'en haut, à travers les branches des pins chargées de fleurs nouvelles et de pommes sèches, l'infirmerie dominicaine avec son balcon de bois et, sur le balcon, la fenêtre qui donnait accès à la chambre du mourant. Ainsi, sans être vu, je restai là, guettant la mort.

La maison était recueillie; l'entrée était vide, comme ces ouvertures sans vitres et sans impostes qui donnent sur l'infini, dans les maisons abandonnées d'Assise. Une femme entra avec précaution, s'inclina sur le seuil, fit le signe de la croix, disparut dans l'ombre. Un homme en sortit, alla au-devant d'une fillette aux cheveux dénoués, se mit l'index sur les lèvres pour qu'elle se tût, puis l'entraîna par son bras nu. Personne ne pleurait. Les traits humains étaient comme raffermis par la nécessité. L'aspect de la maison elle-même était comme endurci. L'air qui l'environnait semblait sans mouvement. Quelque chose comme un cristal épais la séparait de la respiration de la ville éparse à travers les sables, où venait de sonner l'heure du repas en commun.

Je me tenais accroupi sur les racines d'un pin. Jean était avec moi, ou la meilleure partie de moi-même était devenue pareille à lui; car toutes les choses immobiles à l'entour, toutes les choses enracinées, s'unissaient en moi par des mouvements d'amour, comme dans le rythme de sa poésie. Les fourmis montaient et descendaient par les vieilles cicatrices du fût, comme par leurs grandes routes, affairées, tandis que plusieurs d'entre elles flottaient, mortes, dans le crot d'argile plein de résine et d'eau de pluie. Par les nouvelles quarres, la résine coulait, blanchâtre, comme la cire qui fond et s'égoutte autour des flambeaux de l'autel; mais, çà et là, il y brillait des larmes limpides comme des grains de cristal. Et la plaie semblait plus douloureuse où étaient enfoncées les gouttières de tôle obliques pour conduire l'écoulement. Et si je levais les yeux vers la cime, je sentais qu'elle n'était

pas atteinte par la douleur mais qu'elle était absorbée par une pensée sublime. *Redolet non dolet.*

Tout se sanctifiait dans une lumière de grâce, dans une « bonté sans figure ». La plus tendre fleur à cinq pétales s'ouvrait dans un pauvre soulier recrouqevillé comme une écorce. Un bourgeon laineux pointait par le trou d'une gouttière rouillée; et, entre les bords de la tôle tordue, fourmillaient, sur les fils de leur toile, de minuscules araignées jaunes comme des grains de pollen. Et le faible piaulement des poussins cachés sous les buissons eût fait croire que ce fourmillement devenait vocal. Et de la plus petite de ces voix partait une onde sans fin confondue dans l'immense dissonance du vent. Et le vent était comme le regret de ce qui n'est plus, était comme l'anxiété des créatures non formées encore, chargé de souvenirs, gonflé de présages, fait d'âmes déchirées et d'ailes inutiles. Et peut-être allait-il, là-bas, feuilleter le livre ouvert sur le pupitre de chêne, ce livre qui était déjà ancien quand le chêne « vivait encore dans sa forêt sonore ». Et peut-être l'écoutait-il, là-bas, l'aveugle qui ne sait d'où il vient, ne sait où il va, et ne peut éviter l'abîme qu'il sent à ses pieds... « devant lui? derrière lui »?

Tellement vive était la présence fraternelle que je me retournai, comme si j'avais entendu mon nom. Et Jean de Saint-Maur était là, sous un grand chêne rameux qui étouffait un genêt en fleur. Il avait sa tenue des champs, sa tenue de paysan : la tête découverte, le col nu. Il était assis sur un tronc coupé. Le menton dans la paume, il me regardait au fond du cœur; et dans la fixité, son regard avait, du côté droit, une légère tendance à loucher, comme si cette prunelle était celle qui se faisait toujours « attentive à autre chose ». Il était devenu tout blanc; et son front était vraiment un lieu de lumière pour la multitude, mais les tourbillons de ses cheveux lui donnaient quelque chose de sauvage au sommet, quelque chose d'indocile sur tant d'humilité. Ses mains, en maigrissant, étaient devenues belles. Et le silence de ses lèvres était fait de ces pauses profondes qui, dans ses poèmes, contiennent son amour le plus humain et sa plus divine horreur.

A ce moment, sonna, dans la tour de la Chapelle, la deuxième heure après midi. Sur le balcon, le vide de l'entrée était comme un gouffre d'ombre. Il en sortit une femme qui ne pleurait pas, et qui rentra par la porte voisine, en levant les bras. Et survinrent plusieurs autres femmes, plusieurs hommes, une fillette, trois jeunes garçons; et personne ne pleurait. Mais toute cette famille assemblée paraissait assumer une forme apte à recevoir l'inconnu, à retenir en elle le poids de l'inanimé. Le mort entrait dans les vivants; et, avant de se transformer en souvenir, il revivait en eux avec sa canitie, avec ses rides, avec ses épaules voûtées, avec ses yeux pâles, avec sa voix faible, avec ses viscères ulcérés. Ils pénétrèrent, l'un après l'autre, dans le gouffre d'ombre; ils s'agenouillèrent, ils se pressèrent autour du lit, ils devinrent une chose compacte sur quoi le mort pesa comme sur une bière de chair et d'os. Toutes les voix de la Lande étaient sans valeur contre le silence qui serrait la carcasse de planches, de la même façon que les glaces polaires serrent la quille du navire prisonnier. La baraque rougeâtre, au milieu de ses haies d'aubépine et de jonc marin, recouvrait le plus secret mystère du monde : le corps de l'homme saint, la dépouille inerte de celui qui a offert son âme à Dieu, et qui s'est voué lui-même à la vie éternelle.

Je passai devant la porte, dans le sentier de sable, sans m'arrêter. A chaque pas, il me semblait que je perdais quelque chose de moi, que je laissais s'enfuir quelque chose de plus impétueux que mon sang, comme si j'étais pressé par la rigueur de deux ombres. A chacun de mes côtés, j'avais la mort, comme celui qui chemine entre deux compagnons pour parler avec l'un et avec l'autre, alternativement. Je voyais le cadavre sous son aspect le plus épouvantable, quand il n'est pas encore immobile, quand il n'est pas encore en paix, quand le rite funèbre le profane, le contraint à simuler le geste, le déplaçant, le soulevant, pour le purifier, pour le vêtir. Comme je parvenais au commencement de mon allée, à peu de distance de la grille, mon esprit fut retraversé par un éclair de l'hallucination qui m'avait tourmenté pendant tout l'automne. L'homme était là, mais sans relief.

Quand je montai sur ma dune, la basse marée avait décou-

vert, au milieu de la baie, le long banc de sable pareil, dans sa forme légère, à une palme desséchée. C'était le calme plat, dans l'air et sur l'eau. Les voiles de brumes continuaient à se déployer et à s'effacer. Par instants, le soleil se montrait, entre deux lambeaux; et tous les sables s'éclairaient, avec quelque chose de mou comme la couleur intérieure de la banane. Il se voilait : et tous les sables s'obscurcissaient, se faisaient bruns comme les aiguilles arides accumulées, comme les fascines des clayonnages.

Le corps du noyé reparut sur le banc, tel qu'il était, la première fois que je l'aperçus.

C'était un matin de septembre : un ciel candide, une mer quasi de lait. La marée descendait. J'étais assis sous la véranda. En regardant, je remarquai sur le banc de sable, je ne sais quoi de solitaire et d'immobile dont la tristesse m'accabla le cœur avant que mes yeux l'eussent reconnu. C'était un cadavre déposé par le courant, c'était le noyé de la veille, une pauvre chose nue, plus misérable qu'une épave, plus morne qu'un paquet d'algues; mais à présent il me semblait que toutes les lignes du pays et de la marine, du levant au couchant, du nord au midi, convergeaient vers ce point de misère. Je descendis sur la plage, je hélai deux rameurs; et nous allâmes en barque jusqu'à la grève, pour ramener l'homme. Il était couché à plat ventre; sa tête pendait dans un creux du sable; il avait les genoux enfoncés, les talons en l'air, les mains jointes près du nombril. Le sang versé par les oreilles et par la bouche colorait la vase liquide, et le sable glissait lentement dans le creux et se mêlait au sang. Une oreille et les cheveux qui l'entouraient en étaient encroûtés; le bras était maigre, blanc, débile comme un bras de femme; les ongles et les phalanges étaient violets comme ceux du teinturier trempés dans le safre; les jambes étaient pâles sous leurs poils de bête; les pieds étaient marbrés de bleu. Je le regardais avec l'attention terrible de l'art, comme ne l'aurait pas regardé même sa mère; je l'imprimais en moi, derrière mes prunelles. Je tenais courbé sur lui mon horreur angoissée, avec les deux griffes de ma volonté. Une guêpe bourdonnait autour de nous avec insistance, et le sable était travaillé comme les ruches.

Les rameurs lui prirent les chevilles dans un nœud coulant, et le tirèrent dans l'eau, en attachant le filin à l'arrière. Le sang noir resta dans la vase, et la marée plus tard le lava. Je sentis s'imprimer également et pour toujours, dans mon esprit, l'horrible sillage. Puis les deux hommes, aidés par un troisième, le saisirent au débarcadère. Chacun des deux premiers le tenait sous une aisselle, et le troisième par ses pieds bleus. Il pliait à peine, étant déjà rigide; et la tête pendait comme, là-bas, dans le creux, et le nez était plein de sang coagulé.

Le soir, je le revis, debout sous la véranda, dans l'ombre. Par mes yeux que l'épouvante agrandissait, il pénétra encore plus profondément en moi. Il m'était inconnu; je ne savais rien de lui; je n'avais qu'une vague connaissance de son état modeste, de sa vie vulgaire. Et je l'avais pour compagnon implacable. Au déclin du soleil, je commençais à le craindre. Il m'attendait près de la grille, quand je rentrais. Durant les nuits de travail, quand, dans la chambre contiguë, la bougie s'était éteinte, il apparaissait, au milieu du rectangle obscur de la porte. Je voyais son oreille pleine de caillots, sa bouche et son nez tuméfiés, son bras maigre. Et il ne m'était plus possible de dormir du côté de la mer.

Puis il fut moins assidu, il se montra à des intervalles toujours plus longs, il se décolora, il devint une larve transparente, il se perdit. Mais la pensée de la mort resta en moi, aggravée par cette horreur.

Et voilà qu'il reparaissait, voilà qu'il se remettait à plat ventre sur le sable pour m'attendre, comme si je devais, de nouveau m'embarquer et l'aller chercher!

Oui, la peur corporelle de la mort était en moi, comme si mes deux amis, en partant, m'avaient courbé vers le sépulcre, vers la pourriture, les ossements et la cendre. Les doigts invisibles de la maladie m'effleuraient la nuque, les reins, la gorge, les entrailles. Je marchais, en imaginant mes jambes appesanties par un plomb soudain ou envahies par une sourde mollesse de coton. Je voyais, penché sur moi, le médecin qui ausculte et qui palpe. Un souffle, un frisson, un bruit qui condamne me venait du cœur; ou bien, d'une molécule du cerveau, une offuscation soudaine se répandait sur tout,

comme le noir qui jaillit de la poche des seiches et qui trouble l'eau.

Je dominais mon angoisse. Toutefois les choses se manifestaient à moi, comme si je les regardais de je ne sais quelle secrète profondeur. Les sons semblaient s'embarrasser dans le silence comme dans une substance visqueuse : le gémissement rauque d'une sirène dans la passe, le ronflement d'une hélice, la plongée d'une rame, l'appel d'un pêcheur, le cri d'un oiseau. Et les attitudes désespérées des pins devant ma véranda, dans une telle inertie de l'air, me touchaient par un sentiment semblable à celui qu'exprimaient les groupes sculptés de la Déposition, où les Maries se plient sur le divin corps, assaillies par une rafale de douleur. L'effort courroucé du vent avait tordu, pendant des années, les troncs et les branches; et l'apparence de la torture durait, à présent que l'air était immobile.

Un enfant m'apporta la nouvelle, venu de l'infirmerie dominicaine. Un des fils m'écrivait comment son père lui avait recommandé de m'annoncer sa fin avant qu'à tout autre et de me faire savoir que le Vendredi Saint, « à l'heure de none », il m'avait béni et puis qu'il n'avait plus parlé sur la terre.

Je me disposai à visiter le bienheureux, au déclin du jour. Je ne sais quelle humide douceur s'était répandue à travers le ciel : quelque chose de consolé et de confiant qui me rappelait le visage du vieillard quand nous sortîmes ensemble sur le sentier de paille, la première fois, après le sanglot. Les degrés de mon escalier, dehors, étaient poudreux de pollen où le pied laissait sa trace. Le même souffle vivant jaunissait les bords de l'allée. Mes jeunes chiens de huit mois, que l'homme du chenil conduisait sur la plage pour l'exercice de l'après-midi, coururent à ma rencontre, me faisant fête à qui mieux mieux. Dressés sur leurs pattes nerveuses, ils me couvraient de leur taille flexible et trépidante. Leurs dents étaient plus blanches que le jasmin, et leurs yeux bruns ou gris ou fauves semblaient scintiller à la cime de leur inquiétude. Une peine s'éveilla dans mon cœur : je pensai à mes petits chiens de cinq jours aux yeux encore cillés. Il y en avait neuf; et pour ne pas fatiguer la mère, il fallait se résoudre au choix

cruel, au sacrifice des moins beaux et des moins forts! J'avais fait chercher de tous côtés une nourrice, sans réussir à la trouver. J'entrai dans le chenil, avec le cœur amolli par une pitié presque féminine. La levrette, couchée sur le flanc, tenait le museau caché entre ses pattes croisées, avec la grâce du cygne qui plonge le bec sous son aile. Ses beaux yeux couleur de datte avaient un éclat presque fiévreux, et une légère oppression soulevait ses côtes, dessinées comme les madriers d'une carène. Cinq de ses petits tétaient, avec une vigueur déjà combative, appuyant contre le sein maternel leurs deux petites pattes pour presser la mamelle, secouant par instant la tête pour mieux sucer; et un ondulement de bien-être courait des plis de la nuque à la pointe de leur queue de rat, paraissant presque rendre visible le jet qui les irriguait; et un gazouillis léger accompagnait la tétée, un gazouillis lointain qui faisait penser au cri matinal des mouettes suspendues dans le calme. Les quatre autres, rassasiés, dormaient sur le dos comme des nourrissons, montrant leur ventre rosé où le nombril était à peine fermé, montrant la plante de leurs petits pieds, claire et tendre comme certaines feuillettes à peine écloses, qui semblent de cire et de duvet. De temps en temps ils sursautaient et gémissaient comme si, déjà, ils rêvaient. Un d'eux continuait de téter en l'air, avec sa bouche molle modelée sur la forme de la tette; et sa langue était concave comme un pétale couleur de chair; et la gorge palpitait comme si l'arrosait encore, le lait.

Jamais la première fleur de la vie animale, ne m'avait paru plus merveilleuse. La chienne avait levé le museau vers ma caresse, puis s'était tournée pour lécher le petit qui suçait la dernière mamelle déjà épuisée, la pressant avec une insistance courroucée. Elle lui donnait de légers coups pour le retourner sur le ventre, mais le petit, tenace, ne lâchait point prise et faisait entendre une plainte de contrariété pareille à un piaulement affaibli. Il était blanc, taché de gris; il avait une étoile au front, une oreille brune, l'autre rosée, encore dénudée, fermée comme les yeux, bouchée par deux ou trois vésicules satinées. Je le connaissais, dans chacune de ses particularités, comme les autres. Et, à présent, tout me paraissait extraordinaire, divin, comme la diversité des

fleurs, et ces bigarrures du pelage et ces mélanges mystérieux des caractères maternels et paternels. Je les avais vus sortir l'un après l'autre, comme de petits nuages opalins, comme des boules bleuâtres, comme des mondes informes : spectacle nauséabond et sublime. J'avais vu l'infatigable tendresse de la mère les nettoyer un à un de la répugnante écume, couper le cordon sanguinolent, les pousser, aveugles et sourds, vers la source tiède de son ventre. Tout m'avait paru grand et auguste, prodige d'amour et de sagesse; tout, à présent, me paraissait sacré. Comment aurais-je pu choisir et condamner? Je me sentais prêt à n'importe quelle besogne plus humble et plus pénible, pour sauver jusqu'à la moins belle de ces créatures vivantes.

L'homme du chenil devina ma peine et me dit : « Attendons encore quelques jours. On trouvera la nourrice. On m'en a promis une, dans la Lande. »

Je me dirigeai vers la Chapelle de Notre-Dame. Mon cœur oscillait entre la vie et la mort. J'avais pris avec moi un bouquet de roses qui me rappelaient celles que je ne vois plus, celles de Toscane, alternant avec les iris, le long des murs égratignés des fermes, à Castel Gherardo, ou vers le palais du Messer, ou, là-bas, au Grand Calvaire. J'entendais encore le verset entonné par Enrico Suso : « O, rose jeune du printemps! *O vernalis rosula!* »

Personne ne pleurait, dans la maison dominicaine. Une douleur composée et taciturne ennoblissait toute cette descendance du saint homme. Je passai par le balcon de bois, je ne vis point reluire le miroir, je posai le pied sur le seuil, je vis naître quelque chose de blanc, de proche et de lointain. Avant que mes yeux découvrissent la forme immobile, dans mon amour et dans ma vénération deux cercueils se rapprochèrent. L'humble homme de bien et le poète inoubliable n'étaient qu'une seule mort. Et ils n'étaient qu'un seul sourire, une seule paix, une seule béatitude.

Je n'avais jamais vu la mort revêtue de cette divine pudeur, sinon sur certaines stèles funéraires en Athènes, sinon sur certaines pierres sépulcrales de cette même terre de France, dans lesquelles le statuaire semble prévenir le travail de l'Artisan éternel qui, au jour neuf, sculptera de nouveau tous

les visages, selon la beauté parfaite. Toute offense de la vie paraissait effacée. Non seulement l'âme, non seulement l'âme de sacrifice et de prière, mais la chair de douleur et de péché avait obtenu la rémission. Une chair misérable, un vase de dissolution, peut donc devenir belle à ce point, dans les premières heures de la mort? J'étais certain que sur le visage de mon frère, là-bas, sur la colline d'Italie, resplendissait aussi cette beauté.

Je posai les roses contre ses pieds joints sous la couverture blanche. Je me penchai pour le baiser au front, et je fus sans effroi. Une voix chuchotante me demanda : « Ne voulez-vous pas prier pour lui? » On m'offrit un prie-Dieu qui avait un marchepied de paille. Je m'agenouillai. D'autres personnes étaient à genoux et priaient, sans murmure.

Je tournais les épaules à la lumière. Mon ombre tombait sur le lit funèbre, s'étendait sur les genoux effacés du cadavre, faisant la croix avec ce corps, si menu qu'il n'était pas plus saillant qu'un faible bas-relief et ne semblait pas peser plus que mon ombre. Que d'entrecroisements compliqués n'ai-je point connus, depuis les nœuds si solides que font les cordiers, les marins, jusqu'à ceux que se plut à dessiner l'hermétique Léonard! Mais aucun n'était aussi mystérieux que l'entrelacement de ces deux mains exsangues autour du crucifix d'ébène. Aucun ne me parut jamais aussi durable et indissoluble. Je l'observais sans arrêt, mes yeux fascinés s'attachant sans arrêt sur ce point; et je ne parvenais pas à comprendre comment les doigts étaient entremêlés, comment cette chose pâle et solitaire était nouée.

La clarté que tant de fois j'avais vue dans le terrible miroir, cette même lueur, aujourd'hui, occupait la chambre. Je me tournai un peu à gauche, et j'aperçus le miroir recouvert d'un drap blanc. Quelles visions insoutenables avait-il conservé dans sa profondeur?

D'abord, en moi, tout ne fut que silence. L'homme de bien, si humble, et le souverain poète du bien n'étaient qu'une seule mort et une seule sainteté. Je tournais les épaules à la lumière du jour occidental, à l'immense Lande déserte. Il y avait en moi, avec le silence, une attente sans angoisse. Et peu à peu un esprit musical pénétra en moi. Il me souve-

nait d'un soir d'octobre, du soir d'un autre samedi, d'une maison près d'une autre chapelle, au milieu d'une autre forêt. Il me souvenait de François à la Portioncule et de l'ultime cantique chanté dans l'ombre, le visage levé vers le ciel, tandis que les frères écoutaient, retenant leur souffle. « Voce mea ad Dominum clamavi. » Tout le ciel, quand le Séraphique se tut, au seuil de l'éternité, tout le ciel du soir retentit d'un chœur miraculeux d'alouettes.

Et soudain, de la Lande immense, une mélodie monta et se dispersa, une mélodie qui peut-être remplissait déjà toute l'ombre des arbres blessés mais que je n'entendis qu'à cet instant. De dune en dune, de forêt en forêt, de maquis en maquis, la Lande se fit toute mélodieuse, jusqu'à l'Océan. C'était un cantique d'ailes, un hymne de plumes et de pennes, tel que n'en eut pas un plus vaste le Séraphique, tel que n'en rêva pas un plus sonore Paul de Dono. C'était la symphonie vespérale de tout le printemps ailé, pour Jean de San Mauro, pour l'interprète de toutes les voix aériennes.

Il montait, montait sans pauses. Et, peu à peu, sous le psaume sylvestre, chantait une musique faite de cris et d'accents, convertis en notes harmonieuses par je ne sais quelle vertu de la distance et de la poésie. C'étaient les bruits familiers qui avaient bercé ses songes agrestes de Castelvecchio : rires d'enfants, caquetages de servantes, abois de chiens, pas de chevaux, mugissement de troupeaux, grincement de charrettes. Et les coqs s'appelaient et se répondaient, dans les closeries de joncs marins et d'aubépine, comme si le crépuscule se changeait en aurore, l'apaisement en réveil. Et les cloches sonnaient comme « sur les montagnes bleues ». Et le soir passait le seuil, pareil à un grand archange voilé.

Giova ciô solo che non muore [1]...

La cellule était devenue sombre comme une crypte, mais le psaume de la Lande la remplissait comme la rumeur de l'Océan remplit la conque. Le lit blanc était devenu pareil à ces arches d'argent qui resplendissent dans la vieille comtée de Champagne; et, couchée sur le dos, une statue était là, gisante. Et ce n'était point l'effigie d'un mort mais d'un

1. N'est bon que cela seul qui ne meurt point...

immortel : comme les figures du siècle de la foi, il avait les yeux ouverts parce qu'il ne croyait que dans la Vie. Comme sur l'antiphonaire de Sainte Barbe, il était pour se lever et pour dire avec une allégresse impérieuse : « *Aperite mihi portas justiciæ. Ingredior in locum tabernaculi admirabilis usque ad domum Dei.* Ouvrez-moi les portes de la justice. Que je pénètre au lieu du tabernacle admirable, jusque dans la maison de Dieu. » Il ne portait point les traces des années, les sillons séniles; mais il était immobilisé dans la jeunesse du Ressuscité, dans l'âge qui sera celui de tous les hommes quand ils devront ressusciter comme Lui. Et n'avait-il point sur la tête, l'auréole trilobée qui surmonte les Saints, dans les piliers et sur les vitraux des cathédrales? Et le temple de Dieu, la cathédrale unanime et innombrable, ne s'élevait-elle pas au-dessus de cette crypte nue, avec sa forêt de symboles et de mystères? Et le soleil gothique ne s'était-il point couché derrière la grande Rose?

Le psaume était sans fin. Tout paraissait monter, encore monter, toujours monter, dans le ravissement de ce chant. Le rythme de la Résurrection soulevait la terre. Je ne sentais plus mes genoux, et je n'occupais plus ma place étroite avec ma personne; mais j'étais une force ascendante et multiple, une substance renouvelée pour alimenter la divinité future. Des choses inconnues, des êtres inconnus allaient naître au son de ma prochaine voix. Il n'y avait plus ombre ou peur de mort en moi; pas plus qu'il n'y avait désir ou espérance de paix .« Je ne veux point la paix. Je veux mourir en pleine passion et en plein combat. Et je veux que ma mort soit ma plus belle victoire. » J'avais allumé une nouvelle lampe mais j'avais aussi rempli l'ancienne d'une huile plus riche afin qu'elle se rallumât. Je me sentais fils de moi-même, et mes lèvres n'avaient pas appris à proférer le nom du Père, dans l'oraison.

« Amis, c'est encore le soir et bientôt ce sera la nuit. » Comme j'avais vu luire sur le mur une lumière soudaine, je me levai. Quelqu'un allait allumer un cierge, au pied de l'arche imaginaire. Je me levai, je me retournai, je sortis. Le mouvement fut si rapide que personne ne me suivit, à part un tout jeune garçon. Les couloirs étaient obscurs. Je le distinguais mal.

Quand il m'effleura le bras pour passer devant moi, je vis briller le blanc de ses yeux. Quand nous fûmes sous la véranda, je vis son visage doré, les mèches épaisses et noires de ses cheveux. Je le sentis trembler, comme il m'ouvrait la porte sur le sentier de sable. Tandis que je m'éloignais, je n'entendis point le grincement des gonds derrière moi; et je pensai qu'il était resté sur le seuil pour me regarder. Mais je ne me retournai point. Il me semblait qu'un visage nouveau m'était venu, né de mon esprit. L'image révélatrice du jeune homme au sindon me toucha la cime du cœur.

Je descendis la dune. Mes talons s'enfonçaient sans bruit. La Lande à présent se taisait, dans un nuage de pollen, tout entière nuptiale. Le psaume vespéral avait cessé. Une constellation mystérieuse s'allumait dans le ciel violet. Le grondement lointain de l'Océan était comme la vigueur du silence.

Giova ciò solo che non muore, e solo
per noi non muore, ciò che muor con noi [1].

J'étais dans cet état de puissance qui parfois nous fait sentir comment la vie n'est qu'une éternelle création. Je passai près d'un buisson qui embaumait. dans l'ombre, et qui devint pour moi un sentiment merveilleux. Tout d'un coup, un éclat de passion sonore transmua le silence en une anxiété attentive. Les étoiles s'approchèrent de la chevelure des pins blessés. Le rossignol chantait.

Je vis briller le phare, là-bas, à l'extrémité du promontoire de sable. Je m'aperçus que j'étais près de ma dune. Je me dirigeai vers ma maison, mais l'âme tournée derrière moi pour recevoir le chant. Une ombre était debout près de la grille, à la place même où avait coutume de m'attendre l'homme livide. Je m'approchai, d'un pas plus rapide, m'efforçant de voir.

C'était un inconnu de la Lande qui m'amenait la bête nourricière. Il tenait en laisse une chienne de chasse qui, de temps en temps, émettait un gémissement étouffé. Et la voix de la mère était si déchirante que je n'entendis plus celle du

1. N'est bon que cela seul qui ne meurt point, et seul — pour nous ne meurt point, ce qui meurt avec nous.

rossignol. « Où avez-vous laissé ses petits? » demandai-je à l'inconnu. Le bourreau les avait noyés dans un baquet d'eau froide, tous : il y en avait douze! Je me penchai vers la désespérée, je mis un genou en terre. Le faisceau rouge du Phare éclaira sa belle tête fauve aux larges oreilles de velours, sa face puissante et grave où brillaient deux yeux fous. Et je voyais flotter sur le baquet les douze petits cadavres.

Alors, agenouillé sur le sable, je palpai ses mamelles qui étaient gonflées et chaudes, entre les longs poils blancs et roux. La forte senteur de la maternité mal soignée et de la litière négligée me rendait le cœur plus pesant. Et le blanc faisceau du Phare passa sur ma tête inclinée.

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduction ANDRÉ DODERET.)

MON AMBASSADE EN RUSSIE[1]

— 1917 —

Pendant la durée de la conférence, il y eut une amélioration temporaire de la situation intérieure; l'agitation politique diminua sensiblement. Aussi ne peut-on s'étonner que, de retour dans leur pays, les délégués alliés aient exprimé des opinions d'un optimisme quelque peu excessif sur la Russie. Personnellement, je n'avais guère changé de manière de voir. Une conférence impériale était, à cette époque, sur le point de se tenir à Londres et l'on me pria de fournir des aperçus sur la part que la Russie prendrait vraisemblablement dans la suite de la guerre.

Après m'être entretenu avec lord Milner, avec qui j'eus l'honneur de travailler durant son séjour à Pétrograd, je télégraphiai au Foreign Office :

A l'occasion certains journaux diffamatoires du parti de la réaction font encore quelques attaques contre nous. Pourtant la campagne anti-anglaise a pris fin et jamais les relations anglo-russes n'ont été plus amicales qu'elles ne le sont aujourd'hui. L'Empereur, la plupart des ministres et la masse du peuple soutiennent avec vigueur l'alliance anglo-russe. On peut affirmer sans crainte que la grande majorité des Russes apprécie pleinement les grands services que rend la Grande-Bretagne, avec sa flotte, ses armées et son argent. C'est en notre pays qu'ils ont foi pour réaliser leurs espoirs de victoire finale. Il est plus difficile de donner des précisions sur le rôle que jouera la Russie dans la suite de la guerre. La majorité de la nation, le gouver-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet.

nement et l'armée, sont d'accord pour continuer la lutte jusqu'à l'heure de la victoire. Mais là s'arrête l'union de la nation. L'Empereur — le rouage essentiel — est déplorablement faible.

La seule question où — nous pouvons en être certains — il témoignera de la fermeté, c'est la guerre, d'autant plus que l'Impératrice qui, en fait, gouverne la Russie, a là-dessus, elle-même, une attitude fort arrêtée. Quoiqu'on affirme souvent le contraire, ce n'est pas une Allemande travaillant pour le compte de l'Allemagne, c'est une réactionnaire qui veut transmettre intact le pouvoir autocratique à son fils. Aussi, lorsqu'il s'agit de nommer des ministres, se souciet-elle peu de leurs capacités; ce qu'elle veut, c'est pouvoir compter sur eux pour mettre en pratique sa politique de fermeté et c'est d'après cela qu'elle guide l'Empereur dans son choix. Ce faisant, elle est, sans le savoir, l'agent d'autres personnages qui, eux, sont réellement des agents allemands. Ceux-là font tout ce qu'ils peuvent pour inciter l'Empereur à pratiquer une politique de réaction et de répression et, en même temps, ils prêchent la révolution à ses sujets. Ils espèrent que la Russie, déchirée par ces luttes intérieures, sera ainsi contrainte de faire la paix. L'Empereur, en permettant à Protopopoff de prendre des mesures nettement destinées à provoquer des troubles, fait leur jeu. Protopopoff, à titre de ministre de l'Intérieur, a nommé dans ses propres services et fait nommer dans d'autres des fonctionnaires aussi corrompus qu'incapables. Il a, en fait, interdit toutes les réunions publiques et particulièrement les assemblées des Zemstvos; il a même essayé, mais en vain, de dissoudre ceux-ci complètement. Il cherche à obtenir la dissolution de la Douma, la diminution de la liberté de la presse, et le rétablissement de la censure préalable. Son dernier coup a consisté à faire arrêter une douzaine de délégués ouvriers faisant partie des comités industriels de guerre. Il y aurait eu déjà un conflit, si la Douma, consciente de la gravité de la situation, n'avait pris soin d'éviter toute manifestation de sentiment susceptible de compromettre le succès de la guerre. Bien que les ouvriers soient extrêmement irrités de l'arrestation de leurs représentants, les hauts salaires touchés et le sentiment patriotique ont jusqu'ici empêché les grèves.

Mais si les vivres se raréfient, inévitablement des émeutes éclateront : c'est la situation économique plutôt que la situation politique qui m'inquiète. Si cette dernière seule était en jeu, le règlement de comptes final pourrait être ajourné jusqu'à la fin de la guerre; mais la situation économique est un danger toujours présent. A tout moment, elle peut faire jaillir des flammes de ce feu qui couve. Et, du point de vue de la guerre, il peut en résulter de graves inconvénients. Dans les chemins de fer, la réserve de combustible est tombée si bas que, d'après les bruits qui courent, il ne reste plus sur une des lignes que l'approvisionnement nécessaire à la consommation d'un petit nombre de jours. Beaucoup de gens estiment que, même si l'on reconstituait temporairement les réserves, cette pénurie de nouveau se ferait sentir,

dès que le trafic régulier serait repris. Actuellement, en effet, il n'y a plus qu'un trafic réduit au minimum.

Déjà beaucoup d'usines de munitions ont dû fermer temporairement leurs portes, par suite du manque de combustible et de matières premières; quant au risque de voir les vivres devenir insuffisants, tant dans l'armée que dans les villes, il ne peut être complètement écarté.

Je résumerais la situation ainsi : bien que l'Empereur et la majorité de ses sujets soient décidés à combattre jusqu'au bout, la Russie ne sera pas capable de faire face à une quatrième campagne d'hiver si la situation présente se prolonge. Les ressources naturelles sont, il est vrai, à ce point abondantes en Russie qu'il n'y aurait pas lieu de s'inquiéter si l'Empereur confiait la conduite de la guerre à des ministres réellement capables. Actuellement l'avenir est un livre fermé. La situation politique ou économique peut nous réserver quelque surprise désagréable; la situation financière peut être compromise par des émissions répétées de papier-monnaie. La Russie, pourtant, est un pays qui possède l'art heureux de s'accommoder du marasme; mon seul espoir est qu'elle puisse se soutenir jusqu'à la fin si nous continuons à lui fournir l'assistance nécessaire.

La Douma se réunit le 27 février et la séance d'ouverture, à laquelle j'assistai, fut si paisible que je pensai pouvoir aller passer sans inconvénient de courtes vacances en Finlande. J'y demeurai dix jours, durant lesquels je n'entendis pas parler de la tempête qui approchait. Le 11 mars, un samedi, je retournais à Pétrograd avec ma femme (par le dernier train, d'ailleurs, qui pénétra dans la ville) lorsque, aux approches de la capitale, mon domestique vint nous apprendre qu'il y avait une grève de tramways et d'isvostchiks (fiacres) dans la ville. La partie de la cité, que nous traversâmes durant notre court trajet de la gare à l'ambassade, était tout à fait calme. Il y avait bien quelques patrouilles de soldats circulant sur les quais et l'on ne voyait ni tramways, ni isvostchiks; mais, à part cela, la ville avait à peu près son aspect ordinaire.

Pourtant la situation était très sérieuse. Par suite de la pénurie de charbon signalée dans mon télégramme reproduit plus haut, quelques usines avaient dû fermer et, par suite, plusieurs milliers d'ouvriers se trouvaient sans travail. Le fait n'eût pas été en lui-même très alarmant : ces ouvriers avaient été payés, ils ne cherchaient pas à provoquer des troubles.

Mais ils manquaient de pain; beaucoup d'entre eux, après avoir attendu de longues heures devant les boulangeries, n'avaient rien pu obtenir. Le jeudi 8 mars, il y avait eu à la Douma une séance orageuse : le gouvernement avait été vivement attaqué, précisément pour n'avoir pas su empêcher la disette à Pétrograd. Le manque de pain fut à l'origine de l'agitation qui commença de se manifester, le même jour, parmi les ouvriers. Le soir, plusieurs boulangeries furent pillées dans les quartiers pauvres. Pour la première fois, on vit une patrouille de Cosaques descendre au galop la Perspective Nevski.

Le jour suivant, l'agitation ne fit qu'augmenter. Il aurait fallu donner au peuple l'assurance que le gouvernement s'occupait de parer à la disette, mais rien ne venait.

Des groupes d'ouvriers et d'étudiants défilaient dans les rues, suivis par une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, sortis pour voir ce qui allait arriver. Mais, dans l'ensemble, c'était une foule bonne enfant; elle laissait passer les Cosaques quand ceux-ci recevaient l'ordre de faire évacuer une rue et même, à l'occasion, les applaudissait à leur passage. Les Cosaques, de leur côté, prenaient soin de ne blesser personne et (ce qui était un mauvais présage pour le gouvernement) riaient et bavardaient avec les gens qui se trouvaient auprès d'eux. L'attitude de la foule ne fut hostile que vis-à-vis de la police; celle-ci avait dû donner plusieurs fois dans la journée. Dans quelques rues, des tramways furent brisés et renversés.

Pendant ce temps, les chefs socialistes, qui, depuis plusieurs mois, avaient fait une propagande active dans les usines et les casernes, n'étaient pas demeurés inactifs et, le samedi 10, la situation prit un aspect plus grave. La grève était à peu près générale; la foule d'ouvriers qui montait et descendait la Nevski semblait obéir à une sorte de vague mot d'ordre. Personne ne savait exactement ce qui allait arriver, mais tous avaient le sentiment que l'occasion était trop belle pour qu'on pût la laisser passer. Dans l'ensemble, pourtant, l'attitude du peuple était encore pacifique. Le soir, il y eut une petite fusillade, dont les hommes de la police, que Protopopoff avait fait habiller en soldats, furent considérés comme responsables.

Ce fut alors que le gouvernement décida d'avoir recours à de rigoureuses mesures de répression. Le samedi matin 11 mars, le général Khabaloff, gouverneur militaire, avait fait afficher dans la ville des avis aux ouvriers. Ceux qui ne retourneraient pas au travail le lendemain, y était-il dit, seraient envoyés au front; tous les éléments disponibles de la police et de l'armée avaient reçu l'ordre de disperser les rassemblements formés dans les rues. On ne tint pas compte de cet avertissement; les groupes furent plus nombreux que jamais et, au cours de la journée, deux cents personnes environ furent tués par le feu des troupes. Mais, dans l'après-midi, une compagnie du régiment de Pavlovsk se mutina quand on lui donna l'ordre de tirer, et elle dut être désarmée par le régiment Preobrajensky. Le soir, le gouvernement avait triomphé de toutes les résistances, la foule avait été dispersée et l'ordre provisoirement rétabli. Mais le mouvement, qui avait primitivement eu pour but l'obtention de mesures immédiates destinées à remédier à la pénurie de vivres, prenait un caractère politique, il visait à renverser le gouvernement qui était responsable de la fusillade et de la disette.

La fatalité dirigeait les actes de l'Empereur. Il avait passé les mois de janvier et de février à Tsarskoë, mais sentant qu'il ne pouvait pas demeurer plus longtemps absent du quartier général, il était retourné le jeudi 8 mars à Mohileff. Il faut plus de vingt heures de chemin de fer pour se rendre à cette ville. S'il était demeuré à Tsarskoë quelques jours de plus, il eût été informé avec exactitude de la marche des événements et il eût pu se rendre compte plus aisément de l'extrême gravité de la situation. Le samedi, le général Alexeieff l'avait averti qu'il fallait faire les concessions nécessaires sans tarder. Le dimanche, Rodzianko lui avait télégraphié que l'anarchie régnait dans la capitale et qu'il était absolument nécessaire de charger un homme, qui eût la confiance de la nation, du soin de former un nouveau gouvernement : « Je prie Dieu, finissait Rodzianko, pour que la responsabilité de ces événements ne retombe pas sur celui qui porte la couronne. » Rodzianko envoya en même temps copie de ce télégramme aux généraux qui commandaient les divers fronts, en leur demandant leur

appui. Il reçut sans tarder une réponse du général Rousski et une du général Broussilof, lui faisant savoir qu'ils avaient fait ce qu'il demandait. On ne sait si le télégramme de Rodzianko parvint entre les mains de l'Empereur ou si l'on eut soin de ne pas le faire passer sous ses yeux. Quoi qu'il en soit, le général Voyeikoff, le préfet des palais impériaux, donna certainement au souverain un aperçu inexact des événements et écarta l'idée d'une révolution. Pendant ce temps, le gouvernement ne trouvait rien de mieux à faire que de proroger la Douma.

Dans la nuit du samedi, il y eut une grande agitation dans les casernes, où les soldats s'étaient réunis pour décider de l'attitude qu'ils observeraient le lendemain. Tireraient-ils sur leurs parents et amis, s'ils en recevaient l'ordre? Telle était la question qu'ils se posaient les uns aux autres. La réponse à cette question fut donnée le lundi matin : les soldats d'un régiment de la garde — le régiment Préobrajensky — reçurent l'ordre de tirer. Ils firent volte-face et firent feu sur leurs officiers. Le régiment Volynski, envoyé contre ces révoltés, se joignit à eux.

D'autres régiments suivirent cet exemple et, vers midi, 25 000 hommes de troupes faisaient cause commune avec le peuple. Dans le cours de la matinée, les arsenaux avaient été emportés d'assaut et les fusils, les canons et les munitions qui s'y trouvaient avaient été pillés. Suivirent bientôt l'incendie des tribunaux, l'irruption dans les bureaux centraux de la police secrète et la destruction de toutes les archives compromettantes qu'ils renfermaient, la libération des condamnés politiques et de droit commun incarcérés dans les trois principales prisons et la reddition de la forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul.

Le gouvernement, faible et incapable, avait agi maladroitement dès le début. Un ministre énergique comme Stolypine aurait pu, avec du tact et de la fermeté, empêcher le mouvement de se développer. Mais le gouvernement négligea de rassurer le peuple au sujet de la crise des vivres; il adopta de vaines mesures pour ramener l'ordre et ne parvint ainsi qu'à exaspérer les masses et à faire le jeu des révolutionnaires. Finalement, en ordonnant aux troupes de tirer sur le peuple, il accrut l'hostilité régnante et déchaîna

un incendie qui, avec la rapidité de l'éclair, gagna toute la ville. Mais la faute initiale fut commise par les autorités militaires. Si elles avaient eu quelque prévoyance, elles auraient dû ne conserver, pour assurer l'ordre dans la capitale, qu'un petit corps de troupes bien disciplinées et de toute confiance. Au contraire, la garnison — 150 000 hommes environ en tout — était composée uniquement de troupes de dépôt. Les soldats étaient tous jeunes, venaient d'arriver de leurs villages et faisaient leur période d'instruction, en attendant d'être envoyés au front pour combler les vides dans leurs régiments. Les officiers chargés de leur instruction étaient trop peu nombreux pour tenir en main une aussi grande quantité d'hommes : c'étaient des officiers réformés pour leurs blessures ou de tout jeunes gens sans expérience frais émoulus des écoles militaires et tout à fait incapables de maintenir la discipline, en cas de crise.

La faute commise était d'autant plus inexplicable que Pétrograd, dans le cas d'une révolution éventuelle, avait toujours été considéré comme la ville particulièrement à craindre. C'était le centre de la propagande socialiste, qui y faisait de sérieux progrès dans les casernes et les usines. Les agents allemands étaient très nombreux, ils travaillaient à détruire l'Empire, estimant que c'était le plus sûr moyen d'éliminer la Russie de la lutte. De plus l'atmosphère était, à Pétrograd, si chargée de pessimisme que l'Empereur m'exprima plus d'une fois la satisfaction qu'il ressentait lorsqu'il se dégageait de cette ambiance déprimante et retournait respirer l'air salubre du front.

Je n'étais rentré à Pétrograd — je l'ai dit plus haut — que le dimanche soir. Le lundi, à midi, je me rendis, comme d'habitude, au ministère des Affaires étrangères, avec mon collègue français. Je m'y trouvais donc lorsque le général Knox me téléphona qu'une grande partie des troupes de la garnison s'étaient mutinées et que la Liteinaia était tombée en leur pouvoir. Je donnai communication de ces renseignements à Pokrowski. « Protopopoff peut se vanter, dis-je, d'avoir conduit la Russie à la révolution par sa politique de provocation. » Pokrowski approuva, mais déclara que l'ordre et la discipline devaient être rétablis. « On allait nommer un

dictateur militaire, dit-il, rappeler des troupes du front pour étouffer la révolte et proroger la Douma jusqu'au 25 avril. » « C'est de la folie, répondis-je, de proroger la Douma. Le seul résultat sera que la révolution, au lieu d'être limitée à Pétrograd, comme elle l'est actuellement, gagnera Moscou et les autres villes. Il est trop tard maintenant pour réprimer le mouvement par la force. Le seul remède possible, c'est de pratiquer une politique de concession et de conciliation. »

Pokrowski ne fut pas de mon avis. D'après lui, si l'on ne s'était trouvé en présence que d'une révolte de la population civile, on eût pu essayer de composer. Mais des soldats avaient rompu leur serment de fidélité à l'Empereur, il fallait donc, avant tout, rétablir la discipline militaire.

Malgré l'ordre qui prorogeait la Douma, son comité demeurait en session; Rodzianko, de son côté, avait envoyé à l'Empereur un second télégramme : « Voici la dernière heure venue, disait-il, pour décider du sort du pays et de la dynastie. Votre Majesté doit prendre immédiatement des mesures. Demain ce sera trop tard. » Peu de temps après, la Douma apprit que le ministre de la Guerre, le général Belaieff, avait reçu un télégramme de l'Empereur. Celui-ci l'informait qu'il revenait à Pétrograd et que le général Ivanoff — qu'il avait nommé dictateur — arriverait sous peu avec un important corps de troupes. Ce télégramme rééditait les idées, à moi exprimées par Pokrowski, sur la conduite à tenir à l'égard des soldats qui avaient rompu leur serment militaire.

A une heure et demie, des délégués des troupes de la rive Nord vinrent demander à la Douma les instructions qu'elle avait à leur donner. Rodzianko, qui les reçut, répondit que le mot d'ordre de la Douma était l'abolition du gouvernement actuel. Il ne parla pas de l'Empereur, car la Douma, comme presque tout le monde, avait été à ce point prise de court par la rapidité des événements qu'elle ne savait pas exactement ce qu'elle devait faire. Un peu plus tard, un détachement de troupes insurgées arriva. Kerensky et Tcheidze leur adressèrent une harangue pour leur dire qu'ils devaient maintenir l'ordre, prévenir les excès et demeurer de fermes champions de la cause de la liberté. Kerensky leur demanda de fournir une garde pour la Douma et Rodzianko, pour éviter

des troubles, consentit au renvoi de l'ancienne garde. Kerensky, jeune avocat, fils d'un ancien directeur de l'école supérieure de Tachkent et d'une mère juive, s'était déjà fait remarquer par les discours enflammés qu'il avait prononcés à la Douma comme chef du parti social-révolutionnaire. J'aurai l'occasion de parler plus longuement de lui par la suite. Pour le moment, il suffit de rappeler qu'en ces jours critiques, si l'on veut bien tenir compte, comme il est juste, de ses convictions socialistes, on considérera comme loyale sa conduite vis-à-vis du Comité. Au contraire, Tcheidze, qui représentait les social-démocrates, travailla uniquement dans l'intérêt de son parti. Vers trois heures, après une séance tenue à huis clos, la Douma nomma un comité exécutif pour le maintien de l'ordre. Tous les partis y étaient représentés, sauf celui d'extrême-droite. Il comptait deux conservateurs, trois modérés, cinq cadets et progressistes et deux socialistes, Kerensky et Tcheidze; Rodzianko devait le présider.

Le comité exécutif du Conseil des délégués ouvriers convoquait, pendant ce temps, ses représentants à une réunion qui devait se tenir, le soir même, dans le palais de la Do ma. Les soldats qui avaient passé au peuple étaient invités à envoyer un délégué par compagnie, les usines devaient envoyer un délégué par mille ouvriers.

Durant toute l'après-midi, des troupes continuèrent à arriver à la Douma, qui, petit à petit, se trouva envahie par une cohue de soldats, d'ouvriers et d'étudiants. Le soir, Schteglovitoff, président du Conseil d'Empire, antérieurement ministre de la justice, un ultra-réactionnaire, fut arrêté. Vers minuit, un homme, d'aspect misérable, couvert d'un vêtement de fourrure sale, apparut, déclarant : « Je suis le dernier ministre de l'Intérieur, Protopopoff. Je désire le bonheur de notre pays et je me rends, de mon propre gré. »

Grâce aux efforts du comité exécutif, la situation, dans la ville, parut s'améliorer le mardi 13 mars.

Les deux principaux événements furent la reddition de l'Amirauté (on avait menacé les défenseurs du feu de l'artillerie de la forteresse) et l'attaque de l'Hôtel Astoria. Une troupe de soldats qui passait, précédée du drapeau rouge, avait essuyé des coups de feu tirés de cet hôtel.

La fusillade continua toute la journée, mais il n'y eut guère de combats qu'entre les hommes de la police et les soldats. Protopopoff avait fait installer les premiers, avec leurs mitrailleuses, sur les toits de certaines maisons, d'où les soldats essayaient de les déloger à coups de fusil. Le matin je pus me rendre au ministère des Affaires étrangères pour faire ma visite d'adieu à Pokrowski. En retournant chez moi, avec mon collègue français, nous fûmes reconnus et acclamés par la foule massée sur le quai. Dans l'après-midi, je sortis de nouveau avec Bruce, pour rendre visite à Sazonoff qui était installé dans un hôtel de la Perspective Nevsky. Le crépitement des mitrailleuses ne constituait pas un accompagnement fort agéable, mais nous pûmes pourtant nous rendre jusqu'à la Nevsky et en revenir sans difficulté.

L'ancien gouvernement avait, à ce moment, cessé d'exister. Tous ses membres, à l'exception de Pokrowski et du ministre de la Marine, amiral Grégorovitch, avaient été arrêtés, de même que Sturmer, le métropolitain Pitirim et quelques autres réactionnaires. Le soir, toute la garnison, toutes les troupes venues de Tsarskoë et des districts environnants avaient passé au parti de la Douma : beaucoup d'officiers également lui avaient offert leurs services. En ce qui concernait Pétrograd, la révolution était donc un fait accompli. Mais la situation était pleine de difficultés. Les ouvriers étaient armés; beaucoup de criminels étaient rendus à la liberté; dans maints régiments, les soldats étaient sans officiers; à la Douma, un violent combat commençait entre le comité exécutif et le Soviet qui venait de se constituer.

La Douma avait été le point de ralliement des troupes qui avaient accompli la Révolution. Les chefs de cette assemblée étaient pour la plupart monarchistes et partisans de la continuation de la guerre jusqu'à la victoire. Mais, en cet instant critique, ils ne surent pas s'imposer, tandis que les démocrates, qui étaient de purs républicains et comprenaient dans leurs rangs une grande proportion de pacifistes, prirent de l'autorité sur les troupes. De plus, ils laissèrent s'installer dans une de leurs salles d'audience une assemblée rivale, le Soviet, qui, sans aucune existence légale, s'était érigée en conseil, représentant les ouvriers et les soldats. Si seulement

il y avait eu, parmi les membres de la Douma, un véritable entraîneur d'hommes, il eût exploité ce mouvement initial, qui portait les troupes vers la Douma, il les eût ralliées autour d'elle comme autour du seul corps national légalement constitué et la révolution russe aurait pu avoir des suites plus heureuses. Mais un tel entraîneur d'hommes ne surgit pas, et pendant que la Douma délibérait à la recherche d'une politique, les démocrates, qui savaient ce qu'ils voulaient, agissaient. Tcheidze, leu rchef, une fois assuré de l'appui des troupes, fut, comme il le dit à un officier anglais, le maître de la situation.

Pendant ce temps, l'Empereur avait quitté la Stavka pour se rendre à Tsarskoë dans la nuit du 12 au 13; mais à Bologoi les rails avaient été enlevés par les ouvriers. Aussi Sa Majesté se rendit-elle à Pskoff, le quartier général de Rousski, le commandant en chef du front Nord.

Le mercredi 14, le grand-duc Michel, qui demeurait dans une maison particulière auprès de l'Ambassade, me fit demander d'aller le voir. « En dépit de l'incident de Bologoi, me dit-il, je pense que l'Empereur sera à Tsarskoë, ce soir vers six heures. Rodzianko va lui soumettre un manifeste octroyant une constitution. Rodzianko serait chargé de choisir les membres du nouveau gouvernement. Moi-même, j'ai, ainsi que le grand-duc Cyril, apposé ma signature au bas du texte de ce manifeste, afin de donner plus d'autorité à Rodzianko. »

Son Altesse Impériale ajouta qu'elle espérait voir l'Empereur dans la soirée et me demanda si j'avais quelque communication à lui faire tenir. Je lui répondis que je lui demandais seulement de supplier l'Empereur, au nom du roi George qui avait pour lui une si vive affection, de signer le manifeste, de se montrer à son peuple et de réaliser une complète réconciliation avec lui. Mais, tandis que je m'entretenais avec le Grand-Duc, le Soviet s'opposait à l'envoi du manifeste et l'abdication de l'Empereur était décidée. Presque au même moment, l'Empereur, informé par le général Rousski de ce qui se passait à Pétrograd, se déclara, par télégramme, prêt à faire toutes les concessions demandées par la Douma, si celle-ci estimait réellement que l'ordre pût ainsi être rétabli dans le pays. Mais, comme Rodzianko le lui télégraphia en

réponse, il était « trop tard ». Il ne restait plus qu'une alternative : la guerre civile; aussi l'Empereur remit-il au général Rousski le lendemain matin, 15 mars, un télégramme, en le priant de le transmettre à Pétrograd. L'Empereur y déclarait abdiquer en faveur de son fils. Quelques heures plus tard, ainsi que le raconte M. Gilliard dans son dramatique et très intéressant ouvrage *La destinée tragique de Nicolas II*, Sa Majesté envoya chercher le médecin de la Cour, professeur Féodoroff, et lui demanda la vérité sur la santé de son fils. Le médecin lui avoua que la maladie du tsarévitch était incurable et que sa vie était menacée à tout instant : « Puisque Alexis ne peut pas servir son pays, comme nous l'aurions souhaité, nous avons le droit de le garder » dit alors l'Empereur. Aussi le soir, lorsque arrivèrent les deux délégués de la Douma, Goutchkoff et Choulguine, pour lui demander d'abdiquer en faveur de son fils, et de confier la régence au grand-duc Michel, l'Empereur leur remit-il l'ukase suivant, où il déclarait renoncer au trône en faveur de son frère.

La destinée de la Russie, l'honneur de notre héroïque armée, le bonheur du peuple, l'avenir de notre patrie aimée exigent que la guerre soit poursuivie à tout prix jusqu'à l'heure de la victoire... En ces jours, qui sont décisifs pour la Russie, nous avons considéré comme un devoir imposé à notre conscience, de faciliter l'union complète de notre peuple et le groupement de toutes les forces du pays. Nous espérons qu'ainsi la victoire sera rapidement gagnée. D'accord avec la Douma, nous avons jugé bon d'abdiquer le trône de l'Empire russe et de nous démettre du pouvoir suprême. Ne voulant pas nous séparer de notre fils aimé, nous transmettons notre héritage à notre frère le grand-duc Michel Alexandrovitch et nous lui donnons notre bénédiction, au moment où il monte sur le trône de Russie.

Le dernier acte officiel de l'Empereur fut de nommer le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch commandant en chef et le prince Lvoff (le populaire chef des Zemstvos) président du Conseil. Car, à la suite d'un compromis entre le comité de la Douma et le Soviet, un gouvernement provisoire avait été formé, chargé d'administrer le pays jusqu'à la réunion d'une assemblée constituante qui déciderait du régime futur de la Russie : monarchie ou république. Les principaux membres de ce gouvernement appartenaient au parti des cadets et à celui des octobristes. Milioukoff, chef du premier, fut nommé

ministre des Affaires étrangères, et Goutchkoff, le chef du second, ministre de la Guerre. Kerensky, qui avait été nommé ministre de la Justice, servit d'agent de liaison entre le Soviet et le gouvernement. C'était surtout grâce à lui que l'on était venu à bout de l'opposition du Soviet. Au cours de l'ardente discussion qui avait eu lieu à propos de la régence, Kerensky avait dit au Soviet, en annonçant sa nomination comme ministre de la Justice : « Personne n'est plus ardent républicain que moi, mais nous devons attendre le moment propice. Aucune œuvre ne peut être entièrement réalisée d'un seul coup. Nous aurons la République, mais il faut d'abord gagner la guerre. Alors nous ferons ce que nous voudrons. » Le gouvernement provisoire une fois constitué, Rodzianko, qui avait joué un rôle si important pendant les premiers jours de la Révolution, passa au second plan. La Douma elle-même, qui avait si longtemps et si âprement combattu pour obtenir la constitution d'un ministère responsable devant elle, en vint petit à petit à être considérée comme une institution archaïque, jusqu'à ce que, finalement, elle disparût de la scène.

Le grand-duc Michel revendiquait le trône. La question était à régler et, durant toute la journée du jeudi 16, les membres du gouvernement provisoire furent en conférence avec lui à ce sujet. Seuls Milioukoff et Gouchtkoff soutinrent sa revendication; ils affirmaient qu'il était nécessaire de donner à l'État un chef. Les autres estimaient suffisant que l'Empereur eût confirmé la nomination du prince Lvoff comme chef du gouvernement provisoire. Finalement, le Grand-Duc, qui n'avait pas l'ambition de devenir empereur, adressa à Kerensky un appel passionné et signa un manifeste. « Je ne peux, y déclarait-il, accepter le pouvoir suprême que si la nation en exprime formellement le désir par l'intermédiaire d'une assemblée élue pour décider de la forme du gouvernement à adopter. » De plus, il invitait tous les citoyens à obéir au gouvernement provisoire. La Russie n'était pas, au sens strict du mot, devenue une république. Il m'arriva un jour de traiter le gouvernement provisoire de républicain; Milioukoff releva aussitôt mes paroles et me dit : « Tant que la future assemblée constituante n'aura pas pris de décision, il n'y a ici qu'un gouvernement provisoire. »

Quant à la guerre, il était devenu extrêmement difficile, sinon impossible, de la continuer, depuis que le Soviet avait, le 14 mars, publié le fameux Prikaz n° 1. Il était défendu aux soldats de saluer leurs officiers; ceux-ci étaient privés du droit de punir qui passait aux comités de soldats; les troupes devaient, du point de vue politique, obéir aux ordres du Soviet : c'était ruiner complètement la discipline de l'armée. La première déclaration officielle du gouvernement provisoire fit savoir que les unités militaires ayant pris part au mouvement révolutionnaire ne seraient ni désarmées, ni éloignées de Pétrograd : une telle décision n'était pas faite non plus pour arranger les choses.

***

Ici se placent les deux chapitres que nous avons publiés antérieurement (voir la Revue de Paris *du 15 mars 1923). Jetant un coup d'œil en arrière, sir George Buchanan y donne un aperçu d'ensemble de la politique adoptée par l'Empereur au cours de son règne. Puis, interrompant un instant son récit pour suivre le malheureux souverain, il évoque ses derniers jours et le lâche assassinat de la famille impériale. On ne trouvera donc point de solution de continuité dans la relation que nous publions aujourd'hui.* — (N. du trad.).

Il est difficile de dire à combien d'hommes cette révolution « qui eut lieu sans effusion de sang » coûta la vie. On estime en général qu'il y eut un peu moins de mille tués. Ce fut à Viborg et à Cronstadt qu'eurent lieu les scènes les plus épouvantables.

Dans ces deux villes, nombre d'officiers de l'armée et de la flotte furent ou massacrés par les insurgés ou victimes des pires brutalités. Mais à Pétrograd, grâce aux mesures prises par le gouvernement provisoire, la ville reprit rapidement son aspect normal et, en dépit de l'absence de toute force de police, l'ordre y régna généralement. Ce fait fut particulièrement remarquable lors de l'enterrement des victimes de la révolution. La cérémonie se déroula sur le Champ-de-Mars, le 5 avril. Un interminable cortège défila dans l'ordre le plus

parfait depuis 10 heures du matin jusqu'à une heure avancée de la soirée. Il y avait en tout deux cents cercueils environ. Chaque fois qu'on en descendait un dans la tombe, la forteresse tirait le canon pour saluer. Aucun prêtre n'officia à la cérémonie, qui n'eut aucun caractère religieux.

En prenant le pouvoir, le nouveau gouvernement avait lancé une proclamation demandant à tous les citoyens et soldats de s'unir en présence de l'ennemi et enjoignant aux soldats d'obéir à leurs officiers; mais ces tentatives, qui eussent dû permettre de poursuivre énergiquement la guerre, furent annihilées par l'action du Soviet. Les membres de cette assemblée considéraient une armée bien disciplinée comme une arme dangereuse, qui pourrait bien, quelque jour, être tournée contre la révolution. Ils prévoyaient d'autre part que la désagrégation des troupes mettrait à leur disposition une masse de paysans et d'ouvriers armés, capables de les aider à s'emparer du pouvoir.

Quand je me rendis auprès des nouveaux ministres, pour leur faire connaître que l'Angleterre reconnaissait officiellement leur gouvernement, l'impression qu'ils me firent me donna peu de confiance en l'avenir. La plupart d'entre eux paraissaient déjà déprimés; la tâche entreprise était au-dessus de leurs forces. Comme président des Zemstvos, le prince Lvoff s'était rendu extrêmement utile en organisant des services auxiliaires destinés à fournir à l'armée des vêtements chauds et d'autres objets de première nécessité. Il aurait fait, en temps normal, un excellent ministre et ses collègues également. Mais la situation était tout à fait exceptionnelle. Dans la lutte imminente avec le Soviet, il eût fallu un homme d'action, capable de saisir promptement la première occasion favorable pour supprimer cette assemblée rivale, illégalement constituée. Un tel homme n'existait pas dans le gouvernement. Goutchkoff, le ministre de la Guerre, était capable et énergique : il comprenait la nécessité de rétablir la discipline dans l'armée. Mais il ne lui fut pas possible d'entraîner ses collègues et, finalement, il démissionna pour protester contre leur faiblesse. Milioukoff, en ami dévoué des Alliés qu'il était, soutenait qu'il fallait strictement observer les traités et accords signés entre eux et le gouvernement impérial. Il considérait l'acquisition

de Constantinople comme une question d'importance essentielle pour la Russie, mais, sur ce sujet, il était en minorité d'une voix dans le gouvernement.

A l'égard des socialistes qui avaient entrepris de faire de la propagande sur le front, Milioukoff se montrait déplorablement faible. D'après lui, il n'y avait pas d'autre remède que d'organiser une contre-propagande. Kerensky était le seul ministre dont la personnalité avait quelque chose, sinon de pleinement sympathique, du moins de réellement marquant. Comme orateur, il avait ce don magnétique qui permet de tenir un auditoire sous le charme et, durant les premiers jours de la révolution, il fit d'incessants efforts pour communiquer aux ouvriers et aux soldats un peu de sa ferveur patriotique. Mais, tout en soutenant qu'il fallait continuer la guerre, il repoussait toute idée de conquête et s'empressait de désavouer Milioukoff, lorsque celui-ci parlait de l'acquisition de Constantinople comme d'un des buts de guerre de la Russie. Ayant de l'influence sur les masses, exerçant un ascendant personnel sur ses collègues, n'ayant pas de rival sérieux, Kerensky était le seul homme capable d'empêcher la Russie de se retirer de la guerre. Terechthenko, le ministre des Finances, qui devint, par la suite, ministre des Affaires étrangères, était un des membres du nouveau gouvernement qui donnaient le plus d'espoir. Il était très jeune, d'un patriotisme ardent et d'une brillante intelligence. Il avait une foi absolue en Kerensky. Sa nature le portait à un optimisme excessif. J'avais personnellement beaucoup d'estime pour lui et nous devînmes vite amis. Sa mère était très riche et l'on supposait — sans raison d'ailleurs — qu'il avait fourni des fonds aux révolutionnaires. Après la révolution bolchevik, Terechthenko, fut emprisonné, comme ses collègues, dans la forteresse et l'on raconte à ce propos une amusante anecdote. Schteglovitoff, le ministre réactionnaire de la Justice, comme lui en prison, le rencontra dans le préau où il se promenait. « Vous avez payé, lui dit-il, cinq millions de roubles pour venir ici. Moi, je vous y aurais envoyé pour rien. »

J'ai présenté à mes lecteurs les membres les plus importants du gouvernement provisoire. Pour les mieux faire connaître et pour donner une idée de mes impressions personnelles sur

la situation toujours indécise, je vais reproduire ici quelques extraits des lettres que j'adressai alors au Foreign Office.

2 *avril.*

« Il y a eu une scission dans le Soviet. Les éléments socialistes-pacifistes perdent du terrain. Dans l'ensemble, les troupes, dit-on, soutiennent qu'il faut continuer la guerre. Les socialistes même déclarent qu'ils ne fraterniseront avec les socialistes allemands que si ceux-ci renversent les Hohenzollern. On a repris le travail dans les mines, mais, comme on a renvoyé beaucoup d'ingénieurs et de contremaîtres, le rendement est bien inférieur à ce qu'il était auparavant. Le côté le plus frappant de la situation, c'est qu'un ordre parfait règne dans la ville. Il n'y a réellement de désordre que dans les tramways et dans les trains : les soldats y prennent de force les meilleures places sans payer. Dans certains districts de la campagne, les paysans ont abattu les bois des propriétaires fonciers et parlent de partager leurs terres. Mais, à ma connaissance, il n'y a pas eu d'incendies, ni rien qui ressemble à une jacquerie organisée. »

9 *avril.*

« La propagande socialiste dans l'armée continue et, bien que je ne manque pas une occasion de signaler aux ministres les désastreuses conséquences de cette disparition de la discipline, ils ne semblent pouvoir y remédier. Non seulement les relations des officiers et des hommes laissent à désirer, mais encore beaucoup de soldats retournent chez eux sans permission. Dans certains cas, ils y sont déterminés par le bruit qu'on va partager les terres : ils ne désirent plus alors qu'être sur place afin d'avoir leur part du butin. Je ne voudrais pas manifester de pessimisme, mais, sauf amélioration de la situation, nous entendrons probablement parler de quelque grave défaite, si les Allemands prennent l'offensive.

» Les Russes se font l'idée suivante de la liberté : ne se préoccuper de rien, faire doubler leurs salaires, manifester dans les rues, perdre son temps à bavarder et à voter des résolutions dans les réunions publiques. Les ministres travaillent à mort et ont les meilleures intentions, mais, bien qu'on me

répète sans cesse que leur situation s'affermit, je ne constate pas qu'ils renforcent leur autorité. Le Soviet continue à agir comme s'il était le gouvernement et essaie de contraindre les ministres à se mettre en relation avec les alliés pour parler de la paix.

» Kerensky, avec qui j'ai eu une longue conversation hier, n'est pas partisan de prendre des mesures énergiques immédiates, ni contre le Soviet, ni contre les socialistes qui font de la propagande aux armées. Je lui ai dit que le gouvernement ne pourrait pas être maître de la situation, tant qu'il se laisserait dominer par une organisation rivale. Il m'a répondu que le Soviet disparaîtrait tout naturellement, que l'agitation qui règne actuellement dans l'armée prendrait fin d'elle-même et qu'alors l'armée serait dans une bien meilleure situation, pour aider les Alliés à gagner la guerre, qu'elle n'avait pu l'être sous l'ancien régime.

« En Russie, me dit-il, on est partisan de la guerre de » défense, par opposition à la guerre d'agression. Je reconnais d'ailleurs que dans une guerre défensive, une offensive » peut être nécessaire pour arriver à ses fins. La présence de » deux grandes démocraties parmi les nations combattantes » pourrait amener les Alliés à modifier leurs idées relatives » aux conditions de la paix. La paix idéale est celle qui donnera à chaque nation le droit de décider elle-même de sa » propre destinée. » Je lui dis que la réponse que nous avions adressée à la note du président Wilson montrait bien que nous ne combattions pas pour faire des conquêtes, mais pour défendre les principes mêmes sur lesquels s'étayait la démocratie russe. Quant à la suite à donner à l'accord relatif à Constantinople — sur lequel lui et Milioukoff avaient des vues si différentes — c'était à la Russie d'en décider. Kerensky me parla ensuite des espoirs qu'il nourrissait d'exercer une action sur les social-démocrates allemands par l'intermédiaire des socialistes russes. Il affirmait que la Russie avait apporté une force nouvelle qui, en réagissant sur la situation intérieure de l'Allemagne, pourrait déterminer une paix durable. Il reconnut pourtant que si ces espoirs s'avéraient mal fondés, nous devrions combattre jusqu'à ce que l'Allemagne cédât à la volonté de l'Europe.

» Il est fort regrettable que Pétrograd soit le siège du gouvernement, car, à Moscou et dans les provinces, la situation est plus encourageante. J'ai l'impression que la plus grande partie de la nation est aussi dégoûtée de sa capitale actuelle que je le suis moi-même. Il n'y a qu'à Pétrograd, où les agents allemands sont nombreux, que la presse socialiste extrémiste nous ait attaqués. Par ailleurs le pays est on ne peut mieux disposé à notre égard. Il y a quelques jours, quatre mille Cosaques environ ont fait une grande manifestation devant l'ambassade. Le général qui commande ces régiments m'avait d'abord invité à aller les passer en revue au Champ-de-Mars et m'avait aimablement offert de mettre un cheval « tranquille » à ma disposition. Je dus lui dire que c'était un honneur que, comme ambassadeur, je ne pouvais pas accepter. Aussi fut-il convenu qu'au lieu de cela les régiments défileraient devant l'ambassade et que je les regarderais de mon balcon. Après le défilé, le général, suivi d'une délégation d'une cinquantaine de Cosaques, vint dans mon bureau et me fit un discours patriotique, où il déclara qu'il fallait continuer la guerre.

» Samedi dernier, j'ai été invité, ainsi que mes collègues français et italien, à assister à une représentation à l'Opéra organisée par le régiment qui est considéré comme ayant fait la révolution, parce qu'il a été le premier à se ranger du côté du peuple.

» Nous étions dans une des loges impériales, le gouvernement était dans une loge placée juste en face de la nôtre. La loge centrale était occupée par des révolutionnaires revenus de Sibérie, après de longues années d'exil. Parmi eux se trouvaient Vera Figner qui fut condamnée comme complice de l'assassinat d'Alexandre II et Vera Zassoulich qui attenta à la vie de Trepoff en 1877. Après avoir, pendant un des entr'actes, rendu visite aux ministres, nous fûmes conduits à la loge centrale et présentés à ses occupants. Quelques mois auparavant, personne n'aurait pu concevoir qu'une pareille chose fût possible. »

10 *avril. — A Lord Milner.*

« De quelle transformation n'avons-nous pas été témoins depuis que vous nous avez quittés! Bien que je fusse préparé

à la venue de quelque événement de cet ordre, je n'avais jamais imaginé que l'Empire pourrait s'écrouler en quelques jours, au premier souffle de la révolution.

» La situation militaire est extrêmement décourageante, et, personnellement, j'ai abandonné tout espoir de voir les Russes faire une offensive au printemps. Je n'ai pas une idée plus optimiste de l'avenir immédiat de ce pays. La Russie n'est pas mûre pour une forme de gouvernement purement démocratique et, pendant les premières années qui vont venir, nous allons probablement assister à une série de révolutions et de contre-révolutions, comme dans les temps troublés d'il y a quelque cinq cents ans. Comme une femme de lettres âgée me l'écrivait l'autre jour, « la Russie est semblable à la femme slave; elle aime l'homme en qui elle trouve un maître et qui, selon l'expression d'une vieille chanson paysanne russe, demande à son mari s'il ne l'aime plus quand il ne la bat pas par jalousie ». L'Empereur était trop faible pour être respecté comme un maître, il ne s'est pas rendu compte que le moment de faire des concessions était venu. Un vaste empire comme celui-ci, composé de races si différentes, ne conservera pas sa cohésion sous un régime républicain. Tôt ou tard, à mon avis, même avec un système fédéral, ce sera la désintégration. Les Russes sont très religieux, mais leur religion est une religion pleine de symbolisme et de formalisme; dans leur vie politique, ils cherchent aussi des symboles. Il faut qu'ils aient comme chef de l'État un personnage symbolique, à l'égard duquel ils puissent nourrir des sentiments de respect comme s'il était la personnification même des idéaux de la nation. »

16 *avril.*

« J'ai été voir hier le prince Lvoff. Je l'ai trouvé d'humeur fort optimiste. Comme j'appelais son attention sur l'état de l'armée, il me demanda les raisons de mon pessimisme. Je lui répondis : « Tandis que vos ministres passent leur temps à m'affirmer que l'armée va nous rendre des services bien plus considérable que sous l'Empire, nos attachés militaires, qui ont visité les régiments de Pétrograd et parlé aux officiers qui reviennent du front, ont une vue des choses exactement

opposée. D'après ce qu'ils m'ont dit, je crains que si l'on ne prend pas des mesures pour mettre fin aux visites des agitateurs socialistes au front, l'armée ne soit plus capable de jouer un rôle effectif dans la guerre. Je suis aussi très préoccupé de voir que le gouvernement est trop faible pour se débarrasser du contrôle des comités des délégués des ouvriers et soldats. » Lvoff entreprit de me rassurer en me déclarant que les seuls points faibles du front étaient Dvinsk et Riga. Dans son ensemble, l'armée était sûre et toutes les tentatives faites par les agitateurs pour miner sa discipline demeureraient vaines.

» Le gouvernement pouvait compter sur l'appui de l'armée, et même la garnison de Pétrograd et les troupes du front avaient proposé de supprimer le Conseil des ouvriers. C'était ajouta-t-il, une offre que le gouvernement ne pouvait accepter sans s'exposer au soupçon de préparer une contre-révolution.

» La situation ne me permet pas de partager l'optimisme du prince Lvoff et de ses collègues. Temporairement la révolution a mis la machine administrative hors d'usage et la désorganisation règne dans un grand nombre de services administratifs. Il n'y a ici qu'un mince enthousiasme pour la guerre et la propagande socialiste est renforcée par l'arrivée d'anarchistes nouvellement débarqués de l'étranger. Je ne parle que de Pétrograd, car c'est actuellement Pétrograd qui mène la Russie et il y a des chances pour qu'il en soit de même pendant quelque temps encore.

» Faisant allusion à la phrase « Paix sans annexion » prononcée au congrès des ouvriers, Lvoff me fit remarquer qu'une telle formule pouvait être interprétée comme on l'entendait. Elle pouvait comporter, par exemple, la libération du joug de l'ennemi.

» J'ai eu samedi une longue conversation avec O'Grady et Thorne, les deux délégués de notre Labour Party; ils m'ont fait une excellente impression et j'espère qu'ils pourront faire de la bonne besogne. Pourtant les socialistes extrêmes ne sont pas très favorables à l'influence étrangère.

Parmi les anarchistes récemment arrivés, auxquels j'ai fait allusion dans la lettre reproduite plus haut, se trouvait

Lénine. Il avait traversé l'Allemagne dans un wagon plombé. Il fit sa première apparition en public à une réunion du parti social-démocrate et fut mal reçu. Il s'installa, sans autorisation mais sans que d'ailleurs le gouvernement fît quoi que ce fût pour l'en empêcher, dans le palais de la Kchesinskaïa, la danseuse bien connue. En nous rendant aux îles, l'après-midi, nous l'apercevions parfois, lui ou quelqu'un de ses partisans, en train de haranguer des groupes, du haut de son balcon. »

23 *avril.*

» Sur plusieurs points du front, les soldats allemands fraternisent avec les Russes, et s'efforcent de compléter l'œuvre entreprise par les socialistes en les poussant à tuer leurs officiers. L'état de l'armée est fort inquiétant. Si nous prenions une mesure collective et si nous menacions d'interrompre tout envoi de matériel, en cas de continuation de la propagande bolcheviste, je craindrais que nous ne fissions le jeu des socialistes. Ceux-ci ne manqueraient pas de déclarer en effet que la Russie étant privée de munitions par les Alliés n'a plus qu'un parti à prendre : faire la paix.

» Kerensky est venu dîner à l'Ambassade, la nuit dernière, pour prendre contact avec Thorne et O'Grady. J'ai eu une longue conversation avec lui et je lui ai dit franchement pourquoi la confiance que m'inspiraient l'armée et le gouvernement provisoire était ébranlée. Il a reconnu l'exactitude des faits que je lui citais. » Mais, ajouta-t-il, je connais mes compatriotes et je ne souhaite qu'une chose, c'est que les Allemands prennent l'offensive sans délai. Quand le combat aura commencé, l'armée se ressaisira. Je veux faire de cette guerre une guerre nationale, comme elle l'est en Angleterre et en France. Je n'ai aucune crainte que le gouvernement provisoire soit renversé, étant donné que le Soviet n'a pour lui qu'une petite partie des troupes. J'ajoute que les doctrines communistes prêchées par Lénine ont fait perdre du terrain aux socialistes. » Pour le moment, j'estime que le mieux est de limiter notre action à des représentations individuelles, faites par les ambassadeurs alliés. Si les résultats de la lutte montrent que l'armée a perdu son moral, nous devrons alors en venir à quelque démarche collective.

» Ce matin, Terechtchenko m'a dit que le Soviet avait été tellement effrayé par les discours anarchistes de Lénine qu'il en était devenu plus conciliant.

» Nous avons échangé quelques vues sur la question de Constantinople. « Je n'ai jamais été, m'a-t-il dit, partisan de l'occupation permanente de cette ville par la Russie. Ce serait une source de complications et il faudrait une grosse garnison pour la tenir. Je voudrais qu'elle devînt un port libre, sur lequel la Russie aurait une sorte de pouvoir de contrôle. Vous vous trompez lorsque vous croyez que le prince Lvoff est, comme Milioukoff, favorable à l'annexion. » Et il ajouta à ma grande surprise : « Le gouvernement actuel est, à certains égards, aussi nationaliste que le dernier gouvernement impérial. Il y a d'autres provinces turques, comme l'Arménie et le Kurdistan, qui sont d'un intérêt vital pour la Russie. » Manifestement, il partage l'avis de Kerensky. Il estime que notre accord relatif à l'Asie Mineure doit être considérablement modifié. La fin à poursuivre, en Asie Mineure, doit être d'empêcher toute pénétration allemande. Je lui fis remarquer que, si la Russie ne voulait pas de Constantinople, plus tôt elle le dirait, mieux cela vaudrait Il me répondit que, tant que la volonté du peuple sur cette question n'aurait pas été exprimée, il n'était pas au pouvoir du gouvernement provisoire d'abandonner ce qui avait fait l'objet d'une promesse à la Russie.

» Terechtchenko est très intelligent et désireux de nous aider en ce qui concerne les envois de blé et de bois promis. Je suis dans les meilleurs termes avec lui et, petit à petit, je réussis aussi à me faire un ami de Kerensky. Celui-ci, primitivement, nourrissait quelque défiance à l'égard des sentiments que m'inspirait réellement la révolution. Malheureusement, il parle peu le français et, quand il est venu dîner à l'Ambassade, Lockhart, notre consul général à Moscou, qui parle russe couramment, nous a servi d'interprète. Nous avons eu un entretien long et serré. En me quittant, il m'a dit que notre conversation porterait ses fruits. J'ai été assez amusé de le voir venir à ce dîner, accompagné de son officier d'ordonnance, que je n'avais pas invité. C'était une curieuse manière d'agir pour un ministre socialiste qui ne porte jamais qu'une veste noire d'ouvrier,

30 *avril.*

» Kerensky et Milioukoff se livrent un combat épique à propos de la fameuse formule « La paix sans annexions ». La majorité des ministres tient pour Kerensky. Je ne serais pas étonné si Milioukoff devait se retirer. De toute manière, ce serait une perte, car il représente les éléments modérés dans le Cabinet, et est un partisan déterminé de la continuation de la guerre. Mais il a si peu d'influence sur ses collègues que l'on ne sait jamais s'il lui sera possible de donner réellement suite à ses déclarations.

» Le gouvernement continue d'avoir une politique d'attente et préfère que l'initiative de régler la question Lénine vienne du peuple. Milioukoff avec qui j'ai discuté le sujet l'autre jour, prétend que l'animosité populaire contre Lénine va croissant. Les troupes seraient disposées à l'arrêter, aussitôt qu'elles en recevront l'ordre, mais Kerensky ne veut pas précipiter les choses, de peur de provoquer une guerre civile. Je lui ai dit que le moment d'agir était venu pour le gouvernement et que la Russie ne gagnerait jamais la guerre, si l'on laissait Lénine exciter les soldats à la désertion, au partage des terres et à l'assassinat. « Le gouvernement, me répondit-il, n'attend que le moment psychologique qui, j'en ai le sentiment, n'est plus bien éloigné. »

» Milioukoff m'a parlé aussi avec plus de confiance des relations respectives du gouvernement provisoire et du Soviet. Ce dernier vient d'être réorganisé complètement. Ses membres ont été réduits à six cents, un nouveau comité exécutif a été nommé. Par suite de cette réorganisation, le Soviet devient une assemblée plus modérée, mais en même temps plus forte. Aussi y a-t-il peu de chances pour qu'il cesse de revendiquer le contrôle et la direction de la politique du gouvernement.

» Par suite de la situation militaire sur le front, et du nouvel élément moral que la révolution a introduit dans la lutte, j'estime personnellement que nous devrons reviser quelques-uns de nos traités. Je désire établir une bonne entente entre notre Labour Party et les socialistes d'ici, qui ne cessent de nous accuser de poursuivre la guerre pour réaliser des desseins impérialistes. J'ai essayé, par mes propos, de leur ôter cette idée, mais sans succès. Je me suis efforcé aussi de leur

expliquer que, si nous avions empêché certains réfugiés russes de retourner en Russie, ce n'était pas à cause de leurs opinions politiques, mais par suite du manque de transports. Mes déclarations n'ont eu pour résultat que de m'exposer à de vives attaques. La presse socialiste accuse les délégués de notre Labour Party d'être des émissaires payés de notre gouvernement et non pas les représentants réels du Labour Party. »

Je dois compléter ce que j'ai dit à la fin de cette lettre par une courte explication. Les attaques de la presse contre nous étaient dues à ce que nous avions retenu certains réfugiés russes. Elles étaient devenues si violentes qu'elles mettaient en danger la vie des propriétaires d'usines anglais, dont la situation était déjà peu sûre, par suite de l'attitude des ouvriers. Je dus donc parler sérieusement à Milioukoff et lui demander de prendre des mesures pour mettre fin à cette campagne de presse. Il me répondit que le gouvernement russe avait été pareillement attaqué, ce à quoi j'objectai que cela ne me regardait pas et que je ne pouvais pas permettre que mon pays servît de paratonnerre et détournât ainsi les attaques dirigées contre le gouvernement russe. « Je vous rappelle, dis-je, qu'au début d'avril, j'ai attiré votre attention sur la situation de Trotzky. Avec quelques autres réfugiés russes il était retenu à Halifax, en attendant que le gouvernement provisoire eût fait connaître ses intentions à son endroit. Le 8 avril, j'ai prié mon gouvernement, à votre instigation, de rendre la liberté à Trotzky et de lui permettre de rentrer en Russie. Deux jours plus tard, vous m'avez prié d'annuler cette demande et de dire que le gouvernement provisoire désirait qu'on retînt les réfugiés à Halifax, jusqu'à ce qu'on eût réuni des renseignements plus complets à leur sujet. C'est donc le gouvernement provisoire qui est responsable de leur détention jusqu'au 21 avril et je me verrai obligé d'en informer le public, si le gouvernement ne publie pas lui-même une déclaration faisant connaître que nous n'avons nullement refusé de viser les passeports de certains Russes présentés par les autorités consulaires russes. » Milioukoff accéda à mon désir.

Les attaques contre les délégués du Labour Party avaient pour origine une dépêche adressée à un socialiste russe par un membre de l'*Independent Labour Party* de Londres. Les choses furent finalement remises au point par M. Hyndman, qui demanda par télégramme à Kerensky « de démentir expressément la déclaration mensongère de l'*Independent Labour Party* ».

***

Je commencerai ce chapitre en transcrivant quelques autres extraits de mes lettres au Foreign Office :

7 mai.

« Depuis que je vous ai écrit pour la dernière fois, nous avons traversé une autre crise; la note que Milioukoff a adressée aux alliés, à propos de la guerre, en a été la cause. Cette note était le résultat d'un compromis entre les partisans de Kerensky et ceux de Milioukoff. Le premier y donna son approbation, à la condition que le second consentirait à ce qu'on communiquât aux gouvernements alliés la proclamation où le gouvernement déclarait repousser toute idée d'acquérir un territoire quelconque par la force. Milioukoff avait soutenu, en toutes circonstances, que la Russie devait acquérir Constantinople et les Détroits. Cela et les engagements signés par la Russie et les Alliés l'avaient toujours empêché de suggérer une revision des traités existants. Communiquer aux Alliés la proclamation adressée par le gouvernement au peuple russe, c'était, d'après lui, inciter indirectement les Alliés à revenir sur leurs engagements. Tel était l'objet de la lutte qu'il soutenait constamment contre Kerensky et, à chaque instant, la situation de Milioukoff était si ébranlée qu'il semblait devoir être contraint de se retirer. Le parti cadet, dont il est le chef, vint à la rescousse et fit pression sur le gouvernement en lui faisant savoir que la retraite de Milioukoff serait suivie de celle de tous les autres membres du gouvernement qui appartenaient au parti.

» Finalement Milioukoff accepta qu'on communiquât la proclamation et le gouvernement approuva sa note qui devait

en atténuer l'effet. Cette note était rédigée sous une forme telle que, sans contredire formellement les termes de la proclamation, elle était incontestablement en opposition avec son esprit. Aussi provoqua-t-elle un véritable orage au Conseil des ouvriers et des soldats. On la considéra comme annulant tout ce qui avait été dit dans la proclamation. Jeudi fut un jour très critique. Dans l'après-midi, plusieurs régiments se rendirent sur la place qui est devant le Palais Marie, où le Conseil des ministres tient ses séances. Ils se joignirent là à une foule de gens déjà réunis pour manifester contre le gouvernement. On poussa des cris : « A bas le gouvernement ! A bas Milioukoff ! » mais finalement on put déterminer les troupes à regagner leurs casernes.

» Plus tard, dans la soirée, il y eut des contre-manifestations dirigées contre Lénine et ses partisans. Du balcon du palais, les ministres haranguèrent la foule et le vent tourna en leur faveur. Les membres du gouvernement firent preuve de fermeté; ils affirmèrent leur complète solidarité au sujet de la note et menacèrent de démissionner en bloc, déclarant qu'un nouveau gouvernement provisoire se formerait alors à Moscou. Aussi le Soviet dut-il mettre de l'eau dans son vin. De plus il se rendit compte, ainsi qu'il le reconnut par la suite, qu'il n'était pas assez fort pour constituer une administration. Aussi, le gouvernement ayant consenti à publier un communiqué explicatif à propos de la note, le Soviet déclara-t-il que l'incident était clos. On n'arriva à cet accord que vendredi soir et pendant toute l'après-midi la Perspective Nevski et les rues adjacentes furent le théâtre de démonstrations et de contre-démonstrations. Il y eut une collision sur la Nevski entre une troupe léniniste et une antiléniniste : plusieurs personnes furent tuées et blessées. Le soir, entre 9 heures et 10 heures et demie, je dus me montrer trois fois sur le balcon de l'ambassade pour recevoir des ovations et adresser la parole à la foule qui manifestait en faveur du gouvernement et des alliés. Durant l'une de mes allocutions, il y eut un violent combat entre les partisans du gouvernement et les léninistes.

» Tout est tranquille maintenant et les manifestations ont été interdites pour deux jours. Naturellement, Milioukoff est transporté de ce qu'il appelle la grande victoire du gouver-

nement. Mais, bien que le gouvernement puisse incontestablement se féliciter de l'issue de sa lutte avec le Soviet, ce dernier n'en continue pas moins à agir comme s'il était le maître de la situation.

» Depuis que je vous ai écrit ma dernière lettre, j'ai eu une conversation avec Terechtchenko. En réponse à une question que je lui posais, il me dit qu'il ne partageait pas la manière de voir de Milioukoff et qu'il ne considérait pas que le résultat de la lutte entre le Soviet et le gouvernement fût une grande victoire pour ce dernier. Cela a été seulement une victoire morale; par bonheur, c'étaient les ennemis du gouvernement et non ses partisans qui étaient responsables du sang répandu. Cet incident avait montré aussi que les partisans du gouvernement étaient supérieurs en nombre à ses ennemis. Le Soviet, lui, soutient qu'il a seul le droit de donner des ordres aux troupes. « Le gouvernement, m'a dit Terechtchenko, prend des mesures pour contre-balancer l'influence du Soviet : c'est ainsi qu'il va augmenter les pouvoirs du général Korniloff, qui commande la garnison de Pétrograd. » Mon interlocuteur était en somme persuadé que le gouvernement provisoire allait devenir maître de la situation, à condition de s'adjoindre un ou deux socialistes. « Les ouvriers se dégoûtent de Lénine, me dit-il, et il ne tardera pas à être arrêté... Je suis surtout désireux de voir commencer les négociations de paix avec la Turquie. Si Constantinople était le seul obstacle à une telle paix, je pense que le gouvernement de Sa Majesté pourrait proposer au gouvernement russe la neutralisation de cette ville. » Je répondis : « Si nous agissions ainsi, nous nous exposerions à nous voir reprocher notre mauvaise foi. Dans les conditions actuelles, il serait aussi difficile pour la Russie que pour les alliés de proposer une revision de leurs accords. » Il en convint, mais soutint qu'avec un peu de tact on pourrait amener un échange de vues sur la question de Constantinople.

7 mai.

« Kerensky est venu me voir aujourd'hui. Je lui ai dit combien j'étais découragé par les attaques de la presse, qui ne cesse d'affirmer que nous faisons une guerre capitaliste et impérialiste.

» Kerensky reconnut que certaines de ses attaques avaient

passé la mesure, mais soutint que le gouvernement ne pouvait pas violer le principe de la liberté de la presse. « L'extrême gauche, me dit-il, croit que les social-démocrates allemands sont sur le point de se révolter. Personnellement, d'après les déclarations récentes de Scheidemann, je ne le crois pas. Pourtant je ne serais pas étonné que les Allemands fassent des propositions de paix d'un moment à l'autre. Aussi les Alliés devraient-ils échanger leurs vues, afin d'être en état de poser leurs conditions quand le moment sera venu. Si seulement ils laissaient comprendre qu'ils sont prêts à suivre l'exemple donné par les Russes en renonçant à Constantinople, toutes les attaques de la presse cesseraient aussitôt. » Je lui fis remarquer que Milioukoff, d'après ce que j'avais compris, était déterminé à garder Constantinople, ce à quoi Kerensky me répondit que Milioukoff n'avait pas le dernier mot sur cette question. »

Le 9 mai le gouvernement fit un pas dans la bonne voie en annonçant que le droit de disposer des troupes était exclusivement réservé au gouverneur de la ville. Le même jour le Foreign Office remit au chargé d'affaires russe à Londres notre réponse à la fameuse note de Milioukoff, qui avait été la cause de la dernière crise. Nous faisions un accueil favorable à cette note; elle montrait en somme que la Russie ne renoncerait pas à combattre glorieusement aux côtés des Alliés pour la cause de la justice et de l'humanité. Nous retenions, de plus, que le gouvernement provisoire, tout en sauvegardant les droits de la Russie, était disposé à tenir les engagements pris à l'égard des Alliés.

Le 21 mai j'écrivis au Foreign Office.

« Les dernières semaines ont été encore fort angoissantes, car la victoire remportée par le gouvernement sur le Soviet dans l'affaire de la note aux puissances n'était pas aussi complète que Milioukoff l'avait cru. Tant que le Soviet maintiendra que, seul, il a le droit de disposer des troupes, le gouvernement sera, selon le mot du prince Lvoff, une « autorité sans pouvoir », tandis que le conseil des ouvriers sera « un pouvoir sans autorité ». Dans de telles conditions, il était impossible à Goutchkoff, comme ministre de la guerre, et à Korniloff, comme gouverneur militaire de Moscou, d'accepter la responsabilité du maintien

de la discipline dans l'armée. Aussi donnèrent-ils l'un et l'autre leur démission et le premier déclara que, si les choses restaient dans l'état où elles étaient l'armée serait incapable de combattre au bout de trois semaines. La démission de Goutchkoff précipita les événements.

» Lvoff, Kerensky et Terechtchenko en vinrent à cette conclusion que, puisque le Soviet était trop puissant pour pouvoir être négligé ou supprimé, la seule manière de mettre fin à la dualité du gouvernement c'était de faire une fusion. Tout d'abord le Soviet n'envisagea pas favorablement cette idée; enfin l'on décida que le Soviet serait représenté dans le gouvernement par trois délégués : Tseretelli, Tchernoff et Skobeleff. Milioukoff se trouvait au quartier général quand la crise éclata. A son retour il eut le choix entre deux solutions : accepter le poste de ministre de l'enseignement ou quitter le cabinet. Après avoir vainement lutté pour conserver les Affaires Étrangères, il donna sa démission.

» Bien que la fraction la plus modérée du gouvernement, à qui vont tout naturellement mes sympathies, doive être affaiblie par le départ de Milioukoff et de Goutchkoff, j'estime que leur disparition sera compensée par des avantages d'une autre sorte. Milioukoff est tellement obsédé par une idée : Constantinople (idée qui, pour les socialistes, est le symbole de la politique impérialiste de l'ancien régime), qu'il n'a jamais formulé les vues d'ensemble du gouvernement. Personnellement j'aime mieux avoir affaire à un homme qui ne nous fera pas les yeux doux, mais sera capable de parler avec autorité, quand il s'agira d'exposer la politique de son gouvernement. D'un autre côté Gouchkoff souffre d'une maladie de cœur et n'est guère en état de travailler. Ses idées sur la discipline dans l'armée sont très justes et témoignent de son énergie, mais il n'a jamais été capable de les imposer à ses collègues. Enfin il n'a aucune influence sur les masses — ce qui est le point essentiel —; ce pouvoir magnétique qui est l'apanage de Kerensky lui manque. Le nouveau gouvernement de coalition — comme je vous l'ai déjà télégraphié — nous inspire un dernier et très faible espoir de voir la situation militaire se rétablir sur ce front. Kerensky qui s'est chargé à la fois du ministère de la guerre et de l'Amirauté, n'est pas un ministre de la guerre idéal. Mais il espère,

en se rendant sur le front, et en adressant des appels passionnés au patriotisme des soldats, pouvoir insuffler à l'armée une vie nouvelle. C'est le seul homme qui puisse faire cela, si c'est faisable, mais sa tâche sera évidemment fort difficile. Le soldat russe d'aujourd'hui ne comprend ni pourquoi ni pour qui il combat. Auparavant, il était prêt à donner sa vie pour le Tsar qui personnifiait à ses yeux la Russie; mais maintenant qu'il n'y a plus de Tsar, la Russie, ce n'est plus pour lui que son seul village. Kerensky a commencé par dire à l'armée qu'il allait venir rétablir la plus stricte discipline. Il insiste pour qu'on fasse respecter ses ordres et pour que l'on punisse tous les récalcitrants. Il a fait une tournée dans les casernes aujourd'hui et demain il part sur le front pour préparer la prochaine offensive.

» Terechtchenko, qui a succédé à Milioukoff aux Affaires Étrangères, a fait un bon début en traitant d'une manière pleine de tact, au cours de son exposé à la presse, la question délicate de nos accords. Il sert de lien entre la *bourgeoisie* et la démocratie, bien qu'il ne soit pas aimé par les extrémistes. Si notre réponse à la note de Milioukoff, est publiée sous sa forme actuelle, il y aura certainement des difficultés et le Soviet essaiera de forcer la main à Terechtchenko. Après avoir discuté la question avec Albert Thomas, j'estime que nous ne devrions pas nous laisser surprendre par un incident de ce genre et qu'il y aurait lieu de faire nous-mêmes quelque déclaration conciliante et peu compromettante. Il faut tenir compte de ce fait que le parti socialiste a maintenant le dessus et que, si nous voulons bénéficier de son appui pour que les Russes combattent jusqu'au bout, nous devons tâcher de nous concilier sa sympathie. « Les nouveaux ministres socialistes auront naturellement pris connaissance du contenu des accords secrets de la Russie et, s'ils s'avisent de dire aux soldats russes qu'ils doivent combattre jusqu'à ce que le but de ces accords soit atteint, ces soldats réclameront une paix séparée. Aussi serais-je d'avis d'ajouter à notre réponse un paragraphe pour expliquer que nos accords relatifs à l'Asie Mineure étaient inspirés par l'idée de barrer la route à la pénétration allemande, mais que si ce but peut être atteint d'une autre manière, nous sommes disposés à examiner de nouveau la question, aussitôt

que le moment sera venu d'échanger des vues sur les conditions éventuelles de la paix.

» Le prince Lvoff est souffrant, mais aussitôt qu'il pourra me recevoir je me propose d'attirer son attention sur la manière honteuse dont on a traité l'Impératrice Marie en Crimée. D'une lettre que l'Impératrice Marie m'a envoyée par l'intermédiaire du précepteur suisse des enfants de la grande-duchesse Xenia, il résulte qu'il y a dix jours environ deux vaisseaux de guerre roumains, montés par des marins russes, sont arrivés à Yalta à trois heures du matin. Ces matelots ont pénétré dans plusieurs maisons et y ont fait des perquisitions, puis ils se sont rendus entre cinq et six heures dans la villa de la grande-duchesse Xenia, où l'Impératrice se trouve actuellement. Ils sont entrés dans la chambre de Sa Majesté, lui ont ordonné de se lever et ont refusé de la laisser appeler sa femme de chambre. Ils ont déclaré que la femme qu'ils avaient amenée pour fouiller l'Impératrice pourrait aussi bien l'habiller. L'Impératrice passa un peignoir et s'assit dans un fauteuil pendant qu'ils fouillaient son lit et son matelas. Ils fouillèrent toute la maison et s'emparèrent de toute la correspondance privée et d'un évangile danois. Ils traitèrent la grande-duchesse et ses enfants de la même manière et volèrent quelques bagues et de l'argent. Ils perquisitionnèrent aussi dans la villa du grand-duc Nicolas. Je ne puis encore savoir si ces perquisitions ont été faites par un fonctionnaire ou si les marins, s'imaginant qu'il y avait une station de T. S. F. dans une de ces villas et qu'on y réunissait des armes pour une contre-révolution, se sont avisés de faire la justice eux-mêmes. »

Je fis de sérieuses représentations sur la conduite de ces matelots à plusieurs membres du gouvernement et l'on envoya un commissaire spécial à Yalta pour enquêter et faire un rapport sur l'incident. Le gouvernement était très désireux d'assurer la protection de l'Impératrice, mais dans beaucoup de provinces il n'était déjà plus maître de la situation et dans la lointaine Crimée ses ordres n'étaient pas exécutés. Durant le temps de son séjour en Crimée la vie de l'Impératrice fut constamment en danger, surtout après la révolution

de novembre. Mais Sa Majesté ne perdit jamais son extraordinaire courage et son sang-froid, comme on en jugera par l'incident suivant. Pour pouvoir contrôler strictement les allées et venues de tous les habitants de la villa, les Bolcheviks avaient institué un appel et, chaque soir, il fallait y répondre. Le nom de l'Impératrice était le dernier sur la liste. Un jour Sa Majesté ayant répondu : « présente », le commissaire demanda « Est-ce bien la dernière? » L'Impératrice répliqua : « Non, je ne suis pas la dernière. Vous avez oublié mon petit chien. »

La constitution du gouvernement eut une conséquence malheureuse : l'annulation de la nomination de Sazonoff, comme ambassadeur à Londres. Sazonoff s'identifiait trop avec la politique du gouvernement impérial — surtout en ce qui concernait la question de Constantinople — pour pouvoir être considéré plus longtemps comme représentant la Russie nouvelle. C'est ce que me dit Terechtchenko et il ajouta : « Comme je souhaite utiliser ses services lors des négociations de paix finale, je désire que Sazonoff n'assume pas une fonction susceptible de le discréditer tôt ou tard aux yeux du public russe. » Sazonoff devait partir pour Londres le 16 mai (avec les délégués du Labour Party et Paléologue qui était remplacé à l'ambassade de France par Noulens), et il venait d'arriver à la gare quand on lui remit une lettre du prince Lvoff, l'invitant à différer son départ. Par la suite on proposa plusieurs personnalités à notre gouvernement, mais aucun ambassadeur ne fut nommé, et, durant le reste de la guerre, M. Nabokoff continua comme chargé d'affaires à représenter la Russie.

Avec Paléologue je perdais un collègue et un vieil ami. Durant ces trois années critiques nos efforts avaient été étroitement liés. Je pouvais toujours compter sur sa collaboration loyale quand il s'agissait de servir les intérêts communs que nous avions l'un et l'autre tellement à cœur. Je regrettai vivement aussi de devoir faire mes adieux à mes nouveaux amis Will Thorne et James O'Grady. C'étaient des types magnifiques d'ouvriers anglais; j'avais espéré qu'ils feraient impression sur les délégués des ouvriers du Soviet et qu'ils pourraient leur faire comprendre que les Anglais ne combattaient pas les Allemands pour réaliser

des buts impérialistes et capitalistes. Mais ces délégués au Soviet n'étaient pas réellement des ouvriers, c'étaient seulement des démagogues. Comme le dit O'Grady à Thorne dès leur première visite au Soviet : « Regardez leurs mains. Aucun d'eux n'a fourni un jour de travail dans sa vie ». Ils quittèrent Pétrograd, fort découragés par les tentatives qu'ils avaient faites au front et à l'arrière. Nous avions eu maintes occasions de les voir, durant leur séjour. Au dernier dîner que nous fîmes ensemble, nous venions de passer dans le salon, quand Will Thorne, élevant son verre, rempli de ce whisky à l'eau qu'il aimait, porta une santé en mon honneur et prononça un charmant petit discours que je n'oublierai jamais.

Une après-midi, vers la fin du mois, j'allai rendre visite à Terechtchenko. Je le trouvai en conférence avec les trois nouveaux ministres socialistes Tseretelli, Tchernoff et Skobeleff, qui devaient se rendre à la fin du même jour au Soviet, pour rendre compte de leurs travaux. Apprenant que je me trouvais là, ils exprimèrent le désir de me voir et je fus en conséquence invité à me joindre à eux. Terechtchenko me présenta à ses collègues; Tseretelli, qui jouait l'orateur, entreprit, deux heures durant, de me catéchiser sur des sujets variés touchant la révolution, la guerre et nos traités. La révolution a-t-elle eu quelque répercussion en Angleterre? me demanda-t-il. Est-il possible de faire concorder les vues des démocraties anglaise et russe, particulièrement du point de vue de la guerre? Est-ce que le gouvernement de Sa Majesté représente réellement l'opinion publique anglaise? — « Une révolution du genre de celle que vient de traverser la Russie, répondis-je, a nécessairement un contre-coup plus ou moins accentué dans tous les pays. Elle exercera certainement une influence dans le sens démocratique sur l'opinion publique anglaise, et par là, elle contribuera à nous rapprocher du peuple russe. Nous avons conservé un régime monarchique, mais nous sommes le pays le plus libre du monde et il y a longtemps que nous avons adopté la maxime « *Vox populi suprema lex* ». Je puis vous assurer qu'un gouvernement anglais qui ne représenterait pas l'opinion publique ne resterait pas au pouvoir. »

Passant ensuite à la question de nos accords, Tseretelli me demanda : « Si la Russie renonçait à quelques-uns des avantages qui résulteraient pour elle du maintien des traités, le gouvernement de Sa Majesté serait-il disposé à en faire autant? »

En réponse à cette question, je lui parlai du remaniement que nous avions fait subir à notre dernière note, ainsi que je l'ai expliqué plus haut. Je n'avais été autorisé à la remettre à Terechtchenko que deux jours plus tôt. « Bien que nous considérions qu'il n'y ait rien dans ces accords qui soit en opposition avec les principes proclamés par la démocratie russe, vous voyez que nous sommes disposés à les examiner avec nos Alliés et, si cela est nécessaire, à les reviser. » Cette déclaration lui causa la plus grande satisfaction.

« Les démocraties alliées, me dit-il alors, devraient arriver à un accord complet relativement à leurs buts de guerre et leurs conditions de paix éventuelle. Le gouvernement de Sa Majesté consentirait-il à ce qu'une conférence se réunît dans ce but? »

— « C'est une question, fis-je, à laquelle je ne saurais répondre sans consulter mon gouvernement. » Mon interlocuteur insista pour connaître mes vues personnelles. « La réponse que je vous ai faite tout à l'heure, dis-je, vous a montré que nous sommes prêts à faire un grand pas dans le sens que vous indiquez. Un nouvel examen de nos accords contraindrait nécessairement à un échange de vues, mais mon gouvernement préférerait sans doute conduire les négociations par l'intermédiaire des ambassadeurs, qui le représentent dans les capitales alliés, plutôt que de réunir une conférence. » Tseretelli me parla ensuite de la nécessité de maintenir un contact étroit entre nos deux démocraties grâce à des visites échangées par les représentants des divers partis travaillistes et socialistes de chacune d'entre elles.

« Ce désir, assurai-je, est partagé de tout cœur par le gouvernement de Sa Majesté et je puis vous dire que M. Henderson, qui représente notre Labour Party dans le ministère, est déjà en route vers Pétrograd; il est chargé d'une mission spéciale. »

— « Cela est fort satisfaisant, me dit-il, mais on estime généra-

lement que le gouvernement de Sa Majesté n'autoriserait pas des représentants des autres groupes, M. Ramsay Macdonald par exemple, à venir. Me permettez-vous de dire au Soviet qu'il n'en est rien et que, au contraire, le gouvernement de Sa Majesté donnera toute facilité à M. Macdonald pour venir? » — « Je ne puis pas, répondis-je, vous donner une pareille assurance, mais je transmettrai votre question à mon gouvernement. Je veux être tout à fait franc avec vous. Quand, pour la première fois, le Soviet a soulevé la question de la venue de M. Macdonald, je me suis opposé à ce qu'une réponse favorable soit donnée, car je craignais que cette visite pût encourager le mouvement pacifiste. Mais d'après ce que m'ont dit depuis M. Vandervelde et M. O'Grady sur les idées de M. Macdonald, j'ai changé d'avis et, comme j'estime maintenant que cette visite peut avoir d'heureux résultats, je suis disposé à appuyer sa demande. »

Enfin, Tseretelli en vint à cette question : Est-il possible de détacher les socialistes allemands de leur gouvernement? Je lui dis sur-le-champ que c'était là, à mon avis, une idée utopique. Le peuple allemand ne faisait qu'un avec son gouvernement, il approuvait sa politique d'annexion et ses méthodes de guerre barbares. Une pression militaire ou le blocus provoqueraient, seuls, un soulèvement contre le gouvernement. A ce moment, Tchernoff intervint.

« La Révolution, dit-il, a été, à une certaine époque, considérée comme une idée utopique. Pourtant elle s'est réalisée. » Je contestai l'exactitude de cette assertion, en déclarant que la révolution était seulement survenue plus tôt qu'on ne l'attendait. « Je désire, dit Tseretelli, que les socialistes alliés et russes se rendent à Stockholm, voici pourquoi : nous dirons en face aux Allemands que s'ils ne déchaînent pas la guerre civile contre leur gouvernement, nous n'aurons plus aucun rapport avec eux. » En m'en allant je lui demandai si le gouvernement pouvait compter sur le Soviet pour l'aider à poursuivre la guerre. Il me répondit affirmativement. « Ce que le Soviet veut, conclut-il, c'est la démocratisation, ce n'est pas la démoralisation de l'armée. »

Peu de jours après, je reçus de lord Robert Cecil, qui dirigeait alors le Foreign Office, le télégramme suivant, relatif

à cette conversation : « Votre Excellence a parlé avec beaucoup de courage et de sagesse, dans des circonstances fort délicates. Je veux vous exprimer ma chaleureuse approbation. »

De ces trois ministres socialistes, seul Tseretelli, qui était ministre des Postes et Télégraphes, me fit une impression favorable. Géorgien de famille princière, chef du parti social-démocrate, il avait fait, sous l'empire, plusieurs années de travaux forcés en Sibérie. Il était cultivé et sympathique, il me plut par son évidente probité d'intention et la franchise de ses manières. Comme tant d'autres socialistes russes, c'était un idéaliste. Je ne songe pas à lui en faire grief, mais il est certain qu'il commettait l'erreur de traiter de graves problèmes de politique pratique d'un point de vue purement théorique. Ses deux collègues n'avaient rien d'idéaliste. Skobeleff, le ministre du Travail, était aussi un social-démocrate. Il avait des vues très avancées sur les droits des ouvriers dans les usines. Nerveux et excitable, médiocrement intelligent, il était plutôt d'apparence insignifiante; il me donna l'impression d'être un homme qui ne s'imposerait jamais. Tchernoff, le ministre de l'Agriculture, avait, lui, l'apparence d'un homme d'un caractère énergique et d'une intelligence de premier ordre. Il appartenait à la fraction avancée du parti social-révolutionnaire et réclamait la nationalisation immédiate de la terre et sa distribution aux paysans : il ne voulait même pas qu'on attendît pour cela la décision de l'Assemblée Constituante. Il était généralement regardé comme dangereux et peu sûr et il ne me parut rien moins que sympathique. Il avait été du nombre des réfugiés russes retenus à Halifax et il eut bien soin de me le rappeler.

Avant de continuer mon récit, je dois dire quelques mots des idées et des buts des différents groupes politiques. Le parti dénommé *bourgeois* était représenté, dans l'ensemble, par les cadets et, à un moindre degré, par certains groupes d'industriels de Moscou. Ils étaient partisans de la continuation énergique de la guerre, de la restauration de la discipline dans l'armée; ils estimaient que les diverses questions d'ordre social et constitutionnel, posées par la révolution, devraient être résolues par l'Assemblée Constituante. Pourtant ils

souhaitaient que cette assemblée ne se réunît qu'après les élections locales des Zemstvos nouvellement réorganisés et celles des conseils des villes : ainsi les rouages nécessaires à l'organisation et au contrôle des élections générales seraient tout prêts.

Parmi les partis socialistes, le parti social-révolutionnaire, dirigé par Kerensky, était un parti agrarien, par opposition aux social-démocrates, dont Tseretelli était le chef. Ceux-ci représentaient le prolétariat des villes. Leur mot d'ordre avait toujours été « la terre et la liberté ». Durant la dernière partie du XIXe siècle et le début du XXe, ils avaient adopté le terrorisme comme un moyen d'arriver à leurs fins. Après le meurtre du grand-duc Serge en 1903, ils avaient renoncé aux méthodes terroristes et les assassinats politiques — comme celui de Stolypine en 1911 — étaient devenus l'exception plutôt que la règle. Les social-démocrates depuis la conférence de Londres de 1903 (conférence où les léninistes l'emportèrent sur leurs adversaires à propos de la question de l'organisation du parti) étaient fractionnés en Mencheviks et Bolcheviks ou socialistes minoritaires et majoritaires; « modérés » et « extrémistes » eussent été pourtant des termes plus exacts. Les premiers, semblables en cela à la plupart des social-révolutionnaires, voulaient s'unir aux libéraux avancés pour anéantir le régime impérial. Une fois la chose faite, ils souhaitaient l'instauration d'une république démocratique. Au contraire, les Bolcheviks ne voulaient pas avoir affaire aux partis bourgeois, aussi avancés qu'ils pussent être. Pour eux, les masses seules comptaient et c'était vers les ouvriers et les paysans qu'ils se tournaient pour trouver l'appui nécessaire à la réalisation de leur programme : établissement de la dictature du prolétariat et transformation de tout le système social. Dès le début, leur cri de ralliement avait été : « Tout le pouvoir au Soviet ». Ni les Mencheviks, ni les social-révolutionnaires n'étaient disposés à se rallier à cette formule; pourtant, ceux de leurs membres qui entrèrent dans le gouvernement, reconnurent leur responsabilité devant le Soviet et lui rendirent toujours compte de tous leurs actes officiels. Les modérés des deux groupes socialistes, en dépit des divergences de vues qui les séparaient des bolcheviks,

n'oublièrent jamais qu'ils avaient été et qu'ils demeuraient leurs « camarades » et ils furent en contact plus étroit avec eux qu'avec leurs collaborateurs libéraux. Bien qu'ils fussent d'accord avec ces derniers pour laisser la future Assemblée Constituante résoudre les questions fondamentales, ils furent amenés par la marche des événements à prendre par anticipation quelques-unes des décisions qu'il auraient voulu réserver.

Quant à la guerre, Mencheviks et social-révolutionnaires estimaient qu'il fallait la terminer rapidement, en signant une paix sans annexion et sans indemnité. Pourtant, il y avait un petit groupe de Mencheviks, dirigés par Plekhanoff, qui demandait aux classes ouvrières de participer à la lutte contre l'Allemagne jusqu'à l'heure de la victoire. La victoire seule, à leurs yeux, pourrait assurer la liberté que la Russie venait d'acquérir. Les Bolcheviks, eux, étaient, dans toute l'acception du mot, des « défaitistes ». Comme Lénine l'avait déclaré à la conférence de Kienthal, en 1916, il fallait terminer la guerre par n'importe quel moyen et à tout prix. Il fallait amener les soldats, par une propagande organisée, à tourner leurs armes non contre leurs frères des rangs ennemis, mais contre les gouvernements réactionnaires bourgeois de tous les pays. Pour un Bolchevik, la patrie et le patriotisme n'existent pas; dans le plan de Lénine, la Russie n'était qu'un pion. Si le rêve de Lénine, la révolution mondiale, se réalisait, la guerre que la Russie menait avec acharnement contre l'Allemagne se transformerait en guerre civile — et c'était dès lors la fin et le but de la politique de Lénine.

SIR GEORGE BUCHANAN

(Traduction M. THIÉBAUT.)

(A suivre.)

LES

LABORATOIRES DE PASTEUR

A L'ÉCOLE NORMALE

En souvenir d'Ernest LAVISSE.

« J'entre ici comme un vaincu du temps. » Pasteur se trompait en s'exprimant ainsi, le jour où il prit possession de l'Institut auquel il a donné son nom. Quelque grande que fût l'idée qu'il s'était toujours faite de l'importance de ses recherches et de ses découvertes, quelque ampleur qu'eût prise l'admiration universelle dont il était alors entouré, et à laquelle il devait un Institut dépassant tout ce qu'il avait rêvé aux heures du travail le plus acharné, il se refusait à voir qu'il était désormais un de ces vainqueurs du temps, dont le nom, loin de connaître jamais l'oubli, doit traverser les âges en s'enrichissant sans cesse de tributs de gloire nouveaux. Sa pensée se tournait vers le passé, vers les trente années de son séjour à l'École normale, où il avait eu tant de peine à obtenir peu à peu les installations dont il avait besoin, mais où sa puissance de travail, avant de l'abandonner, avait comblé de jouissances toutes les minutes de ses jours et souvent de ses nuits, transformé les inquiétudes en triomphes, où il avait frôlé et vaincu la mort. Au moment où il franchissait la porte de l'Institut, grande ouverte sur l'immortalité, son amour et ses regrets allaient aux lieux plus humbles qu'il venait de quitter et qui auraient dû demeurer tout pleins de lui.

C'est de ces lieux que je voudrais retracer l'histoire. On s'étonne, après vingt-cinq ans, qu'ils ne soient pas restés consacrés; on voudrait les retrouver aujourd'hui tels qu'ils étaient lorsqu'il les remplissait de sa passion et de son génie. Mais quoi, toute vie s'en était retirée avec lui; rien n'y était demeuré de tous ses instruments de recherches; ce n'était plus que des locaux vides et désolés, guettés par quelque usage banal. Après tout, du moment qu'il les avait quittés et qu'il ne pouvait s'y survivre dans ses disciples, qu'importe ce qu'ils sont devenus? Seules des apparences extérieures pouvaient subsister et l'essentiel en effet en a subsisté; ce n'est plus qu'un site, comme un de ces paysages où s'est livrée quelque grande bataille dont dépendaient les destinées humaines, et auquel on sait gré de n'avoir pas trop changé depuis qu'il est entré dans l'histoire. Pour que l'imagination n'ait pas trop de peine à ressusciter ce passé illustre, il est bon d'analyser le site, d'en préciser les points qui correspondent aux différents moments de la bataille. Il est bon surtout de le défendre contre les entreprises grossières des vulgarisateurs, qui font argent de la légende, et qui la faussent pour la rendre plus lucrative. Le cliché photographique truqué est une arme puissante et dangereuse aux mains du mensonge : plus encore que le reportage oral, il est capable de donner à des inventions l'apparence de la vérité, et d'égarer dans l'avenir ceux qui la chercheront sans avoir le temps ni les moyens de lui demander ses titres. Il m'est tombé sous les yeux, pendant les fêtes mêmes du centenaire, un journal illustré qui s'est mis sous le patronage de la *Science*, et qui, publiant, d'un des maîtres de la vulgarisation, un article excellent sur *la Vie et les Travaux de Pasteur*, a jugé bon de l'illustrer de toute une série de photographies prises à l'École normale même, dont pas une n'est accompagnée d'une légende exacte. Le petit jardin de l'infirmerie, créé après la transformation du laboratoire, est donné pour un clos où Pasteur enfermait les moutons vaccinés contre le charbon; l'ancien sous-sol du laboratoire figure le grenier légendaire, inaccessible aux photographes, où Pasteur dut travailler pendant la première année de son séjour à l'École normale. Contre de telles déformations, qui abusent de la

crédulité du public, il n'est que temps de réagir. Les traditions orales y sont impuissantes : les erreurs commises par certains vulgarisateurs finiraient par s'accrocher, jusqu'à en devenir inséparables, aux indications sommaires données par M. Vallery-Radot ou par Duclaux, qui elles-mêmes ont besoin d'être précisées par des documents, afin que, une fois pour toutes, l'histoire soit fixée des murs entre lesquels se sont passées les trente années les plus fécondes de la vie de Pasteur.

Comme cette histoire est avant tout une histoire de pauvreté, comme elle est un chapitre significatif de cette misère des laboratoires, qui paraît une maladie chronique de la France, il m'a semblé que les documents les plus propres à l'éclairer devaient se trouver dans les archives de l'administration des *Bâtiments civils*, avec laquelle Pasteur fut nécessairement aux prises, pour obtenir d'abord un laboratoire, puis les agrandissements de ce laboratoire répondant à l'ampleur et à la variété croissante de ses recherches et de ses découvertes. Et, en effet, les dossiers des *Bâtiments civils*, soit à l'administration même des Beaux-Arts [1], soit aux Archives Nationales, m'ont livré, outre des dates qui font foi, des documents inédits du plus haut intérêt, entre autres des autographes de Pasteur, dont un, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, est d'une grande beauté et d'une importance de premier ordre, pour l'histoire de sa pensée encore plus que pour celle de son laboratoire.

***

Quand on entre dans la rue d'Ulm par le carrefour des rues Gay-Lussac et Claude-Bernard, on voit immédiatement s'allonger sur la droite, jusqu'à la grille de l'École normale, les bâtiments du laboratoire que Pasteur et ses collaborateurs ont quitté à la fin de 1888, pour l'Institut de la rue Dutot. En 1895, lors des fêtes du centenaire de l'École normale, le Conseil municipal de Paris y a fait apposer, du vivant même de Pasteur, un médaillon de bronze et une plaque de marbre,

1. Je dois remercier tout particulièrement M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, de la cordialité avec laquelle il m'a aidé dans mes recherches.

dont l'inscription, rédigée par un des élèves du maître, Gernez, qui mourut maître de conférences de chimie à l'École normale, rappelle les principales séries de travaux accomplis dans ces bâtiments. L'ensemble forme aujourd'hui l'infirmerie de l'École.

L'aspect extérieur, du côté de la rue, n'a été modifié que pour la bâtisse sur laquelle est scellée la plaque. C'est le dernier grand laboratoire, qu'on a surélevé d'un petit étage mansardé. Les fenêtres sont restées telles qu'elles étaient : les quatre premières étaient celles du laboratoire même et elles en indiquent les vastes dimensions.

La cinquième était celle d'une corridor conduisant du grand laboratoire dans les pièces du bâtiment suivant, sans étage et sans fenêtre sur la rue, divisé extérieurement en trois travées. Là presque rien n'est changé; la terrasse qui le couvrait a été remplacée par un toit très bas, mais l'aspect, caractérisé avant tout par l'absence de fenêtres, reste en somme tel qu'il était du temps de Pasteur.

Ce mur à trois travées aboutit à un petit pavillon à un étage, où rien n'a changé depuis qu'il a été construit. Et de ce pavillon part la grille de l'École, pour aboutir à un pavillon symétrique, qui est la loge du concierge.

Ces trois divisions, très nettes dans l'aspect extérieur, correspondent à peu près exactement à trois périodes de plus en plus anciennes, à mesure qu'on se rapproche de la grille : le grand laboratoire date de 1868-69, ainsi que les deux premières travées du bâtiment sans fenêtre. La troisième travée de ce bâtiment date de 1862, et elle trahit du dehors les dimensions du premier laboratoire véritable que Pasteur eut à sa disposition. Le pavillon, avec lequel cette pièce fut mise en communication, lui est antérieur de quatre ans : il fut construit en même temps que la grille et occupé immédiatement par Pasteur en 1858.

Or Pasteur a été nommé administrateur de l'École et directeur des études scientifiques à la rentrée de 1857, en même temps que l'inspecteur général Désiré Nisard était chargé de la haute direction. Rien n'existait à cette époque des édifices que nous venons de décrire. Pasteur, qui s'était engagé l'année précédente, à Lille, dans l'étude des fermentations, ne trouva

donc en arrivant à l'École aucun local où il pût installer et poursuivre ses expériences.

Duclaux, dans l'article sur le laboratoire Pasteur qu'il a donné en 1895 au *Livre du Centenaire de l'École Normale*, a raconté qu'il y avait bien à l'École un laboratoire annexé à la chaire de chimie, celui-là même où Pasteur avait été le préparateur de Balard, de 1846 à 1848, mais que Sainte-Claire Deville, successeur de Balard, aimait trop à être maître chez lui, pour que Pasteur songeât à lui demander l'hospitalité. Sainte-Claire Deville a, comme on le verra plus loin, donné trop de preuves de son admiration et de son affection pour Pasteur, pour qu'on puisse, selon moi, supposer qu'il n'aurait pas été heureux, si cela avait été possible, de donner l'hospitalité à des recherches dont il savait la perfection et l'importance. On n'a même pas besoin de supposer que Pasteur, directeur de Sainte-Claire Deville, aurait été embarrassé pour travailler dans un laboratoire, dont le chef était son subordonné. La vérité, telle qu'elle ressort des pièces d'archives provenant des *Bâtiments civils*, est beaucoup plus simple : c'est que, en 1857, Sainte-Claire Deville lui-même ne pouvait pas utiliser le laboratoire de chimie de l'École pour ses recherches personnelles. Dès le mois de janvier 1855, le ministre de l'Instruction publique Fortoul, avec des allusions à une correspondance antérieure sur le même sujet, avait signalé aux *Bâtiments civils* que le laboratoire de chimie de l'École normale était insuffisant, puisque les élèves n'y pouvaient manipuler sans que les travaux du professeur fussent suspendus, et les appareils nécessaires à ses leçons démontés. L'architecte, M. de Gisors, avait été invité à fournir des plans pour un agrandissement hors des bâtiments mêmes de l'École, et, travaillant sur les indications de Sainte-Claire Deville, avait, en mars, présenté un devis dépassant 70 000 francs, non compris les frais d'installation intérieure que l'Instruction publique offrit de prendre à sa charge. Les *Bâtiments civils* se refusèrent à une pareille dépense et Sainte-Claire Deville dut, comme le fit plus tard Pasteur, réduire ses ambitions. Lorsque celui-ci prit la direction des études scientifiques, des plans plus modestes, n'impliquant que 6 000 francs de dépense, avaient été dressés par un nouvel architecte,

M. Bouchot, mais n'étaient pas encore exécutés. Le laboratoire de chimie était donc en transformation pour cause d'insuffisance à la rentrée de 1857, et Pasteur n'y eût certainement trouvé aucune commodité pour y installer son travail, puisque ces commodités faisaient encore défaut à Sainte-Claire Deville lui-même.

D'ailleurs, de toutes les commodités, celle qu'il prisait le plus était le voisinage de son travail et de son appartement. Avoir son laboratoire près de son logis, et, si l'on peut dire, de son lit, était son rêve depuis que, en 1846, il avait vu son maître Balard inaugurer la nouvelle École, en installant un lit de camp dans les pièces qui lui avaient été concédées. A Lille, il avait eu cette joie d'habiter au-dessus de son laboratoire. M. Vallery-Radot à cité une lettre, qu'il écrivit alors à son ami Chappuis : « J'ai enfin ce que j'ai toujours envié, un laboratoire où je peux aller à toute heure, au rez-de-chaussée de mon appartement; et quelquefois, pendant que je dors, souvent même ces jours-ci, le gaz brûle toute la nuit et les opérations suivent leur cours. » J'incline fort à croire que, même s'il y avait eu de la place pour lui chez Sainte-Claire Deville, Pasteur n'eût pas aimé établir ses expériences dans une partie de l'École aussi éloignée de son appartement. Il préféra utiliser un grenier qui se trouvait dans son voisinage immédiat et retrouver ainsi ses habitudes de Lille.

Son appartement occupait, au second étage, une partie de l'aile occidentale, en façade sur la rue d'Ulm, et par une extrémité où se trouvait son cabinet d'administrateur, donnait sur le même grand escalier d'angle que l'aile méridionale qui longe le jardin. Il lui suffisait de monter un étage pour trouver la porte donnant sur le grenier de cette aile, grenier bas, éclairé seulement par de petites fenêtes à tabatière. D'après la tradition orale rapportée par M. Vallery-Radot, il s'y installa dans deux petites pièces, dont Duclaux dit qu'elles étaient inhabitées parce qu'elles étaient trop incommodes. Quelles étaient ces deux petites pièces? J'ai longtemps hésité dans leur identification, surtout après avoir trouvé un rapport d'architecte de 1868, où il est question d'un incendie dans le comble de l'aile méridionale. Mais, à supposer même que l'incendie ait obligé à une réfection complète, les utilisations possibles étaient

nécessairement les mêmes après qu'avant, et le sujet s'est éclairé lorsque j'eus trouvé aux archives une lettre de 1858, que je rapporterai plus loin, et où Pasteur demande la transformation en laboratoire de trois travées inutilisées.

Dans l'état actuel, on pénètre dans ce comble par un corridor étroit s'allongeant sur cinq travées : les deux premières sont occupées, à droite, par un débarras non carrelé, affecté à l'appartement qu'habitait Pasteur[1] ; à gauche, par deux petites chambres de domestiques. Les trois travées suivantes sont prises de chaque côté par des chambres de domestiques toutes pareilles. Au delà, le corridor s'ouvre sur une partie du grenier non transformée et non transformable, parce qu'un réservoir du chauffage à l'eau, qui fut installé à l'École dès l'origine, en occupe la première travée. J'imagine qu'en 1857 les deux premières travées étaient aménagées comme aujourd'hui et que Pasteur utilisa pour son travail les deux pièces en face de son débarras; les trois travées suivantes au contraire étaient encore libres et c'est pour cela qu'il put en demander la transformation en un petit laboratoire.

Il me paraît donc infiniment probable que les expériences sur les fermentations commencées à Lille furent poursuivies en 1857-58 dans les deux chambres de domestiques, que Pasteur trouva libres à gauche de l'entrée du grenier de l'aile méridionale, et où, de son cabinet, il pouvait monter en une demi-minute. L'avantage était compensé par des inconvénients, dont le pire n'était pas la chaleur de l'été ou la froidure de l'hiver, mais l'extrême exiguïté. A la fin de l'année scolaire, il n'y tint plus et il écrivit au ministre de l'Instruction publique.

Paris, le 28 juin 1858.

Monsieur le Ministre,

Lorsque votre bienveillance m'a appelé au poste que j'occupe à l'École normale supérieure, ma première pensée a été de remplir aussi bien que possible les devoirs de la position que vous aviez daigné me confier. Mais à côté de cette préoccupation, que je dois placer au premier rang, il en est une autre qui est le bonheur de ma vie et que je n'abandonnerais à aucun prix. C'est celle de poursuivre mes travaux personnels. Votre prévoyante sollicitude, Monsieur le Ministre, n'y sera

1. C'est aujourd'hui mon galetas.

point indifférente. Car s'il est un genre d'autorité nécessaire à la mission du Directeur des études scientifiques à l'École normale, c'est avant tout celui qui résulte de ses titres extérieurs et de la place qu'il aura prise dans le monde savant. Je crois donc obéir, Monsieur le Ministre, à une partie de vos instructions en consacrant tous mes loisirs aux progrès de la science. Aussi j'ose espérer que Votre Excellence accueillera favorablement l'humble demande que j'ai l'honneur de Lui adresser. Je La prie de vouloir bien m'autoriser à disposer d'une portion entièrement inoccupée d'un des greniers de l'École, et, dans le cas où Elle m'accorderait cette autorisation, d'en transmettre l'avis à Son Excellence le Ministre d'État, afin qu'il veuille bien mettre à ma disposition les quelques fonds nécessaires à l'appropriation de trois travées de ce grenier pour l'installation, plus que modeste, d'un petit laboratoire.

Si Votre Excellence veut bien m'accorder son haut patronage, je ne saurais craindre un refus de la part de Son Excellence le Ministre d'État qui s'est montré à tant de reprises un protecteur éclairé des Sciences.

Je suis, avec le plus profond respect, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence le très humble et très dévoué serviteur.

L. PASTEUR
Administrateur de l'École normale supérieure,
Directeur des Écoles scientifiques.

Cette lettre est doublement intéressante. On y voit percer pour la première fois les idées sur la section des sciences de l'École normale, dont Pasteur s'inspira quatre mois plus tard, lorsqu'il proposa, dans un rapport du 1er octobre 1858, l'institution des agrégés préparateurs. On y sent aussi pour la première fois, à l'humilité du ton, l'appréhension qu'il éprouvait pour le succès de sa demande, devant une organisation où la bonne volonté du ministre de l'Instruction publique, dès qu'il s'agissait d'aménagements ou de constructions, était soumise au bon plaisir du ministre d'État et de la Maison de l'Empereur, dont les *Bâtiments civils* dépendaient. Cette organisation fâcheuse n'a cessé depuis 1846 de peser sur la vie de l'École normale, et un an d'administration avait appris à Pasteur à s'en méfier, malgré le zèle qu'il trouva toujours dans l'architecte Bouchot. Il savait tout ce qu'il avait à redouter des bureaux du ministère d'État, incapables de discerner l'intérêt scientifique d'une dépense, ou, s'ils l'apercevaient, décidés d'avance à en détourner les yeux, et il fit là en effet sa première expérience de leur indifférence professionnelle.

Dès la fin de juillet, le ministre Rouland avait transmis la requête au ministre d'État, en la lui recommandant chaudement.

Monsieur le Ministre et cher Collègue,

J'ai l'honneur de solliciter votre bienveillance particulière en faveur de la requête contenue dans la lettre ci-jointe de M. Pasteur, directeur des études scientifiques de l'École normale supérieure. Ce savant chimiste a l'intention de consacrer les quelques loisirs que pourront lui laisser ses importantes fonctions à continuer le cours de ses expérimentations, et il sollicite, pour le faire convenablement, l'appropriation d'un des greniers de l'École dans lequel il établirait un laboratoire particulier. Je désire vivement, Monsieur le Ministre et cher collègue, qu'il vous soit possible de donner suite au vœu exprimé par M. Pasteur, connu dans la science par des travaux que le gouvernement a déjà récompensés et qu'il serait regrettable de voir interrompre.

Je vous serais obligé de me faire connaître, le plus promptement qu'il vous sera possible, votre décision sur cette demande très digne de l'intérêt de Votre Excellence.

Agréez, Monsieur le Ministre et cher collègue, l'assurance de ma haute considération.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,
ROULAND

La réponse ne se fit pas attendre : elle fut envoyée le 27 juillet et elle était négative.

27 juillet 1858.

Le Ministre d'État
à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

. . . . . .

Malgré tout l'intérêt que méritent les études de ce savant, je ne puis, Monsieur le Ministre et cher Collègue, accueillir sa demande.

Les crédits mis à ma disposition pour le service des *Bâtiments civils* doivent être entièrement consacrés à l'entretien des édifices et non à l'exécution des travaux que réclame la convenance des personnes logées dans ces édifices.

D'ailleurs, ces crédits répartis au commencement de l'exercice entre les divers établissements sont à cette époque de l'année complètement épuisés.

J'ajouterai qu'il y aurait peut-être lieu d'examiner s'il serait prudent d'installer un laboratoire de chimie dans les greniers de l'École normale.

Je regrette donc de ne pouvoir seconder en cette circonstance l'intérêt que Votre Excellence porte à M. le Directeur des études scientifiques de l'École normale.

Cette réponse est en minute dans les dossiers des *Bâtiments civils* conservés aux Archives Nationales. C'était donc un simple rédacteur qui le prenait de haut avec les convenances personnelles de Pasteur. Mais l'argument principal derrière lequel il se retranchait ensuite n'était que trop réel, et c'est à lui que, jusqu'en 1870, devaient se heurter toutes les demandes de Pasteur pour obtenir la place dont il avait de plus en plus besoin. La dernière remarque, ajoutée d'une autre main que celle du rédacteur, devait inquiéter Pasteur sur les responsabilités qu'il avait assumées, en se procurant dans les deux petites chambres l'installation de fortune, dont il s'était bien gardé de parler dans sa requête.

Heureusement les circonstances vinrent à son aide. Quand Pasteur était rentré à l'École comme directeur, il n'en avait pas retrouvé les abords dans l'état, très différent de celui d'aujourd'hui, où il les avait laissés en 1848. Ils étaient en pleine transformation. Dix ans avant, la rue d'Ulm s'arrêtait à la grille de l'École qui la barrait transversalement. Comprise dans le plan révolutionnaire dit *des Artistes*, elle devait, à travers les terrains provenant des monastères des Ursulines, des Feuillantines et du Val-de-Grâce, rejoindre le boulevard extérieur du XVIIe siècle, qui est devenu le boulevard de Port-Royal. L'affectation du Val-de-Grâce au service de santé militaire l'avait sauvé et, en 1807, la rue d'Ulm n'avait été ouverte que jusqu'au mur de séparation entre Ursulines et Feuillantines, où elle se terminait en impasse. Lorsque, en 1841, on décida de construire l'École normale nouvelle sur l'ancienne vigne des Ursulines, la Ville lui concéda la jouissance de l'extrémité de l'impasse, et la grille fut établie transversalement à la rue d'Ulm, immédiatement après le carrefour de la rue des Ursulines, aujourd'hui rue Louis-Thuilier. Mais, dès 1850, la Ville avait conclu avec un sieur Vaillant un traité par lequel celui-ci s'engageait à ouvrir à ses frais la rue d'Ulm jusqu'à la rencontre de la rue des Feuillantines, aujourd'hui rue Claude-Bernard, et, le 26 juin 1856, Vaillant avait réclamé au ministre d'État la partie de terrain néces-

saire à l'ouverture de la rue d'Ulm, en proposant d'établir le long de l'École une barrière en bois provisoire, pendant l'exécution des travaux.

L'administration de l'École, qui devait l'année suivante être remplacée par celle de Nisard et Pasteur, résista tout l'été pour garder la jouissance d'un jardin établi sur le terrain réclamé, mais les travaux de terrassement et de pavage furent exécutés dans l'hiver de 1856-1857, et en mai, lorsqu'on entreprit la démolition de la grille transversale, le ministre de l'Instruction publique demanda au ministre d'État de faire établir une barrière provisoire, en attendant la construction de la nouvelle grille longitudinale. Cette affaire fut une des premières dont Pasteur eut à s'occuper, lorsqu'il fut nommé administrateur de l'École. En février 1858, l'architecte Bouchot présenta et fit approuver aux *Bâtiments civils* les plans et les devis pour l'établissement de la grille de clôture, telle qu'elle existe aujourd'hui, et pour la construction, à son extrémité méridionale, d'un pavillon symétrique à celui du concierge. La dépense devait être de 30 000 francs; elle avait dû être consentie par le ministère d'État, puisqu'il y avait cas de force majeure, mais il avait refusé une centaine de mille francs nécessaires à la surélévation des deux extrémités de la façade, qui n'avaient alors qu'un rez-de-chaussée, et ce refus avait probablement contribué à rendre Pasteur timide dans la demande du tout petit crédit nécessaire à ses « convenances personnelles ». Mais, au moment où il le demandait et où on le lui refusait, la grille et le pavillon s'achevaient. Le pavillon ne semblait pas utilisable par l'École, où le régime d'alors confinait strictement les élèves dans les parties de la maison les plus reculées, et c'est pourquoi, sans doute, l'architecte avait eu l'idée d'y établir son agence. Peut-être Pasteur y avait-il pensé pour lui-même, mais avait-il préféré le grenier où il pouvait monter en pantoufles à toute heure du jour et de la nuit. Toujours est-il que, devant le refus, il dut rabattre ses prétentions sur le pavillon qu'un escalier coupait en deux, ne laissant de chaque côté que des pièces minuscules. Du moins le verrait-il de ses fenêtres, et, après tout, les surfaces disponibles égaleraient-elles celles qu'on eût pu trouver dans les trois travées d'un grenier non mansardé. Ce fut évidem-

ment pour répondre à son désir que Rouland écrivit le 12 août au ministre d'État :

Je n'insiste pas auprès de Votre Excellence, d'autant mieux qu'une occasion plus favorable se présente de permettre à ce savant chimiste de continuer les importants travaux qu'il a déjà commencés sur les fermentations. Le petit pavillon que vous venez de faire construire, pour raison de symétrie, et qui correspond à celui occupé par le concierge de l'École, n'a aucune destination, car son éloignement du bâtiment principal ne permettrait pas de l'utiliser pour des services intérieurs. Je vous prie de vouloir bien consentir à ce qu'il soit affecté spécialement à M. Pasteur, et d'ordonner que les quelques travaux d'appropriation qui devaient y être exécutés le soient en vue de l'établissement d'un laboratoire, et dans les conditions les plus modestes qu'il vous plaira de fixer.

J'attache un grand prix au succès de cette nouvelle demande et je la signale à votre sollicitude.

Pasteur avait dû se faire encore petit pour que Rouland parlât des « conditions les plus modestes ». Il eut cette fois gain de cause : le 27 août, le ministre d'État donna son assentiment, et, le même jour, prescrivit à l'architecte d'exécuter les travaux le plus tôt possible. Il n'y a aucune raison de croire que ceux-ci ne furent pas terminés pour la rentrée. Pasteur n'a donc travaillé qu'un an dans les deux chambrettes du grenier, et la date de 1860, qu'une inscription placée sur le pavillon donne pour celle de son installation, devrait être remplacée par celle de 1858.

Il suffit de voir ce pavillon, dont les dispositions n'ont pas été modifiées depuis qu'il est devenu le logement de l'infirmière, pour comprendre que, si Pasteur y fut enfin chez lui, il y fut aussi à l'étroit. Le principal défaut est que l'escalier le partage en deux à chaque étage, ne laissant de chaque côté que des pièces toute petites, de simples cabinets. Cela seul suffit pour rendre évident que, en 1857 ou aux premiers jours de 1858, quand l'architecte Bouchot en avait dressé les plans, personne encore n'avait prévu que Pasteur pourrait s'y installer. Il fallut l'accepter avec des incommodités et des défauts incorrigibles, et les travaux d'appropriation très modestes qui y furent exécutés ne portèrent que sur des détails d'aménagement : les armoires sans doute qui entouraient la pièce du rez-de-chaussée sous terrasse, symétrique au porche

de la conciergerie, surtout la fameuse soupente avec échelle de meunier par laquelle fut utilisée la partie haute de la cage d'escalier. Ici, au contraire, il est évident que Pasteur intervint : une telle soupente ne pouvait être prévue pour une agence d'architecture. Pour Pasteur, elle ne gagnait pas seulement de la place, elle en fournissait une où l'étuve, âme de ses expériences, si l'on peut dire, serait à l'aise, parce qu'à l'abri de tout risque. Peu lui importait dès lors de ne pouvoir l'atteindre que par une échelle de meunier et de ne pouvoir y pénétrer qu'à genoux. Duclaux dit qu'il l'a vu y passer des heures entières : « De ce galetas, dont on ne voudrait pas pour élever des lapins, sont sorties les découvertes qui ont bouleversé les notions de la physiologie humaine. »

***

Ce fut, en effet, aussitôt après l'installation dans le pavillon que commença le célèbre duel de Pasteur avec Pouchet sur les générations dites spontanées. Il lui fallut quatre années pour remporter la victoire, quatre années pendant lesquelles la cage à mouches qu'était le pavillon s'encombra et devint trop petite. Ces quatre années avaient été aussi pour Pasteur quatre années d'expérience administrative, où il s'était expliqué les difficultés des rapports de l'École normale avec les *Bâtiments civils*. Mal construite et mal adaptée, dès l'origine, aux services qu'elle devait contenir, trop petite pour se prêter aux transformations fécondes que rêvait Pasteur et qui devaient en faire un foyer de recrutement pour la science, la maison demandait à la fois des réparations incessantes et des agrandissements; les unes et les autres dépendaient des *Bâtiments civils*, qui refusaient souvent les crédits les plus nécessaires : 3 000 francs, par exemple, furent refusés pour boucher des lézardes qui donnaient à la façade un aspect ruineux. En revanche, Pasteur obtint la surélévation de pavillons d'angle qui n'avaient qu'un rez-de-chaussée, et, chaque fois, ce fut une dépense de 80 000 francs. Crédits refusés, crédits accordés, les uns comme les autres lui rendaient évident que, lorsqu'il s'agirait de son laboratoire, c'est-à-dire d'une construction qui n'aurait aucun rapport

avec les services de l'École, il se heurterait au même obstacle qu'en 1858. Il avait pu profiter alors d'une dépense inutile; les dépenses utiles qu'il avait obtenues depuis comme administrateur réduisaient sa chance d'en obtenir comme savant. Il fallut donc préparer les voies et s'assurer la plus haute de toutes les protections, la seule qui pût venir à bout des résistances prévues, celle de l'Empereur. Le ministre n'y suffisait pas. Il y avait heureusement, parmi les familiers de Napoléon III, un homme qui éprouvait pour les travaux de Pasteur la plus grande admiration, l'aide de camp colonel Favé, dont l'intervention, comme on le verra, fut à plusieurs reprises décisive. Il fut convenu que le ministre Rouland demanderait à Pasteur une note qui justifiât des crédits pour les recherches à poursuivre dans le laboratoire, qu'une copie de cette note serait remise à l'Empereur, afin d'obtenir qu'il prît un intérêt personnel à l'agrandissement du laboratoire et que le colonel Favé le ferait connaître au ministre de la Maison de l'Empereur pour les *Bâtiments civils*. Les preuves de cette conjuration se trouvent dans deux documents de la main de Pasteur qui ont été conservés par ce service et sont aujourd'hui aux Archives Nationales.

L'un est une petite feuille de papier à lettre blanc, en tête de laquelle, d'une autre écriture que celle de Pasteur, est écrit au crayon bleu : *M. Cardaillac-note remise par le colonel Favé.* C'est évidemment une indication du ministre pour le chef de service des *Bâtiments civils*. Pasteur a écrit la note d'une écriture très soignée et ne l'a pas signée.

M. Pasteur, directeur des études scientifiques à l'École normale supérieure, s'occupe depuis six années de recherches physiologiques expérimentales sur les êtres microscopiques les plus inférieurs, placés à la limite du règne végétal et du règne animal. En suivant cette voie nouvelle et à peu près inexplorée jusqu'à ce jour, M. Pasteur est arrivé déjà à des résultats également importants pour la science et pour l'industrie.

Ces travaux ont appelé l'attention de l'Empereur, qui en désire la continuation et l'extension, et qui a remis à ce sujet une note au ministre de l'Instruction publique. Afin de répondre au vœu de l'Empereur, M. Pasteur aurait besoin d'un agrandissement, modeste toutefois, de son laboratoire, agrandissement qui peut s'effectuer sans difficultés ni gêne pour les constructions actuelles de l'École normale. Un

devis approximatif remis à M. Cardaillac par M. Bouchot, architecte de l'École normale, évalue la dépense à six mille francs.

A cette note est jointe une copie de celle que Pasteur avait rédigée pour le ministre de l'Instruction publique. Il l'a pour ainsi dire calligraphiée sur trois feuilles de papier blanc *in quarto*, que madame Pasteur a réunies par une faveur verte. Ce n'est pas là l'allure ordinaire des notes de service. Nul doute que cette copie ait été faite pour être mise sous les yeux de l'Empereur, et qu'elle ait été apportée avec l'autre, par le colonel Favé, au ministre de la Maison de l'Empereur, par qui elle fut transmise à M. de Cardaillac. En voici le texte :

Copie d'une note remise, sur sa demande, à M. le Ministre de l'Instruction publique, par M. Pasteur, administrateur et directeur des études scientifiques à l'École normale supérieure.

« Monsieur le Ministre,

» Les végétaux puisent, dans l'air qui les environne, dans l'eau et en général dans le règne minéral, les matériaux nécessaires à leur organisation.

» Les animaux se nourrissent ou de végétaux ou d'autres animaux qui ont été eux-mêmes nourris de végétaux, en sorte que les matières qui les forment sont toujours, en dernier résultat, tirées de l'air ou du règne minéral.

» Enfin la fermentation, la putréfaction et la combustion rendent perpétuellement à l'air de l'atmosphère, et au règne minéral, les principes que les végétaux et les animaux en ont empruntés. Par quels procédés la nature opère-t-elle cette merveilleuse circulation entre les trois règnes? »

Ces paroles, Monsieur le Ministre, textuellement extraites d'un papier posthume qu'une main pieuse a trouvé dans les manuscrits de Lavoisier, font connaître avec une admirable netteté les trois termes du grand problème de la perpétuité de la vie à la surface de la Terre. Les deux premiers forment l'unique objet des travaux de la Physiologie moderne. Quant au troisième, c'est-à-dire, pour me servir des paroles de Lavoisier, le retour perpétuel à l'air de l'atmosphère et au règne minéral des principes que les végétaux et les animaux en ont empruntés, c'est un sujet d'études qui a été à peine abordé.

Je suis presque confus, Monsieur le Ministre, d'avoir à vous dire que c'est celui que j'ai la prétention d'embrasser. Du moins, est-ce à l'éclairer par des expériences directes que j'ai appliqué depuis longtemps mes efforts, heureux d'y avoir porté déjà quelques lumières, ainsi que j'essaierai de vous le faire apprécier tout à l'heure. Je désire aupara-

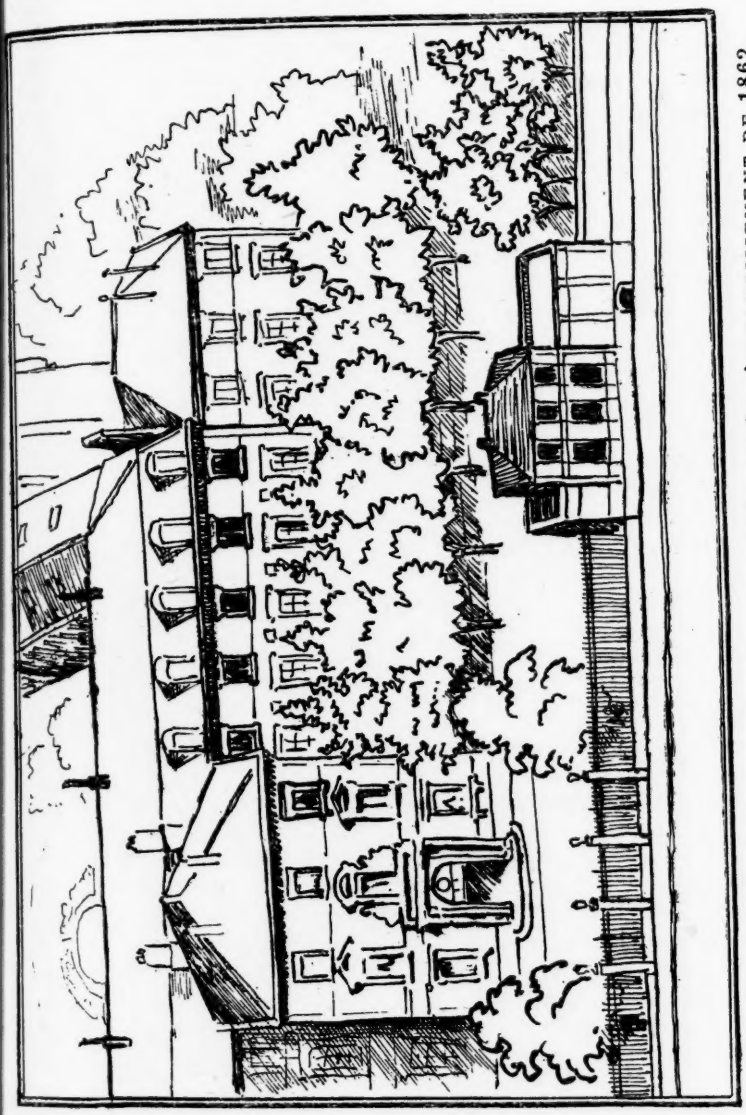
vant, Monsieur le Ministre, vous donner jusqu'à un certain point la mesure de l'intérêt de ces travaux.

Nous savons que les matières extraites des végétaux fermentent, lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, et disparaissent peu à peu au contact de l'air. Nous savons que les cadavres des animaux se putréfient et que bientôt après il ne reste d'eux que leur squelette. Ces destructions de la matière organique morte sont une des nécessités de la perpétuité de la vie. Si les débris des végétaux qui ont cessé de vivre, si les animaux morts n'étaient pas détruits, la surface de la Terre serait encombrée de matière organique, et la vie deviendrait impossible, parce que le cercle des transformations dont j'empruntais tout à l'heure l'expression à Lavoisier ne pourrait se fermer. En d'autres termes, lorsque dans un être vivant les mouvements intestins que réglaient les lois de la vie, viennent à s'arrêter, l'œuvre de la mort ne fait que commencer. Il faut, pour qu'elle s'achève, que la matière organique du cadavre, quel qu'il soit, animal ou végétal, fasse retour à la simplicité des combinaisons minérales. Il faut que la fibrine de nos muscles, l'albumine de notre sang, la gélatine de nos os, l'urée de nos urines, le ligneux des végétaux, le sucre de leurs fruits, la fécule de leur graines... se réduisent peu à peu à l'état d'eau, d'ammoniaque et d'acide carbonique, afin que les principes élémentaires de ces matières organiques complexes puissent être repris par les plantes, élaborés de nouveau, et servir d'aliments à de nouveaux êtres semblables à ceux qui leur ont donné naissance, et ainsi de suite perpétuellement pendant toute la durée des siècles.

Comment s'opèrent toutes ces transformations? Voilà le problème, qui se subdivise en une foule d'autres pleins d'intérêt et d'avenir, à la solution duquel j'oserais prétendre. J'y ai déjà consacré six années du travail le plus assidu, et il me semble que je puis ajouter avec confiance que mes premiers résultats laissent entrevoir dès à présent la loi la plus générale de cet ordre de phénomènes. J'arrive en effet à cette conclusion que la destruction des matières organiques est due principalement à la multiplication d'êtres organisés microscopiques, jouissant de propriétés spéciales de désassociation des matières organiques complexes, ou de combustion lente et de fixation d'oxygène, propriétés qui font de ces êtres les agents les plus actifs de ce retour nécessaire à l'atmosphère de tout ce qui a eu vie, dont je parlais tout à l'heure.

J'ai démontré que l'atmosphère, au sein de laquelle nous vivons, charrie sans cesse les germes de ces êtres microscopiques, toujours prêts à se multiplier au sein de la matière morte, afin d'y accomplir le rôle de destruction qui est corrélatif de leur propre vie. Et si Dieu n'avait pas fait que les lois organiques, qui président aux mutations des tissus et des liquides du corps des animaux, missent obstacle à leur propagation, tout au moins dans les conditions de vie normale et de santé, nous serions exposés à chaque instant à être envahis par eux. Mais dès que le souffle de la vie s'est éteint, il n'est aucune partie de

l'organisme végétal ou animal qui ne devienne propre à leur servir d'aliments. En résumé, après la mort, la vie reparaît sous une autre forme



AU PREMIER PLAN, LE LABORATOIRE DE PASTEUR APRÈS L'AGRANDISSEMENT DE 1862.
Les fenêtres noires du second étage de la façade sont celles de son appartement.
D'après une lithographie officielle faite pour le Ministère de l'Instruction publique, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1867.

et avec des propriétés nouvelles. Les germes partout répandus des êtres microscopiques commencent leur évolution, et sous leur influence tantôt la matière organique se gazéifie par fermentation, tantôt l'oxygène de l'air se fixe sur elle en proportions considérables, et en opère peu à peu la combustion complète.

Vous pressentez dès lors, Monsieur le Ministre, combien est vaste et utile à parcourir le champ de ces études, qui offrent tant de rapports avec diverses maladies des animaux et des plantes, et qui sont certainement un premier pas dans la voie si désirable des recherches sérieuses sur les maladies putrides et contagieuses. Mais permettez-moi, Monsieur le Ministre, de sortir des généralités et de vous faire toucher du doigt, pour ainsi dire, l'un des nombreux phénomènes qui se rattachent à la loi universelle de mort et de destruction de tous les êtres vivants.

Que notre imagination se représente, s'il est possible, la masse énorme de principes sucrés que la nature accumule chaque année, dans toutes les plantes qui végètent à la surface du globe. Il faut, de toute nécessité, que ces milliards de kilogrammes de sucre soient détruits, et fassent retour à l'air de l'atmosphère. L'homme qui utilise une partie de ce sucre dans son alimentation, n'en brûlerait pas une parcelle par l'acte de sa respiration, que la combustion complète de ces masses incalculables de sucre n'en existerait pas moins. Car, je le répète, il est dans les lois de la permanence de la vie à la surface de la Terre, que tout ce qui a fait partie d'un végétal ou d'un animal soit détruit, et se transforme en substances gazeuses volatiles et minérales.

Quels sont donc les procédés à l'aide desquels la nature peut détruire ces quantités prodigieuses de matière sucrée que l'organisme végétal élabore chaque année? Dès qu'une portion quelconque d'un jus sucré est abandonnée à elle-même, l'air y apporte le germe d'un petit végétal mycodermique, qui s'y propage avec une facilité remarquable, et corrélativement à sa vie et à sa multiplication, le sucre se transforme en alcool et en acide carbonique. Ce petit végétal est l'un des nombreux ferments organisés du sucre. Nous voyons que, dans cette première phase des phénomènes, le sucre commence déjà pour une part à faire retour à l'air, puisque l'un des principes de sa décomposition est le gaz acide carbonique. Mais il reste l'alcool qui doit être détruit à son tour. Or j'ai établi récemment avec une entière certitude que l'alcool se détruit sous l'influence d'un végétal microscopique différent du précédent, dont le germe est également apporté par l'air dans le nouveau liquide alcoolique et que ce végétal jouit de la propriété très remarquable de fixer l'oxygène de l'air sur l'alcool pour en faire de l'acide acétique; puis, si l'action de ce végétal microscopique se continue, l'oxydation dont il est l'agent nécessaire se portant sur l'acide acétique lui-même, transforme entièrement cet acide en eau et en acide carbonique, qui sont les termes extrêmes de la destruction du sucre et de son retour intégral à l'air de l'atmosphère. De petits êtres microscopiques sont les agents cachés de ce grand phénomène naturel, grâce aux propriétés admirables que Dieu leur a départies.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, qu'en arrêtant la combustion du sucre au terme alcool, et la combustion de l'alcool au terme acide acétique, l'industrie de l'homme a créé le vin, la bière..., le vinaigre.

Et voyez ici, Monsieur le Ministre, comme la science pure, dans

ce qu'elle a de plus élevé, ne peut avancer d'un pas, sans faire profiter tôt ou tard les applications industrielles de ses précieux résultats. En étudiant, en effet, la suite des phénomènes dont je viens de parler, au point de vue exclusif de leur cause première et des agents mystérieux qui la déterminent, j'ai reconnu deux principes nouveaux dans tous les liquides fermentés, l'acide succinique et la glycérine, qui entrent, par exemple, pour le vin dans la proportion considérable de huit à neuf grammes par litre. Ce fait n'avait même pas été soupçonné jusqu'à ce jour, et, pour le dire en passant et ajouter un trait de plus à la fécondité des applications de la science pure, cette circonstance rendait impossible la fabrication artificielle du vin à l'époque de la maladie de la vigne, époque à laquelle l'Empereur, dans sa haute sollicitude, songea, dit-on, à remplacer le vin naturel qui faisait défaut, par un vin artificiel composé des mêmes principes. On aurait pu assurément répondre alors au vœu de l'Empereur par la préparation d'une boisson qui eût offert des ressemblances avec le vin, mais à laquelle aurait manqué forcément, puisqu'on ignorait leur présence dans le vin naturel, environ sept à huit grammes de glycérine par litre; et, comme la glycérine est un élément essentiel de toutes les matières grasses, on peut présumer que le vin artificiel dont il s'agit aurait été privé d'un de ses éléments les plus bienfaisants. Enfin pour terminer cet aperçu des services que la science pure rend à l'application, même sans songer à elle et comme par surcroît, la découverte toute récente que je viens de faire connaître à l'Académie du ferment végétal microscopique qui transforme l'alcool en acide acétique, va me permettre d'indiquer un procédé nouveau d'une grande simplicité pour la fabrication de cet acide, dont l'industrie saura sans doute profiter.

Je craindrais, Monsieur le Ministre, en entrant plus avant dans l'examen des résultats auxquels je suis déjà parvenu, d'abuser de votre indulgence. J'aurais eu cependant quelque satisfaction à vous entretenir encore d'un étrange résultat, je veux parler de la connaissance d'un animalcule infusoire, l'un des agents principaux de la putréfaction, et qui jouit de cette singulière faculté, dont les sciences naturelles n'avaient pas encore d'exemple constaté, de vivre sans air; qui, bien plus, est frappé de mort lorsqu'il est mis au contact de ce fluide, en même temps qu'il perd son merveilleux pouvoir de putréfaction. Mais qu'il me suffise d'avoir essayé de faire comprendre le but vers lequel tendent toutes mes recherches actuelles. C'est la poursuite, à l'aide d'une expérimentation rigoureuse, du rôle physiologique, immense selon moi, des infiniment petits dans l'économie générale de la nature.

L'Académie des Sciences ayant décerné à mes premières études sur ce sujet deux des grands prix dont elle dispose, le prix de physiologie expérimentale en 1859, le prix Jecker en 1861, j'ai l'honneur de joindre à cette note les rapports sur ces prix de MM. Claude Bernard et Chevreul.

Ces témoignages, Monsieur le Ministre, de la haute estime du premier corps savant de l'Europe, seront pour Votre Excellence une

garantie du bon emploi de vos libéralités, et des efforts que je ne cesserai de tenter, afin de répondre aussi dignement qu'il peut m'être donné de le faire, au vœu que l'Empereur a bien voulu vous exprimer, et à l'intérêt imprévu que Sa Majesté à daigné prendre à mes travaux.

Je suis avec le plus profond respect, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence, le très humble et très dévoué serviteur

Signé : L. PASTEUR

Paris, avril 1862 [1].

Je ne me permettrais pas de commenter cet admirable document. Écrit pour les illustres ignorants d'alors qu'étaient le ministre et l'Empereur, il mériterait maintenant d'être répandu à profusion parmi tous les ignorants d'aujourd'hui, afin d'épargner à la mémoire de Pasteur les offenses, parfois saugrenues, qui sont une des rançons de sa gloire.

L'effet produit fut celui qu'on avait espéré et, le succès une fois assuré, les démarches officielles commencèrent. Pasteur s'adressa à son supérieur hiérarchique, Nisard, qui avait la haute direction de l'École normale.

Paris, le 15 mai 1862.

Monsieur le Directeur,

Depuis six années je m'occupe de recherches expérimentales sur les fermentations. Vous connaissez ces travaux que vous avez souvent encouragés, et dont les premiers résultats ont reçu la haute approbation de l'Académie des Sciences, qui les a récompensés par deux de ses grands prix. Tout récemment ils ont eu l'heureuse fortune d'attirer l'attention de l'Empereur, qui en désire la continuation et l'extension.

Cette faveur inespérée m'impose des devoirs auxquels je voudrais ne pas faillir. Pour y satisfaire dans la mesure des mes forces, j'aurais besoin d'obtenir un agrandissement, très modeste toutefois, de mon laboratoire. Vous savez, Monsieur le Directeur, que ce laboratoire se compose de quatre cabinets [2] chacun de dimension fort restreinte, si réduite encore par les appareils d'expérience, qu'il faut marcher avec précaution pour ne pas se heurter de tous côtés à ces appareils. L'exiguïté de ces cabinets m'oblige en outre à l'emploi d'ustensiles de

1. Lecture a été donnée de cette note, quelques jours après sa découverte dans le dossier F[21] 785 des Archives Nationales, aux délégués des corps savants étrangers et français, venus à l'Ecole normale, dans la matinée du 26 mai 1923, pour visiter les lieux où s'étaient passées les trente années héroïques de la vie de Pasteur.

2. Il y en avait en réalité cinq. La symétrie parfaite avec la loge du concierge avait exigé un porche sous terrasse, mais des cloisons avaient fermé ce porche et procuré le cinquième cabinet.

très petit volume, ce qui gêne beaucoup le genre de travaux que je poursuis en ce moment. Je n'ai pas besoin d'insister, Monsieur le Directeur. Dans les visites que vous aimez à rendre aux objets de mes études, vous avez été souvent le témoin de ces embarras. Voici dès lors ce que je désirerais.

Faire construire une pièce du côté du jardin, dans laquelle j'entrerais par une porte pratiquée dans le mur du laboratoire, faisant face au midi. L'architecte évalue à six mille francs la dépense, en y comprenant celle d'une cave qui serait nécessaire pour empêcher l'humidité de cette nouvelle pièce.

Je viens donc vous prier, Monsieur le Directeur, de vouloir bien transmettre cette demande de construction à Son Excellence M. le Ministre d'État, en l'accompagnant de votre avis, que j'ose espérer favorable.

Veuillez agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mon respectueux dévouement.

L. PASTEUR,
Administrateur de l'École, directeur des études scientifiques.

M. Nisard transmit la lettre en y joignant celle-ci :

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de mettre sous vos yeux et de recommander à votre bienveillante attention, la lettre que vient de m'adresser M. Pasteur, administrateur et directeur des études scientifiques à l'École normale supérieure. J'ai pu juger par moi-même, chaque fois que j'ai assisté à quelque expérience, de l'insuffisance de ce laboratoire. L'addition qu'il sollicite lui donnera des facilités dont la science profitera. Vous savez, Monsieur le Ministre, l'éclat que les découvertes de M. Pasteur jettent sur l'École normale supérieure, et la notoriété de jour en jour croissante qu'elles donnent à leur auteur dans l'Europe savante. En construisant pour M. Pasteur un laboratoire, le Ministre d'État a favorisé et rendu possible ces découvertes, qui ont eu l'heureuse fortune d'intéresser Sa Majesté l'Empereur. En autorisant l'addition de local que nécessite le développement donné aux expériences de M. Pasteur, vous provoquerez, Monsieur le Ministre, de nouvelles découvertes, et vous l'aiderez à tirer des premières des applications pratiques qui peuvent être de la plus grande utilité. L'École normale supérieure, et la science, dont M. Pasteur est un représentant déjà si éminent, vous en seront également reconnaissantes.

Agréez, Monsieur le Ministre, l'hommage de mes sentiments les plus dévoués.

L'Inspecteur général chargé de la haute direction de l'École normale supérieure,
DÉSIRÉ NISARD,
de l'Académie française.

A Paris, ce 16 mai 1862.

Les deux lettres descendirent du Ministre d'État à son secrétaire général, qui fit un rapport favorable, approuvé le 2 juin. En marge du rapport, une note rappelle que les crédits d'entretien des *Bâtiments civils* pour l'exercice 1862 s'élevaient à 811 400 francs, que des autorisations de dépense pour 687 990 francs avaient déjà été accordées à cette date, et qu'il ne restait plus par conséquent, pour l'imprévu des six derniers mois de l'année, que 183 410 francs. C'est sur cette somme que furent prélevés les 6 000 francs accordés le 2 juin à l'architecte Bouchot : il reçut le jour même l'ordre d'entreprendre immédiatement les travaux.

Son projet, daté du 24 mai, est joint au dossier : « Il satisfait entièrement M. Pasteur », dit Bouchot. D'après les calques de plan annexés au devis, on se rend compte qu'une large baie de 3 m. 50 devait être ouverte dans le mur du rez-de-chaussée du pavillon, pour ne faire qu'un de la petite pièce du sud et de l'annexe : on obtint ainsi une salle de près de 10 mètres de longueur, sur plus de 4 mètres de largeur, avec une surface utilisable dépassant 40 mètres carrés. Une large fenêtre de 2 mètres éclairait l'annexe du côté de l'École. Elle est remplacée aujourd'hui par une porte plus étroite et plus haute, flanquée de deux petites fenêtres. On a relevé pour les usages actuels le plafond qui n'était qu'à 2 m. 60 du sol, et on a remplacé une terrasse légèrement bombée par un toit. L'escalier descendant à la cave qui, dans le plan, devait longer le mur de la rue d'Ulm et aurait réduit la largeur de la pièce, fut placé à l'extrémité sud de la longueur; il existe toujours. Dans la pièce qui sert de salon à l'infirmière, se voit nettement la trace de la baie qui l'avait réunie à l'annexe. Celle-ci est devenue la cuisine de l'infirmerie.

Telle fut, bien modeste encore, comme l'avait demandée Pasteur, la première salle un peu grande qu'il eut à sa disposition. Il la décora au-dessus de la descente à la cave, sur le mur du fond, d'un buste de Lavoisier, détourné, avec la complicité de M. Bouchot, de sa destination première. Ce buste faisait partie d'une série commandée pour la cour intérieure de l'École : sa console y est restée vide bien longtemps, et le buste qu'elle porte aujourd'hui est plus petit que tous les autres. En 1888, ce Lavoisier fut donné au laboratoire de chimie

et il se trouve maintenant dans la salle de manipulation des élèves.

***

Les six années pendant lesquelles Pasteur travailla dans son nouveau laboratoire, avant d'en obtenir un agrandissement nouveau, ne furent pas moins fécondes que celles où il n'avait eu à sa disposition que les petites pièces, où l'on ne pouvait bouger sans craindre de casser quelque ballon d'expériences. Ce fut pendant cette période qu'il fut élu à l'Académie des Sciences et qu'il entra en relations personnelles avec l'Empereur. Ses études sur les maladies des vins commencèrent, en rapport direct avec la préoccupation impériale à laquelle faisait allusion sa note de 1862, et elles lui valurent un grand prix à l'exposition universelle de 1867. Ce fut ensuite le tour des études sur les maladies des vers à soie; les corbeilles d'élevage firent leur apparition, et bientôt le nouveau laboratoire fut à son tour encombré.

M. Vallery-Radot a déjà fait connaître l'essentiel des circonstances dans lesquelles fut décidée et réalisée la construction du grand laboratoire, dont les proportions furent enfin dignes de l'œuvre qui s'y accomplissait. Comme en 1862, le colonel Favé, devenu général, joua un rôle décisif par son intervention auprès de Napoléon III : il lui remit, en septembre 1867, un rapport plus bref que la note de 1862, où Pasteur, insistant surtout sur la valeur pratique de ses recherches pour les industries agricoles et pour la médecine, demandait la fondation d'un laboratoire de chimie physiologique, dont il aurait la direction. En voici le texte complet :

Paris, 5 septembre 1867.

Sire, mes recherches sur les fermentations et sur le rôle des organismes microscopiques ont ouvert à la chimie physiologique des voies nouvelles, dont les industries agricoles et les études médicales commencent à recueillir les fruits. Mais le champ qui reste à parcourir est immense. Mon plus grand désir serait de l'explorer avec une nouvelle ardeur, sans être à la merci de l'insuffisance des moyens matériels.

Qu'il s'agisse de rechercher, par une étude scientifique patiente de la putréfaction, quelques principes capables de nous guider dans la

découverte des causes des maladies putrides ou contagieuses, je voudrais trouver dans les dépendances d'un laboratoire assez spacieux un emplacement où l'installation des expériences pût avoir lieu commodément et sans danger pour la santé. — Comment se livrer à des recherches sur la gangrène, sur les virus, à des expériences d'inoculation, sans un local propre à recevoir des animaux morts ou vivants? — La viande de boucherie est à un prix exorbitant en Europe : elle est un embarras à Buenos-Ayres. Comment soumettre à des épreuves variées, dans un laboratoire exigu et sans ressources, les procédés qui peut-être rendraient sa conservation et son transport faciles? — La maladie dite du sang de rate fait perdre annuellement à la Beauce quatre millions de francs; il serait indispensable d'aller, pendant plusieurs années sans doute, à l'époque des grandes chaleurs, passer quelques semaines dans les environs de la ville de Chartres, pour s'y livrer à de minutieuses observations.

Ces recherches et mille autres qui correspondent, dans ma pensée, au grand acte de la transformation de la matière organique, après la mort, et du retour obligé de tout ce qui a vécu, au sol et à l'atmosphère, ne sont compatibles qu'avec l'installation d'un vaste et riche laboratoire.

Le temps est venu d'affranchir les sciences expérimentales des misères qui les entravent. Tout nous y invite : l'excitation d'un grand règne et la nécessité de maintenir la supériorité intellectuelle de la France vis-à-vis des efforts vigilants des nations rivales.

Sous l'inspiration de ces généreux desseins, j'ai proposé à Son Excellence le Ministre de l'Instruction publique la fondation, sous ma direction, d'un laboratoire de chimie physiologique largement doté. En chimie animale, j'essayerais de devenir le disciple de notre grand physiologiste Claude Bernard, que la maladie arrête momentanément au milieu de ses triomphes. En chimie végétale, je poursuivrais la voie ouverte par mes travaux personnels.

J'ose espérer, Sire, que Votre Majesté daignera approuver mon projet. Il serait digne d'inaugurer la nouvelle ère de prospérité qu'Elle réserve à l'enseignement supérieur et au progrès des sciences et de leurs applications.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur.

L. PASTEUR,
Membre de l'Académie des sciences.

Je ne peux douter que ce rapport ait été rédigé sur le conseil de Duruy. Les incidents qui s'étaient produits à l'École l'été précédent, à l'occasion d'un discours libéral de Sainte-Beuve au Sénat, et qui avaient abouti au licenciement avant les vacances, avaient aussi décidé le ministre à renou-

veler entièrement l'administration de l'École. En rentrant le 15 octobre, les élèves ne devaient plus retrouver MM. Nisard, Pasteur et Jacquinet. Mais était-ce à dire que Pasteur quitterait l'École comme ses deux collègues? Allait-il être obligé d'abandonner son laboratoire, sous prétexte que celui-ci n'entrait pas dans les cadres officiels de la maison? Très certainement, dès le premier moment, Duruy a écarté cette pensée; il a immédiatement cherché le moyen, non seulement de conserver son laboratoire à Pasteur, mais encore de lui conserver aussi son logis à proximité de son laboratoire. La difficulté du logement fut vite résolue par la réduction à deux des membres de la haute administration. Le nouveau directeur, M. Bouillier, eut en même temps la charge de l'administration générale et la direction des études littéraires; un sous-directeur lui fut adjoint pour les sciences : M. Bertin, vieux camarade et ami de Pasteur, désigné par lui très probablement. M. Bouillier prit l'appartement de M. Nisard, M. Bertin, celui de M. Jacquinet; Pasteur garda le sien.

Restait à consolider l'existence du laboratoire. Or M. Duruy préparait à cette heure, en pleine communion de pensée avec Pasteur, Sainte-Claire Deville et quelques autres savants tels que Wurtz, les mesures qui devaient aboutir en 1868 à la création de l'École pratique des Hautes-Études, où les laboratoires d'enseignement et de recherches assureraient l'avenir des sciences expérimentales. Après les éclatants succès de Pasteur, son laboratoire était désigné d'avance plus qu'aucun autre pour le rattachement à la nouvelle École, et, puisque celle-ci devait emprunter ses éléments aux établissements déjà existants, il n'y avait aucune raison pour que ce laboratoire ne restât pas où il était, à la condition toutefois qu'il devînt assez grand pour qu'on pût y admettre des apprentis savants. C'est là tout ce qui est impliqué dans la lettre par laquelle, dès que l'Empereur lui eut remis le rapport de Pasteur, Duruy en communiqua la copie au maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur, pour le service des *Bâtiments civils*.

Paris, 14 septembre 1867.

Monsieur le Maréchal et cher Collègue,

Je m'empresse de communiquer à Votre Excellence le rapport ci-

joint, que l'Empereur a bien voulu me remettre, en exprimant le désir qu'il y fût donné suite.

Le projet de M. Pasteur rentre expressément dans le plan général que je voudrais pouvoir exécuter pour le développement des hautes études scientifiques. Je serais heureux d'apprendre que la situation des crédits attribués aux *Bâtiments civils* permet à Votre Excellence d'accueillir favorablement une proposition que justifient si amplement les travaux de M. Pasteur.

Agréez, etc.

Le Ministre de l'Instruction publique,
V. DURUY

La bonne volonté du maréchal pour Pasteur n'était pas douteuse : il s'intéressait personnellement aux recherches sur les vers à soie; mais, comme tout ministre, il était obligé de consulter ses services sur les moyens d'exécution, et celui des *Bâtiments civils* était obligé de compter lui-même avec son impécuniosité chronique. La réponse qu'il dicta au maréchal exprima avant tout son désir de faire l'économie d'une dépense.

28 septembre 1867.

Monsieur le Ministre et cher Collègue,

Vous m'avez fait l'honneur de me communiquer un rapport que M. Pasteur a adressé à l'Empereur sur la nécessité d'avoir à sa disposition un laboratoire de chimie physiologique qui lui permît de rechercher les causes des maladies putrides et contagieuses. Vous me demandez si la situation des crédits attribués aux *Bâtiments Civils* me permet d'accueillir favorablement cette proposition.

La construction d'un laboratoire dans les conditions indiquées par M. Pasteur s'élèverait à une somme importante et il me serait impossible, dans l'état actuel des travaux de mon administration, de prélever cette somme sur mon budget ordinaire. En outre, il y aurait lieu de déterminer l'emplacement sur lequel serait établie cette construction, car il ne peut rentrer dans votre pensée de l'annexer à l'École Normale, dont les terrains sont fort restreints et qui, entourée d'habitations privées, ne pourrait recevoir, sans soulever des réclamations, un service de dissection d'animaux.

Pour qu'un pareil service puisse être installé dans les conditions d'espace et de salubrité convenables, il est indispensable de choisir un terrain parfaitement aéré et à l'abri des regards du public.

Il me semble que le laboratoire de physiologie du Jardin des Plantes, qui avait été construit pour les expériences de M. Flourens, et qui ne paraît plus être d'une grande utilité, depuis la maladie de ce savant, pourrait servir à M. Pasteur.

Je ne puis qu'engager Votre Excellence à examiner cette combi-

naison, qui donnerait satisfaction au désir exprimé par l'Empereur, sans engager une dépense nouvelle.

J'ai l'honneur de vous renvoyer le rapport de M. Pasteur.

Agréez, etc.

Le Maréchal, Ministre de la Maison de l'Empereur,

VAILLANT

Il va de soi que cette solution ne pouvait convenir à Pasteur; déposséder Flourens malade était un procédé inadmissible. Mais le laboratoire du Jardin des Plantes eût-il été disponible, Pasteur n'aurait pu en prendre possession qu'en quittant celui où il travaillait depuis neuf ans, et où il pouvait descendre de chez lui en quelques minutes. Abandonner son laboratoire de la rue d'Ulm, c'eût été du même coup s'obliger à quitter l'appartement de l'École et bouleverser entièrement sa vie. Duruy n'y pouvait pas consentir. Il commença par régulariser la position de Pasteur dans l'Université, en le nommant professeur à la Faculté des Sciences, et en décidant en principe la création, pour la future École des Hautes-Études, du laboratoire de chimie physiologique dont Pasteur aurait la direction.

Les traces de ses négociations avec le maréchal Vaillant, pour tirer la conséquence pratique de cette consécration du laboratoire, ne se retrouvent pas dans les dossiers des *Bâtiments civils*, mais il est certain que Pasteur obtint gain de cause auprès du maréchal avant de partir en mission pour le Midi.

Il le dut en grande partie à l'article énergique qu'il publia sur *le Budget de la Science* dans la *Revue des Cours scientifiques*. M. Vallery-Radot a raconté qu'à la suite de cet article, Napoléon III voulut revoir Pasteur, et le convoqua, le 16 mars, à une réunion, où il le mit, en même temps que Milne Edwards, Claude Bernard et Sainte-Claire Deville, en présence des ministres Rouher, Duruy et Vaillant. Pasteur y plaida de nouveau la cause des laboratoires, et, nous dit son biographe, termina en insistant sur le fait que les savants étrangers avaient le plus souvent leurs demeures jointes à leurs laboratoires et à leurs collections.

Ce fut le lendemain de cette réunion que Pasteur partit pour Alais. Un mois après, il adressait au maréchal Vaillant la lettre suivante :

Alais (Gard), le 20 avril 1868.

Monsieur le Maréchal,

Votre Excellence se rappellera peut-être que, quelques jours avant mon départ pour le Midi, Elle a bien voulu me prier de faire préparer les plans et devis du laboratoire de chimie physiologique qui doit être construit à l'École normale supérieure, et dont la direction m'a été confiée par arrêté du Ministre de l'Instruction publique. Je me suis entendu avec l'architecte, qui m'informe aujourd'hui que son travail est tout prêt.

Je vous serais donc fort obligé, Monsieur le Maréchal, de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour que le travail de M. Bouchot parvienne sans délai à Votre Excellence.

Je suis avec un profond respect, Monsieur le Maréchal, de Votre Excellence le très humble et très dévoué serviteur.

L. PASTEUR,
Membre de l'Institut en mission à Alais (Gard).

A cette lettre est jointe, dans le dossier, une note non datée signée de l'architecte Bouchot, et qui est manifestement le résultat de son entente avec Pasteur.

Avant-projet d'un bâtiment à construire rue d'Ulm, destiné à recevoir des salles de chimie.

Ce bâtiment se compose, de deux parties : 1° une d'une superficie de 219 mètres contient des caves, un soubassement, deux étages semblables et une terrasse;

2° L'autre partie, d'une superficie de 67 mètres, contient des caves et un étage de rez-de-chaussée seulement.

La dépense prévue était de 86 000 francs.

Encore une fois les services du maréchal Vaillant se mirent en travers de sa bonne volonté. Il ne faut pas oublier que, depuis l'année précédente, un cas de force majeure, la pourriture de la plupart des poutres de l'École Normale, y avait obligé les *Bâtiments civils* à des dépenses énormes. Les disponibilités budgétaires étaient aussi maigres qu'en 1862, et le refus du maréchal fut notifié à Duruy en termes extrêmement secs.

7 mai 1868.

Conformément au désir que vous m'avez exprimé, j'ai invité l'architecte de l'École normale supérieure à s'entendre avec M. Pasteur pour la rédaction d'un projet de construction d'un laboratoire de chimie physiologique à l'École normale. Ce projet vient de m'être transmis et il élève la dépense à 90 000 francs environ.

Dans la situation des crédits qui me sont alloués pour 1868, et avec les réductions qui sont proposées par la commission du budget de 1869, Votre Excellence comprendra qu'il est impossible de donner suite à un semblable projet.

On imagine aisément par quelles alternatives d'espérance et de découragement Pasteur dut passer alors, et quelle tension nerveuse s'ajouta à sa tension intellectuelle pendant sa campagne séricicole de l'été. Il ne perdit pas courage cependant et donna à l'architecte des instructions nouvelles pour réduire la dépense : il renonça à l'étage au-dessus du laboratoire. A quoi l'avait-il destiné? sans doute à son propre logement pour qu'on ne pût lui reprocher l'appartement qu'il occupait à l'École, et aussi afin de retrouver le voisinage immédiat qui lui avait donné tant de joie à Lille. On verra un peu plus loin les textes qui rendent ces conjectures vraisemblables. Toujours est-il que, le 15 août, l'architecte Bouchot adressa au directeur des *Bâtiments civils* un projet modifié, où la dépense, réduite d'un tiers, était ramenée à 60 000 francs. C'était encore trop : M. de Cardaillac alla voir Duruy et obtint de lui qu'il prendrait la moitié de la dépense à la charge de l'Instruction Publique. La convention fut sanctionnée le 20 août par cette lettre du maréchal Vaillant à Duruy.

Conformément à la demande que vous m'avez adressée, j'ai fait rédiger un projet de bâtiment à élever à l'École normale pour servir de laboratoire à M. Pasteur, professeur de chimie. D'après les études faites sur les indications de ce savant, la construction occuperait l'espace libre en bordure sur la rue d'Ulm, compris entre le petit laboratoire actuel et le mur mitoyen avec la maison voisine, et la dépense était évaluée primitivement à 90 000 francs.

Sur les observations qui lui ont été faites au sujet de ce chiffre élevé de la dépense, M. Pasteur a compris qu'il devait réduire ses demandes et j'ai obtenu que le laboratoire eût moins d'importance et que la dépense fût réduite à 60 000 francs.

M. le Directeur des Bâtiment civils a eu l'honneur de vous voir et de vous faire part de cette modification que vous avez approuvée. Vous avez bien voulu également promettre de prendre au compte de votre département la moitié de la dépense demandée, afin de rendre possible l'exécution immédiate des travaux.

Afin de régulariser la position et de fixer l'époque des paiements, je prie Votre Excellence de me faire connaître si elle allouera la somme entière de 30 000 francs sur l'exercice 1868, et quel mode elle

compte employer pour l'acquittement des mémoires des travaux d'installation à sa charge.

Duruy répondit le 29 septembre qu'il répartirait ses dépenses sur les deux exercices 1868 et 1869; tout était donc arrangé et les travaux commençaient, quand, le 19 octobre, Pasteur fut frappé d'hémiplégie.

On a beaucoup reproché aux *Bâtiments civils* d'avoir aussitôt donné des ordres, pour que les travaux de terrassement commencés fussent immédiatement ralentis. Il faut pourtant leur tenir compte de la déformation d'esprit professionnelle, qu'explique le souci honorable de n'engager que pour des dépenses utiles les crédits d'un budget misérable. On avait souffert certainement dans les bureaux de penser que le laboratoire construit au Jardin des Plantes pour Flourens ne servît plus à rien, et c'est pourquoi on avait voulu l'attribuer à Pasteur. Si Pasteur était frappé à mort, pouvait-on admettre que le laboratoire construit pour lui devînt à son tour inutile? De telles pensées sont presque de devoir pour les gardiens et les dispensateurs des deniers de l'État, surtout quand ceux-ci sont chichement mesurés. On n'aurait pas hésité, par conscience, à signifier son arrêt de mort à Flourens; on essaya de ne pas le signifier trop clairement à Pasteur, mais il ne put pas s'y tromper.

M. Vallery-Radot a raconté d'une manière émouvante la maladie de son beau-père, comment, de sa chambre, qui donnait sur la cour intérieur de l'École, il envoyait sa femme ou sa fille regarder par la salle à manger dans la cour extérieure si la besogne avançait, et comment, à leurs rapports, il se rendit compte de l'arrêt du travail. Ici, encore une fois, il y eut intervention de Napoléon III, provoquée par le général Favé : l'Empereur écrivit à Duruy qui se retourna vers M. de Cardaillac et la besogne reprit. Pasteur put partir rassuré pour le Midi, où il fit sa convalescence tout en dirigeant les expériences de ses collaborateurs sur ses procédés de sélection des graines de vers à soie.

Rétabli, Pasteur n'en conserva pas moins une impotence partielle du bras et de la jambe gauches, et ses amis se préoccupèrent de la difficulté qu'il pourrait avoir, en rentrant à l'École, à aller et venir, comme il le faisait depuis onze ans,

entre son appartement du second et son laboratoire du rez-de-chaussée. Sainte-Claire Deville, qui s'était trouvé à Compiègne au moment de l'attaque, et qui était intervenu en même temps que le général Favé auprès de Napoléon III, prit sur lui d'intervenir de nouveau, et directement, sans suivre la filière officielle. Le 10 juillet, il envoya la supplique suivante :

Sire,

M. Pasteur, victime de la science et de son dévouement à l'Empereur et au pays, revient du midi de la France, malade et encore paralysé.

Plaise à l'Empereur de donner à son ministre de la Maison de l'Empereur, l'ordre de faire construire au-dessus du laboratoire de M. Pasteur un logement qui lui permettra de vaquer plus facilement à ses travaux. M. Pasteur occupe en ce moment, et à regret, un appartement qui ne convient ni à sa haute position, ni à ses fonctions, et encore à titre provisoire.

L'Empereur transmit la supplique au maréchal Vaillant, qui se fâcha presque et fit connaître son refus à Duruy le 27 juillet.

L'Empereur m'a remis une note qui lui a été adressée par M. Sainte-Claire Deville, professeur de chimie à l'École normale, demandant qu'un logement soit installé pour M. Pasteur au-dessus du laboratoire qui est en voie d'exécution dans cet établissement et qui est destiné à ce savant.

Je crois devoir vous transmettre cette note, en exprimant le regret qu'une semblable communication soit faite à l'Empereur sans votre assentiment.

Le laboratoire de M. Pasteur a été construit conformément aux indications qu'il a données, il est clos et couvert, et rien n'a été disposé pour établir un logement. La surélévation d'un ou deux étages entraînerait la démolition d'une partie des travaux exécutés et la dépense serait considérable.

Il m'est donc impossible de donner suite à une pareille proposition.

J'ajouterai que M. Pasteur a conservé le logement qu'il occupait à l'École normale, et que la situation exceptionnelle qui lui a été faite oblige l'administration à beaucoup de réserve.

Il est certain que la dépense eût été forte, Le terrain sur lequel le grand laboratoire fut achevé, conformément aux derniers plans de l'architecte Bouchot, était le plus mauvais de tous les terrains de l'École, sous lesquels se trouve, à

une vingtaine de mètres de profondeur, un réseau compliqué d'anciennes carrières. Il s'y était produit, en 1841, un affaissement énorme, comblé depuis par des remblais, mais au-dessous duquel n'avait été fait aucun travail sérieux de consolidation du sol. L'architecte du laboratoire n'avait établi qu'un radier de béton, dont l'épaisseur, suffisante pour une grande salle, n'aurait pas résisté au poids d'une construction plus compliquée et plus lourde. Lui-même le rappela en 1881, lorsque l'idée de loger M. Pasteur au-dessus de son laboratoire fut reprise par Fustel de Coulanges, dans la première année qu'il dirigea l'École. Et plus tard, en 1878, un affaissement qui se produisit près de la cour basse du laboratoire prouva que M. Bouchot avait eu raison.

La construction fut donc continuée conformément aux plans arrêtés avant le 19 octobre. Il survint même, au cours du printemps de 1869, un arrangement entre les deux ministères, par lequel l'Instruction publique, prit à sa charge une dépense d'une trentaine de mille francs pour de nouveaux laboratoires de chimie à la Faculté de Médecine, et laissa le laboratoire de Pasteur entièrement à celle des *Bâtiments civils.*

Le travail ne fut pas achevé en 1869. D'un rapport adressé le 25 août 1870 par le Directeur des *Bâtiments civils* au ministre des Beaux-Arts, il résulte que, à la veille de la guerre, Pasteur n'avait encore à sa disposition que le laboratoire de 1862.

Quant au laboratoire de M. Pasteur, la construction, en même temps qu'elle entrait dans le système d'organisation de l'École des Hautes-Études, parut nécessaire pour permettre à ce professeur, dont les expériences de chimie physiologique ont été si remarquées depuis plusieurs années, de continuer ses expériences, en faisant participer ses élèves à ses travaux. Le gros œuvre de cette construction est terminé et l'architecte de l'École propose de faire cette année les aménagements intérieurs.

L'architecte avait indiqué dès le 28 décembre 1869 la nature de ces travaux, d'après une note où Pasteur les avait classés par ordre d'urgence : installation des eaux, du gaz, des fourneaux, des étuves, d'un hangar dans la cour basse, de nombreuses tablettes et d'armoires fixées au mur ou au sol.

La dépense prévue était alors de 23 000 francs. Ce furent 38 000 qui furent accordés le 7 mars. Les *Bâtiments civils* tenaient désormais à satisfaire Pasteur. M. de Cardaillac avait dû accepter, à cause de leur urgence, les propositions pour la réfection des planchers, mais il avait rayé toutes les autres et maintenu seulement celles qui concernaient Pasteur, en augmentant en août leur crédit de 15 000 francs.

La guerre paralysa pour quelques mois les effets de cette bonne volonté, et ce ne fut pas avant 1872 que le nouveau laboratoire fut réellement en état de servir. Il y a une lettre du directeur des *Bâtiments civils* à Bouchot, du 21 octobre 1871, lui annonçant un crédit de 100 000 francs, « destiné à continuer la réfection des planchers, et à terminer le pavillon affecté au laboratoire de chimie physiologique ».

Le laboratoire complet ne date donc en réalité que de 1872. Il comprenait trois parties. La première était le pavillon cage à mouches (où l'une des pièces minuscules, celle qui avait servi de cabinet à Pasteur, devint la chambre à coucher du docteur Roux), amplifié de la salle au buste de Lavoisier construite en 1862. Dans le prolongement de celle-ci, se trouvait une autre salle, aussi large et plus longue, éclairée comme elle du côté de l'École, par deux larges fenêtres. Du dehors, les trois fenêtres égales, la terrasse qui couvrait le tout, donnaient l'impression d'une longue galerie reliant le pavillon au grand laboratoire. Je pénétrai pour la première fois, en 1878, dans ces deux salles, avec mes camarades, à la suite d'une séance où le directeur, M. Bersot, la joue rongée par un cancer, le plastron de chemise tout rouge du sang qui en avait coulé, avait reçu le ministre Bardoux. Il le conduisit ensuite dans le laboratoire de M. Pasteur, où l'on entra par la porte du pavillon, et nous trouvâmes, dans les deux salles de la galerie, un autre spectacle, à peine moins pénible : toute une rangée de poules vivantes, à demi plumées, liées sur des planchettes, et trempant dans des baquets d'eau froide. Pasteur démontrait alors qu'en abaissant la température de leur corps, on empêchait les poules de rester réfractaires au charbon.

De la deuxième salle on passait dans le grand laboratoire par un couloir aussi large que long, qu'éclairait, du côté de la rue d'Ulm, la première des cinq hautes et larges fenêtres

ouvertes à la suite du mur aveugle. Ces fenêtres, qui ont subsisté telles quelles, correspondaient par leur ampleur à celle du bâtiment où se trouvait le grand laboratoire : Edelfeldt a représenté Pasteur debout devant l'une d'elles, et examinant attentivement un tube de culture, près de la large tablette, toute chargée d'instruments d'expériences, qui courait le long du mur. Le laboratoire avait quatre fenêtres du côté de la rue d'Ulm, mais cinq du côté du jardin de l'École, à cause de son plan en trapèze. Il était précédé d'un vestibule dont la porte, donnant sur la cour, près de l'angle rentrant de la grande et de la petite bâtisses, est restée la porte de l'infirmerie. A gauche du vestibule, dans l'angle saillant, était le cabinet de Pasteur, avec une grande fenêtre, pareille à celles du laboratoire, dans chacun de ses murs extérieurs. C'est aujourd'hui le cabinet du médecin. Les dispositions n'en ont pas changé; les deux portes sont restées à leur place : l'une donne toujours sur le vestibule d'entrée; l'autre, qui ouvrait sur le grand laboratoire, donne maintenant sur la lingerie de l'infirmerie, l'une des chambres que l'on a obtenues, en disposant, de chaque côté d'un corridor central, autant de pièces qu'il y a de travées à fenêtres. Celles-ci subsistent aussi bien du côté de l'École que du côté de la rue. L'aspect extérieur de l'ensemble n'a été modifié que par la substitution au toit bas, à demi masqué par une fausse bordure de terrasse, d'un petit comble mansardé qui a procuré une dizaine de chambrettes.

Les sous-sols, non voûtés, étaient de deux sortes. Sous les salles qui faisaient suite au petit pavillon, on avait prolongé la cave établie sous la salle de 1862; elle était éclairée par des fenêtres hautes plutôt que par des soupiraux, trois sur la cour de l'École, trois sur la rue d'Ulm. De légères différences dans la structure de celles-ci indiquent à un œil exercé que les trois n'ont pas été construites en même temps.

Sous le bâtiment du grand laboratoire, outre les réduits pour le charbon et le calorifère, se trouvait une grande salle, séparée de la rue d'Ulm par un large corridor. Comme le niveau de la rue baisse du pavillon au grand laboratoire, le sous-sol de celui-ci était un rez-de-chaussée en soubassement,

donnant de plain-pied sur le dehors par une porte en fer, qui existe toujours près de la maison voisine. C'était la porte de service du laboratoire, celle par laquelle entraient les animaux destinés aux expériences, et tout ce qui était nécessaire à leur entretien.

La grande salle basse desservie par le couloir d'entrée donnait sur le jardin de l'École, qu'un épais remblais de terres rapportées met de plusieurs mètres au-dessus du niveau de la rue. Il avait fallu, pour l'éclairage, établir une cour en saut de loup, sur laquelle les vitrages n'étaient coupés que par deux piliers. Là se trouvaient les cages des animaux; aujourd'hui c'est un débarras, celui dont le journal de vulgarisation dont j'ai parlé a publié la photographie, en la donnant pour le grenier de 1857.

Le jardin de l'administration dominait directement le saut de loup, bordé par les acacias qui furent plantés à cette époque. Ces arbres sont aujourd'hui dans un petit clos entouré d'une grille, qui n'a été séparé du jardin que lorsque le laboratoire est devenu l'infirmerie, et pour servir de jardinet à celle-ci. Il lui a été relié par une passerelle en fer. Pas plus que la grille la passerelle n'existait en 1888, lorsque le laboratoire fut désaffecté. Ce ne fut donc pas un enclos à moutons.

De 1874 à 1888 l'unique modification fut la construction d'un sous-sol voûté dans l'angle rentrant que font les deux parties des bâtiments. Pasteur l'a demandée par cette lettre du 28 juillet 1877, adressée à M. Batbie, ministre de l'Instruction publique.

Monsieur le Ministre,

Le sous-sol du laboratoire des Hautes-Études que je dirige et qui est situé à l'École normale supérieure est très humide. Il est impossible d'y installer des appareils et des expériences suivies.

L'humidité ne vient pas du parquet, qui est bitumé, mais des murs latéraux, particulièrement de celui qui est adossé aux terres dans le jardin de l'École. Ce mur est constamment couvert de moisissures sur de très grandes surfaces.

Il serait fort à désirer, d'autre part, que mon laboratoire pût disposer d'une cave saine, aérée et spacieuse, permettant d'obtenir plus facilement les températures basses que nos travaux réclament à tout instant.

J'ai eu l'honneur d'entretenir de ces questions M. Tetreau, directeur

des *Bâtiments civils*, qui m'a paru disposé à entreprendre prochainement les travaux d'amélioration dont il s'agit, si Votre Excellence les agrée. Ils consisteraient essentiellement dans la construction d'une cave longeant le laboratoire du côté du jardin, d'un mur en béton sous le trottoir de la rue d'Ulm, et de cloisons qui diviseraient le sous-sol actuel en trois pièces pouvant servir à des travaux permanents.

La copie de cette lettre fut envoyée le 8 août, avec avis favorable, au ministre des Travaux Publics, de qui dépendaient alors les *Bâtiments civils*. L'autorisation fut donnée à M. Bouchot, le 31 août, de dépenser 6 000 francs, pour construire, suivant ses propositions, « une cave fraîche et une petite glacière, occupant 44 mètres carrés, établies avec de doubles voûtes et placées en dehors du bâtiment ». Ces caves sont aujourd'hui un magasin de débarras.

Plus tard encore, lorsque le rythme accéléré des découvertes et de leurs applications pratiques eut encore une fois rendu les installations trop étroites, il fallut bien chercher de nouveaux moyens de les agrandir. Il n'y avait plus de place à l'École normale, où une interdiction de bâtir à moins de 7 mètres du mur mitoyen grève le jardin, le long des maisons de la rue Claude-Bernard. Ce fut alors la Ville de Paris qui tira Pasteur d'embarras, en lui concédant une partie des cours et des bâtiments de l'ancien collège Rollin, rue Vauquelin, si près de l'École que, du bout du jardin en bordure de la rue Rataud, j'apercevais la fenêtre de la chambre où couchait mon ami Thuillier, lorsqu'il fut préparateur de M. Pasteur, de 1880 à 1883 [1]. Les *Bâtiments civils* auraient pu se désintéresser de cette succursale, qui n'appartenait pas à l'État, qui n'avait qu'un caractère provisoire, et où rien ne pourrait subsister des installations nécessaires à Pasteur le jour où les il abandonnerait. Mais rien désormais ne pouvait lui être refusé. En 1884 on lui installa des chenils pour ses études sur la rage. Il les avait demandés par cette lettre du 8 avril adressée au ministre de l'Instruction publique de qui, par les Beaux-Arts, relevaient les *Bâtiments civils*.

Monsieur le Ministre,

Au point où je suis arrivé de mes études sur la rage, je me vois con-

1. Thuillier, envoyé par Pasteur à Alexandrie, en 1883, pour y étudier le choléra, y mourut entre les bras de ses amis Nocard et Roux.

traint de loger un grand nombre de chiens et de les garder longtemps. J'en ai déjà à Alfort, à Montmartre, rue Fontaine-au-Roi, à la Fourrière même. Ces divers chenils assez restreints ne peuvent me suffire. J'ai encore besoin présentement de 15 à 20 niches, dont la construction serait possible rue Vauquelin, dans la succursale de mon laboraroire mise à ma disposition par la Ville de Paris.

Je viens prier Votre Excellence de vouloir bien consacrer quelques-uns des reliquats du crédit des *Bâtiments civils* et des laboratoires à la disposition de ces 15 à 20 niches, auxquelles je donnerais un caractère provisoire et économique, sans nuire toutefois à la sécurité des expériences que je poursuis.

Je puis assurer à Votre Excellence que la dépense totale ne dépasserait pas deux mille francs.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de mon respect.

L. PASTEUR

Un mois après, le 7 mai, ce fut un crédit de 4000 francs qu'obtint l'architecte Bouchot. Les vingt niches seules coutèrent 2 200 francs, les travaux de préparation du sol, un trottoir en asphalte, un paravent en planches en demandèrent 1 800.

Après les chenils ce fut le tour des écuries, et j'ai retrouvé dans les dossiers des indications qui prouvent que les *Bâtiments civils* ne refusèrent pas les crédits nécessaires.

Jusqu'en 1888, il y eut un va-et-vient incessant de la rue d'Ulm à la rue Vauquelin, et de l'une on entendait les aboiements des chiens dans l'autre, par-dessus la rue Rataud et le jardin des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve.

Il y eut du silence et de la mort dans le quartier lorsque ces installations dispersées furent transportées et concentrées rue Dutot. Il y en eut surtout à l'École. Pasteur n'était pas seulement sa gloire vivante, il était de sa vie familière de tous les jours.

Son infirmité n'avait pas réduit son activité. On peut dire qu'il boitait avec énergie. Le docteur Roux se rappelle encore qu'il était souvent réveillé le matin, lorsque le maître arrivait de bonne heure au laboratoire, par le bruit martelé que sa marche claudicante faisait sur une plaque de fonte, toujours visible devant le perron du petit pavillon. Vingt générations de normaliens l'ont croisé dans le vestibule de l'École ou dans la cour extérieure, quand il montait à son appartement ou qu'il descendait à son laboratoire; pour vingt générations de nor-

maliens le souvenir de sa démarche et de sa silhouette serait incomplet sans la petite calotte, tantôt de soie noire, tantôt de laine à carreaux noirs et blancs, que Roty et Edelfeldt n'ont eu garde d'oublier dans les deux images, où ceux qui l'ont connu le retrouvent le plus volontiers.

Dernier survivant des fonctionnaires de l'École qui l'ont habitée en même temps que lui, j'ai voulu réveiller aussi en moi l'image de ces laboratoires, à laquelle s'est superposée, depuis trente ans et plus, celle de leurs transformations. Je l'ai cherchée à travers des documents encore inexplorés, où subsiste la trace des efforts que Pasteur a dû faire pour assurer à son génie les instruments de travail dont il avait besoin, et ma chance a voulu que son génie lui-même m'y apparût dans la note au Ministre et à l'Empereur de 1862, où il semble prendre son élan, et embrasser d'un coup d'œil, avant de le conquérir, le monde immense des infiniment petits.

PAUL DUPUY

LE PAPYRUS[1]

I

Geoffroy Lambersac atteignait l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue Royale, lorsqu'il se trouva en face de deux dames dont la vue le fit légèrement pâlir. Il s'approcha, tête nue :

— Madame, je vous présente l'hommage de mon admiration, — fit-il, en baisant une main serrée dans le gant de peau blanche.

— Et je présente les mêmes hommages à mademoiselle Isaure, — ajouta-t-il en se tournant vers la plus jeune des deux femmes.

— Bonjour, Lambersac, — répondit madame d'Évremont-Saint-Elme, avec un franc sourire.

Dans sa voix un peu haute, mais bien timbrée, se manifestait un tempérament volontaire qu'annonçaient d'ailleurs son menton assez fort, son nez droit, ses yeux bruns où passaient par instants des reflets d'acajou ancien, des yeux assez enfoncés sous des sourcils d'un arc très net. Étaient-ils bons? Peut-être, mais ils révélaient surtout une intelligence ouverte, un équilibre parfait.

Aussi grande que le jeune homme, l'étroitesse classique de son buste la faisait paraître élancée. Elle était belle, certes,

1. Copyright by Édouard de Keyser 1923.

mais surtout attirante : sa bouche, moyenne et assez charnue, avait le don rare de changer sa physionomie, en lui donnant deux expressions dissemblables, l'une de fermeté, l'autre de grâce, suivant qu'elle la gardait close ou qu'elle l'entr'ouvrait sur l'éclat de ses dents. Immobile, ce masque paraissait modelé pour la lutte, même pour la souffrance; mais son sourire conquérait, sans qu'on pût lui résister; il conquérait si rapidement, si brutalement qu'on devait lui croire parfois une force traîtresse. Le savait-elle? Était-ce pour ce motif qu'elle montrait le plus souvent un visage fermé, qui discutait avec la vie?

— Êtes-vous allé à la vente Péchet? — demanda-t-elle.

— J'en sors, madame.

— Y avait-il du monde?

— La cohue! Entre autres, votre excellent beau-frère, Henri d'Évremont-Saint-Elme!

— Ah!... Il a beaucoup acheté?...

— Rien!... C'est très amusant... Il voulait un papyrus grec, égaré dans les collections comme une bécasse dans une compagnie de perdrix... Il s'énervait en criant ses enchères...

— Combien l'a-t-il payé?

— Il ne l'a pas eu... C'est moi...

— Non, Lambersac. Vous me racontez une histoire!... Vous, acheter un papyrus! Lambersac s'éprenant de science!

— J'en suis déjà puni, madame. Ce petit rouleau m'ennuie. Dans ma poche, il pèse le poids de tous ses siècles! Aussi, ça ne traînera pas. Dans vingt-quatre heures, je m'en sera débarrassé.

Madame d'Evremont baissa un instant les paupières, puis releva sur le jeune homme son regard net et ferme.

— Ne vous séparez pas de ce papyrus... Henri d'Évremont ne désire jamais une chose sans qu'un motif sérieux l'y pousse... Mais vous?

— J'ai été intrigué par une lettre qui était jointe...

— Voyons la lettre.

Geoffroy ouvrit son portefeuille et déplia un papier jauni. Dans le coin supérieur gauche était indiquée l'origine : *Colonel Gaubert. État major de l'armée de Dalmatie.* L'angle droit renseignait sur la date : *Zara,* 3 *septembre* 1806.

Madame d'Évremont lut :

Cher Alfred,

Pendant mon jour à Spalato, je crois avoir fait un petit achat qui va ravir ton âme de chercheur et de savant. C'est à un juif que je dois cette trouvaille. Il tient boutique au fond d'un quartier fort curieux, l'Alstadt, qui s'est aggloméré dans l'enceinte du Palais de Dioclétien. Comme je marchandais chez lui quelques bibelots baroques dont usent les Serves, il m'a proposé le papyrus que je t'adresse. Il me confia que, s'il en demandait un prix dérisoire, c'est que la fin du manuscrit manquait. Son ancien propriétaire l'aurait donnée à son confesseur, un franciscain nommé Père Eutrope, qui avait déchiffré au verso un fragment des λογία Ἰησοῦ, recueil des Paroles du Christ. Ce religieux traduisit un peu le premier texte : un capitaine, dont le bateau portait des richesses grecques à destination d'Ostie, y relate son naufrage en vue de la côte. Évidemment il est souhaitable que tu en possèdes la fin, et je compte la demander au Père Eutrope, mais tu l'attendras peut-être quelque temps, car je ne prévois pas vers quelle époque je retournerai à Spalato. On parle de départ. Les nouvelles de Raguse ne rassurent pas Molitor. Lauriston serait bloqué par les Russes et les Monténégrins. Siniavin va nous donner l'occasion de nous dégourdir un peu. Notre sabre risquait de se rouiller!

Je t'envoie mon souvenir affectueux et te souhaite bon succès dans tes chères paperasses qui sentent le moisi et dont la pensée seule me donne la migraine.

Léon Gaubert.

— C'est fort intéressant, — fit madame d'Évremont en rendant la lettre. — Mais nous n'avons pas le temps de parler de ça en ce moment. Êtes-vous libre ce soir? Je vais à l'Opéra. Tâchez de vous documenter.

Après avoir quitté les deux femmes, Geoffroy téléphona à son ami Dartigue de venir dîner avec lui, et rentra au logis.

Gabrielle... Vingt-huit ans; un cerveau mûri comme à cinquante... Demi-veuve, puisqu'elle est la femme d'un dément que sa maladie, une folie à marche lente, mènera au tombeau avant deux années. Quelle chute, six mois après

son mariage, lorsqu'elle a appris, en une fois, tous les détails d'une conduite affreuse! Amoureux de sa femme, Évremont aurait peut-être résisté, demandé lui-même un départ assez lointain pour tuer en lui les tentations mauvaises, mais on l'a entraîné et il est tombé plus lourdement, plus inexorablement dans la débauche. L'histoire est de notoriété publique, ainsi que la chute prédite, attendue, de cette intelligence dans les ténèbres. En parlant de Gabrielle, le monde a compati bien haut et ri sous cape; il a attendu des événements brusqués, un coup de théâtre : divorce avec huis-clos, peut-être annulation religieuse. D'aucuns ont espéré chez la jeune femme un renoncement presque monacal; d'autres ont prédit un changement contraire, qui la dédommagerait. Tous ont été déçus. Elle a demandé aux spécialistes s'il était nécessaire d'enfermer le fou dans un asile, et sur réponse négative, elle a engagé des infirmiers, aménagé un étage de son hôtel, et continué sa vie comme si son mari s'était simplement absenté pour affaires. On l'a vue à une première de l'Opéra-Comique trois jours après l'accident définitif; elle a gardé autour d'elle tous ses amis et donné des dîners. Un jour elle a répondu à un indiscret: « Mon mari est un mort,... un mort indigne d'être pleuré. »

Depuis trois ans, par la clarté de sa conduite, elle a réussi à bâillonner la calomnie. Dédaignant la liberté d'allures d'une divorcée, mais désirant voyager comme au début de son mariage, elle a fait venir de Touraine sa petite cousine Isaure, de situation assez modeste, et cette jeune parente, par reconnaissance ou par affection spontanée, se dévoue mieux qu'une amie.

Geoffroy ne connaît d'elle que la profondeur de son esprit, la puissance de son sourire, le charme de sa voix, son entrain à animer un salon, la fréquente impassibilité qui rapproche un peu ses sourcils, et son visage énigmatique.

Voici plus de deux ans qu'il l'aime d'une tendresse solide quoiqu'un peu lointaine, d'une passion qui, se sachant inutile, se défend, accepte de rester telle qu'elle est parce qu'il lui serait impossible de s'éteindre, mais n'entend pas monter vers la souffrance. Cet amour date d'un dîner chez les Rochaigle. S'écartant tous deux des tables de bridge, ils ont causé. Dans les beaux yeux, il a cru lire un attiédissement, comme un

pardon; la teinte chaude des prunelles s'est voilée. Il aurait voulu saisir les mains de Gabrielle, les baiser pieusement, murmurer : « Vous avez été malheureuse, n'est-ce pas? »

Et puis le regard s'est soudain glacé. Les lèvres, dont les coins se creusaient avec sarcasme, ont prononcé :

— Non, monsieur, la générosité, c'est l'idéalisme des dupes. Il faut être fort envers soi-même, et plus fort envers les autres.

De cette scène, il n'a retenu que l'instant où il a cru voir des larmes.

II

Lorsque le café fut servi et la porte refermée, Dartigue dit brusquement :

— Tel qu'il est, évidemment, ce papyrus ne vaut que par son antiquité; il manque la partie décisive, le nœud de son intérêt. Si tu tenais le morceau au verso duquel on a copié plus tard les λογία Ιησοῦ, tu n'éprouverais peut-être qu'une déception cuisante... Ce navire peut s'être perdu par 2 et 300 mètres de fond. Cependant la chance peut avoir envoyé cette carcasse à une profondeur praticable pour les scaphandriers. Un bateau transportant à Ostie les richesses d'Athènes!... Ça représente, à l'heure actuelle, cinquante millions,... ou zéro...

— Nous savons tous que l'Océan a enseveli d'incalculables trésors, à commencer par les galions d'Espagne. Seulement, ils ont là un gardien sûr!

— Pas tant que tu le crois, — fit Dartigue. — Et c'est une chose troublante, de penser que soudain l'homme peut retrouver ce que deux mille ans avaient couvert.

— Prétends-tu par hasard qu'on ait déjà retiré de la mer des richesses datant de l'époque romaine?

— Je vais te raconter un paragraphe de l'histoire de l'art. Il se passe près de la petite Syrte, d'assez lugubre mémoire dans la navigation ancienne. Tu sais que des pêcheurs d'éponges opèrent dans les environs de Sousse. Donc en 1907, l'équipage d'une sacolève découvrit une profusion de colonnes, de bronzes, de vases, de bustes, d'objets mobiliers en métal.

On remonta ce que les crédits permirent, et les fouilles ne sont pas encore finies. L'époque du sinistre fut assez difficile à déterminer. Il y avait là des plaques très anciennes. On se serait peut-être trompé de cinq siècles si l'on n'avait retrouvé une lampe de bord, encore pleine d'huile et facilement reconnaissable, — quand on s'y connaît, — pour une lampe du IIe siècle de l'ère chrétienne, ou de la fin du premier... Quant à d'Évremont, veux-tu mon avis? Il ne doit pas ignorer l'histoire de Madhia, et les richesses sous-marines du Musée du Bardo, à Tunis... Un conseil... Fais traduire ton papyrus.

— Par qui?

— Par un de ces savants ignorés, qui travaillent à la Bibliothèque Nationale, en mercenaires. J'en connais un; Zéphyrin Sopaule. Il ne gagne pas de quoi manger tous les jours à sa faim. Ce serait presque une bonne œuvre, de lui confier cette besogne...

— Dès demain, j'irai le voir.

III

C'était vraiment la première fois que Lambersac pourrait parler à madame d'Évremont comme il le voulait. Ah! que les explications sur le papyrus étaient loin! Durant ces minutes inespérées, serait-il possible de prononcer autre chose que des paroles d'amour? Il demeurait debout, appuyé contre la paroi de l'arrière-loge.

Il se demandait :

— Se fâchera-t-elle quand je lui parlerai de tendresse? Elle est mariée, mais si peu! Si près du veuvage!... Et puis, je ne demande rien! Un malade a bien le droit de dire le mal qui le torture... D'ailleurs quelle femme s'indigne réellement d'avoir fait naître une passion?

— Allons écouter, — dit-elle.

— Oh! je vous en supplie, ne bougez pas! Vous m'avez promis tout cet acte qui, au surplus, ne vous intéresse guère.

— C'est vrai. Le papyrus...

— J'abandonne ce sujet, car j'ai autre chose à vous dire.

Elle sourit, imperceptiblement.

— Vous tenez absolument à me faire une déclaration?

Il attira une chaise et s'assit en face de la jeune femme.

— Justement, — trancha-t-il, — je veux vous faire une déclaration.

— L'absence d'Isaure est providentielle.

— Non, madame, je vous aurais tout dit devant votre cousine.

— Ceci me paraît plus grave, monsieur Lambersac, et je commence à croire que vous êtes dangereux... Ainsi donc, vous m'aimez?

— Mon Dieu, oui!

— Que vous le dites mal! C'est presque incorrect!...

— Depuis longtemps vous avez senti mon regard monter vers vous, comme une prière, comme une offrande. J'étais un de ceux qui vous parlaient le moins. Je vous admirais à distance. Je me fusse contenté de bien peu. Mon bonheur ne demandait qu'à rester dans un coin, dans l'ombre, en pénitence, à vous contempler. N'est-ce pas, vous saviez que je vous aimais?

— Je le savais.

— Et cela vous a amusée, de l'entendre?

— Je voulais connaître l'accent que prendrait, pour l'avouer, un jeune homme habitué au plaisir. Votre ton fut naturel... Pas trop mauvais... Je ne vois pourtant pas où vous voulez en venir.

— N'avez-vous pas dit que vous serez libre, bientôt... dans un an, peut-être?... Ma fortune vaut la vôtre, je crois.

Elle l'interrompit violemment :

— Ignorez-vous ce qu'on raconte sur mes intentions? Demandez à mes amis! Ils vous apprendront que je veux me remarier avec un duc, ou un lord...

Se radoucissant, elle reprit le ton un peu railleur qui était sa force et son arme :

— Ce que je vais vous dire encore ne doit pas vous blesser. Vous m'avez parlé franchement, et je vous dois, dans ma réponse, une franchise égale, au risque de la faire prendre pour de la brutalité.

— Soyez brutale, madame; après, j'embrasserai vos doigts.

— Je vais vous dire des choses sévères, que vous accepterez

avec peine, car vous êtes orgueilleux, mais c'est vous, vous seul, qui les avez cherchées... Vous m'offrez votre main, monsieur Lambersac. Avez-vous réfléchi? Votre mère fut artiste, et aucun homme ne vous a présenté comme son fils...

Si elle entendait porter un coup droit, elle fut pleinement satisfaite. Blême, les lèvres effacées, Geoffroy prononça d'une voix sourde :

— Vous aviez raison, madame; une seule phrase pouvait nous séparer! Vous êtes cruelle à bon compte, et sciemment injuste. Ma mère a aimé, mais cet amour fut peut-être plus sincère que celui des femmes de votre monde. Ma mère ne s'est pas mariée, mais elle aurait pu épouser un homme qui valait, au moins, monsieur le baron d'Évremont-Saint-Elme. Ma mère a travaillé toute sa vie, madame! Beaucoup de vos belles amies seraient-elles capables d'en faire autant?

La tête avancée, elle regardait sur le visage énergique la colère effacer l'amour, et elle eut au coin des lèvres le pli qui trahit souvent une intime satisfaction. Abaissant un peu les paupières, elle questionna :

— Pourquoi m'avoir forcée à vous faire de la peine?... Voyez-vous, mon ami, — entendez-moi bien, je vous nomme mon ami, — j'ai voulu nous poser d'abord tous deux dans nos positions mondaines respectives, celles dont nous sommes prisonniers, Le hasard nous en tire parfois pour nous hisser sur un palier supérieur, mais le plus souvent nous n'en sortons que pour glisser plus bas... Croyez-moi! Votre mère m'inspire plus de respect que la plupart des femmes que je reçois dans mon intimité. Et je ne vous le dis pas pour racheter une parole mordante, puisque cette parole, je l'ai prononcée avec intention... Non!... Votre mère fut une grande artiste, une créatrice admirable, et vous pouvez considérer sans honte la fortune qu'elle a gagnée. Le monde l'avait admise. Le monde vous admet. Seulement il vous rappellera à l'ordre quand vous voudrez y devenir plus qu'un simple invité. En vous disant que vous êtes le fils d'une actrice et que vous portez le nom de votre mère, ce n'est pas Clotilde Lambersac que j'attaque, c'est vous... Il y avait là une situation à racheter... le mot est juste... Vous venez me déclarer : « Je vous aime et j'ai de la fortune! » Vous croyez donc que ça suffit?

— Je ne vous comprends pas.

— Il fallait travailler, afin de pouvoir vous imposer, de pouvoir crier bien haut : « Mon nom représente une valeur, une invention, un talent! » Porté par vous, mon pauvre ami, votre nom ne représente rien! Vous avez gaspillé votre vie! Les courses, le cercle, la danse! Quelles garanties de bonheur pour une femme!...

La colère qui, tout à l'heure, avait glacé Geoffroy, fondait sous le sec réquisitoire de Gabrielle. Il sentait tellement qu'elle avait raison! C'était pour lui que sa mère avait travaillé. Et il n'était rien...

— Vous m'en voulez? — demanda Gabrielle.

— Non, madame. J'avais mis en vous un grand espoir. Je m'étais demandé si vous pourriez m'aimer, mais sans chercher d'abord si vous pourriez aimer.

— Vous n'avez pas tort. J'en suis peut-être incapable.

Il posa une dernière question, que la précédente phrase de Gabrielle rendait superflue :

— Si j'avais été « quelqu'un »,... m'auriez-vous aimé?

Elle lui planta son regard au fond des yeux.

— A quoi bon répondre? Vous serez toujours un inutile!... Et avec votre digression, nous n'avons plus parlé du papyrus.

Il raconta le détail des enchères, et s'étendit avec complaisance sur les fouilles sous-marines de Madhia.

— Henri a passé l'hiver en Tunisie, — interrompit Gabrielle.

— Voilà donc le secret! Il a vu les collections du Bardo! Il sait qu'on retrouve dans la mer des épaves datant de vingt siècles, et il se figure... L'imbécile!...

— Il conviendrait toutefois de savoir si l'autre partie du document a été envoyée en France, et où elle a échoué... Je connais Vigier, notre consul à Zara. Il a dîné chez moi à deux ou trois reprises. Il ne peut pas refuser de vous aider au moins d'un conseil.

— Je lui écrirai demain. Vous m'autorisez donc à me recommander de vous?

— Non. Je vous ferai porter une lettre. Vous la joindrez à la vôtre.

— Que vous êtes bonne! — dit-il d'une voix qui s'assourdissait un peu.

— Bah! Sait-on jamais!... Il me semble du reste que vous ne pensiez pas ainsi tout à l'heure... Maintenant, à l'œuvre, monsieur l'inutile. N'oubliez pas votre double tâche : Zara et la Bibliothèque Nationale. Je veux savoir, vous entendez... Je veux...

En prononçant les deux derniers mots, elle sourit, de son beau sourire câlin, et Geoffroy en resta tout imprégné de bonheur. Si, dans son cœur et dans son esprit, avait subsisté une trace infime des dures paroles subies, ce sourire l'effaça... A l'œuvre, monsieur l'inutile! avait-elle dit... Appuyé par cette caresse du regard et des lèvres, ce n'était plus un reproche. C'était mieux qu'un encouragement...

IV

Comme Lambersac traversait la salle de travail de la Bibliothèque Nationale, il vit sortir un monsieur qu'il crut reconnaître.

— Henri d'Évremont! Que vient-il faire ici?

Vaguement contrarié, il fit un mouvement pour suivre le beau-frère de Gabrielle, mais s'arrêta avec un haussement d'épaules.

— Après tout, est-ce que ça me regarde?

Il se dirigea vers l'estrade du conservateur.

— Je voudrais un renseignement, — fit-il.

Le fonctionnaire leva la tête.

— Je cherche, sans le connaître, un monsieur qui travaille pour un éditeur. Je veux lui confier une traduction grecque... Vous pourrez peut-être me le désigner... Il s'appelle Sopaule... Zéphyrin Sopaule...

— Le vieux Sopaule? Il était là tout à l'heure.

Il promena sur son peuple courbé un regard de potentat, qui ne rencontra pas l'hellénisant.

— Je ne le vois pas; mais il est ici. J'en suis sûr. Voulez-vous attendre à droite, près des catalogues? Je vous l'enverrai dès qu'il remontera à la surface.

Geoffroy ne perdait pas des yeux le conservateur. Il le vit bientôt appeler un petit homme et lui parler bas. Il comprit le geste qui le désignait et se leva pour faire la moitié

du chemin. Le vieil érudit boitait si épouvantablement qu'à chaque pas, son épaule gauche, tombante, était rejetée en arrière. Sur ce chétif individu, la tête, que protégeait une calotte grise, semblait encore trop minuscule. Glabre, ravagée de rides, creusée aux joues, avec un nez trop mince, une bouche et des oreilles de femme, sa figure rappelait celles des sacristains falots qui ouvrent certaines églises d'Italie. Une écharpe de laine protégeait son cou, et il serrait contre son pauvre torse un pardessus beige, trop court, un « demi-saison » dont il avait dû hériter.

— On me dit que vous désirez me parler au sujet d'une traduction grecque, — débita Sopaule dès qu'il fut en face de Geoffroy.

Voix singulière, en vérité; aiguë et pateline, volubile et hésitante, s'arrêtant devant un mot simple, comme si le fil de l'idée venait de recevoir un coup de ciseau. Rien qu'à l'entendre, on comprenait que ce savant n'eût jamais fait son chemin dans la vie.

— Oui, monsieur. La traduction d'un texte ancien. Un papyrus que j'ai acheté hier...

D'un doigt fluet et exsangue, Sopaule indiqua un coin du chemin de ronde.

— Venez aux rayons des classiques. Nous y serons plus tranquilles... Hélas! monsieur, personne ne regarde les classiques!

En effet, ils s'y trouvèrent à l'abri des gêneurs. Sopaule demanda tout de go, avec son étrange organe de polichinelle :

— Du grec ancien? De quel siècle? Est-ce écrit en onciale, en semi-onciale, en cursive? La tâche serait plus dure si nous avions de l'écriture éolo-dorienne, ou cadméenne! Enfin, nous verrons...

Il enleva son binocle légèrement noirci, et Geoffroy fut surpris de ses yeux perçants, où brillait le feu de la fièvre.

— Où est ce papyrus? — demanda-t-il.

— Je l'ai apporté. Vous voulez le voir?

— Oui.

Hissé sur ses pointes, Sopaule étudiait le manuscrit. Il ne lui fallut pas plus de deux minutes pour déclarer :

— Cursive. Premier siècle... Cursive déjà assez régulière,

comme en nécessitaient les relations entre Romains et Grecs. Dois-je traduire ça devant vous?

— Non... Pouvez-vous me faire cela pour demain?

— Sans doute. J'irai chez vous après la fermeture de la Bibliothèque. Votre adresse?

— Lambersac, avenue de Villiers, n°...

Sopaule examinait à nouveau le document. Soudain il ricana en retirant son lorgnon :

— Il s'agit d'un matelot, Sôpolis... Il s'appelait presque comme moi!... Je suis d'origine grecque! Il n'y a pas un siècle que ma famille est venue en France... Au fond, je suis un Grec... Qui sait, — termina-t-il avec un drôle de rire, qui allongea son nez et lissa ses joues, — qui sait si ce Sôpolis n'est pas mon ancêtre!...

Le jeune homme avait souri. Il trouvait original d'entendre revendiquer une ascendance d'athlète par cette moitié d'homme dont le cerveau, sans doute admirablement doué, avait accaparé toute la résistance et toute la force. La gaîté de Sopaule s'était déjà évanouie et, la face plus ascétique, marquée d'un pli cruel entre les yeux, la voix plus basse, emportée par une brusque révolte contre le sort, par une haine contre ceux qui avaient marchandé sa science, il prononça :

— Ce sera cinquante francs.

— Je compte vous en donner deux cents, — précisa Lambersac.

Le savant regarda son interlocuteur avec colère. Il avait cru à une moquerie. Mais il lut la sincérité sur le jeune visage énergique, et dit, en baissant encore le ton :

— Deux cents francs! Vous comprenez donc, vous?... Je puis être fier, monsieur! Parmi tous les penseurs que vous voyez, il n'y en a pas deux qui vous traduiraient ça, presque couramment, sans dictionnaire! Et à l'Institut, il n'y en a pas un seul! Ah! J'ai étudié avec passion; avec ambition aussi, mais la vie s'est vite chargée d'éteindre l'une et l'autre. Savez-vous à quoi je perds mon temps ici? Je fais des recherches héraldiques pour des bourgeois en mal d'écusson! Je compulse d'anciens journaux de mode pour une revue féminine!

Sa maigre figure, qui s'était revêtue d'une sorte de gran-

deur empreinte à la fois de force et de souffrance, redevint chafouine et papelarde. Il éteignit son regard sous son binocle et continua, tout à fait calme :

— Avant de vous faire dépenser deux cents francs, monsieur, il est de mon devoir de vous avertir que le contenu des papyrus offre de très fréquentes désillusions. On croit toujours y découvrir un point d'histoire, un récit tragique, un peu de mystère, et, la plupart du temps, ils ne montrent que la vie du peuple, ou bien nous ouvrent les yeux sur une bureaucratie aussi embrouillée que la nôtre. J'ai traduit de cette façon des plaintes à l'épistate, pour vol, grivèlerie, fausse traite donnée à une courtisane,... des enregistrements de vente, des invitations à dîner, l'annonce d'un concert d'orgue hydraulique... Je le répète, gare à la désillusion!

— Ça ne fait rien. Traduisez-le-moi.

Ils prirent heure pour le lendemain et Lambersac s'en alla, satisfait, malgré tout, de respirer une atmosphère moins lointaine et moins endormie.

V

Isaure sortit une enveloppe de son manchon.

— La lettre que ma cousine vous avait promise.

— C'est pour me la porter que vous vous êtes dérangée?

— J'ai menti à Gabrielle. Je ne voulais pas qu'elle me sût ici. Mais j'ai cru vous être utile en venant vous parler, car je suis votre amie,... moi...

Elle se tut, réfléchissant, cherchant la voie la plus sûre pour diriger l'entretien, et Geoffroy l'examinait, surpris de cette audace, assez compromettante pour une jeune fille.

— Je veux vous dire une chose très importante, — fit-elle soudain, sans redresser le front. — Très importante... Et j'ai peur...

— Quoi que ce puisse être, il ne faut rien craindre!

— Je n'aurais plus peur si vous me faisiez deux serments.

— Oh! c'est grave!

— Vous voyez, vous vous moquez de moi...

— Accusation que vous savez injuste. Quels serments exigez-vous? Je vous les fais tout de suite.

— D'abord, de ne répéter à personne ce que vous allez entendre, à personne au monde. Même pas à ma cousine... Et ensuite de ne pas penser que j'agis par besoin de médire (on peut beaucoup aimer quelqu'un, et cependant ne pas être aveugle à son égard). Vous me le jurez?

— Je vous le jure.

— Eh bien, — fit-elle plus sourdement, — ne vous fiez pas trop à Gabrielle.

Relevant les yeux, elle vit les sourcils de Geoffroy se rapprocher. Elle savait qu'elle le frappait au vif, car il ne pouvait avoir, sur le caractère de madame d'Évremont, un sentiment bien arrêté. Elle poursuivit :

— Ce que je vous dis, vous paraît horrible, n'est-ce pas, parce que vous détestez l'ingratitude. Oh! Je sais tout ce que je dois à ma cousine, et croyez que ma reconnaissance lui appartient! A personne au monde, je ne parlerais comme je vous parle. J'ai tant réfléchi, tant hésité! Et si je suis venue vous avertir, c'est parce qu'entre mes deux seules affections, j'ai cédé à la plus forte... Vous n'avez pas de meilleure amie que moi...

Geoffroy se taisait. Répondre, n'était-ce pas avouer son amour pour madame d'Évremont? La jeune fille prit ce mutisme pour un demi-acquiescement, et son courage, mis à rude épreuve la minute précédente, en fut doublé. Elle parla vite, pour en finir, pour que sa sollicitude amicale, ou amoureuse, n'oubliât rien de ce qu'elle avait préparé.

— Je vous le répète, je sais tout ce que je dois à Gabrielle, et en retour, je ferais pour elle n'importe quel sacrifice. Mais je vous vois engagé sur une pente qui mène à un gouffre, et où aucune branche ne se présentera pour vous retenir. Ma cousine est belle et attirante. Quand elle sourit, on voudrait passer sa vie à la regarder. Seulement, l'aimer quand on se nomme Lambersac, mon pauvre ami, c'est une folie dangereuse. Dévorée d'ambition, elle s'est promis d'être à moitié reine, et riche à acheter une province. Elle apporte un cœur délicieux, encore qu'assez autoritaire, dans ses camaraderies, ses fréquentations mondaines, et aussi les infortunes qu'elle secourt. Mais dès qu'il s'agit de ses projets intimes, de l'avenir qu'elle prépare sans trève, son cœur se tait, ou

plutôt il cesse d'exister; elle montre une ténacité étonnante, C'est pourquoi, malgré l'incorrection, — oh! je dis le vrai mot! — l'incorrection de ma démarche, j'ai voulu venir chez vous. Cessez donc de l'aimer! Et n'oubliez pas qu'elle veut briller, dépasser les plus grands noms et les plus grandes fortunes, que, pour atteindre ce but, elle emploiera tous les moyens, tous... Méfiez-vous! Depuis hier, elle s'intéresse à ce fameux papyrus avec une passion qui m'étonne. Vraiment, s'il ne s'agissait d'elle, et si votre antiquité pouvait cacher un secret important, ce serait à croire qu'on veut vous l'enlever!

Elle se leva, referma sa cape et tendit la main.

— Vous m'en voulez?

— Non, mademoiselle. Je vous remercie même d'être venue : ne vaut-il pas mieux se connaître?

Elle ne comprit pas l'ambiguïté de la réponse, faite d'une voix trop polie et appuya :

— J'espère vous avoir été utile. En tout cas il vous sera facile de vous garder, car nous partirons sans doute avant qu'arrive la réponse de Dalmatie.

— Vous partirez? — interrompit-il presque violemment.

Elle feignit de ne pas avoir remarqué le ton différent de ces paroles et de n'en pas saisir l'aveu.

— Oui, en Sicile ou en Tunisie. Elle sera plus tranquille à Palerme, Taormine ou Gabès.

Et s'emmitouflant, elle se sauva, joyeuse de la tâche accomplie.

Rentré dans le studio, Geoffroy réfléchit à cette visite inattendue. Sa passion même, — si l'homme est imparfait c'est surtout dans l'amour! — le prédisposait à accueillir, assez passivement tout ce qui s'accordait avec sa déception. Jamais Isaure ne lui avait paru méchante ou ingrate. Jamais il ne l'avait entendue démolir à petits coups de marteau les femmes et les jeunes filles qui sortaient d'un salon. Elle montrait une réserve que maintes compagnes n'imitaient pas.

Il n'avait jamais attaché foi au machiavélisme que certaines gens prêtaient volontiers à Gabrielle; cependant, et bien que son cœur fût enclin à lui voir toutes sortes de qua-

lités, il n'avait pas pris très au sérieux les dires du clan moins nombreux qui la parait de vertus dignes d'une carmélite. S'il ne l'avait pas aimée, il eût sans aucun doute rejeté le conseil de la jeune fille comme une de ces insinuations dont le monde est si coutumier, mais, justement, sa tendresse le mettait sur la défensive, en le forçant à raisonner.

Isaure lui disait de se méfier? De quoi, grand Dieu? Ce papyrus? Une curiosité qu'il satisfaisait!... Il considéra les paroles de la jeune fille comme le résultat d'une aberration singulière, d'un cas de conscience que forgeait un esprit trop imaginatif. Par amour, il discuta avec lui-même ce qu'il venait d'entendre, commença par douter de Gabrielle, par se rappeler des faits qui étaient des témoins à charge, et ce fut encore son amour qui l'amena à une certitude qui la blanchissait toute. Après une demi-heure abandonnée à ses réflexions, dont quelques-unes étaient bien tristes et les autres assez mélancoliques, il lui donna sa confiance entière et décida qu'il lui en accorderait toutes les preuves qu'elle pourrait souhaiter.

VI

— Alors? — questionna le jeune homme en tendant la main à Sopaule. — Ce texte?... Vous avez pu le traduire?...

— C'était l'affaire d'une heure!... Comme je vous le laissais prévoir, il ne vous apprendra rien... Le récit d'un naufrage écrit par le capitaine qui avait échappé au désastre, ce qui devait être, à cette époque, une chance peu commune. Voulez-vous que je vous lise moi-même le texte?...

Il sortit de sa poche le précieux manuscrit, le déposa sur la table voisine.

— Ce capitaine s'appelait bien comme moi... Sôpolis!... Quelle coïncidence bizarre!

Ayant ouvert un gros calepin, il en détacha une double feuille et entama sa lecture, qu'il entrecoupa de réflexions érudites :

— « A l'empereur puissant et divin, salut. » (Si Sôpolis avait désigné l'empereur par son nom, nous aurions des certitudes sur plus d'un point de ce récit. Mais c'est toujours

la même chose. Aucune précision de date, parce que ces gens-là ne se figuraient pas que leurs écrits pussent jamais leur survivre.) « J'écris ceci afin que toi, mon armateur, si tu t'étonnes que je sois en vie après le naufrage de ton bateau, tu ne m'accuses pas d'être un lâche. » (J'ai traduit μισθωτής par armateur et, quoique le sens soit un peu différent, je crois que ce mot rend assez bien l'idée.) « Avant de devenir maître d'un navire, je fus longtemps matelot dans les ports d'Égypte, et je dis que je connais mon métier de façon à mériter tout honneur. Quand, je dirigeais les manœuvres qui roulaient ou déroulaient mes voiles rouges, ou que je dominais mes rameurs, j'avais conscience d'être le maître parce que j'en étais digne. D'ailleurs, si tu m'as donné le commandement du *Numa Pompilius*, n'est-ce pas parce que je le méritais?

» Nous avions donc chargé pour Ostie les trésors d'Athènes. La cale remplie de statues, de vases, de poteries et de lampes, j'ai dû arrimer sur le pont les douze colonnes en marbre rose apportées du Nil. Je te rappelle que je m'y opposais, et que tu m'as dit : « Le *Numa Pompilius* est le meilleur bateau sorti de Brundusium; tu peux mettre trente colonnes au lieu de douze et braver la tempête sans qu'il se renverse. » Mais je savais bien qu'il était dangereux de placer si haut ce poids épouvantable...

» Quoique notre prorète eût signalé le feu qui indique le cap Ténare, et que le pilote fût resté vigilant, nous avons aperçu plus tard, sur notre gauche, une lueur qui devait être Cydonia, dans l'île de Cythère. A cela seul j'ai pu reconnaître la violence du vent qui nous entraînait. Le troisième jour, ce vent nous a pris de côté et au lieu de poursuivre notre route à travers la Mer Intérieure, nous avons été jetés dans la Mer de Lybie. Le bateau ne souffrait pas trop, mais ses mouvements commençaient à déplacer les colonnes. J'ai compris que je ne pourrais pas atteindre Ostie sans m'arrêter dans un port, à l'abri des vagues, et, le temps calmé, je me suis dirigé vers une des villes de la Pentapole. Nous arrivâmes sans dommage devant Apollonia. » (Voyez donc, monsieur, combien il avait dévié : il avait marché du nord au sud, assez exactement, alors que le μισθωτής imprudent le croyait

cinglant vers l'ouest!) « Nous y sommes restés plus de huit jours, parce que l'un de mes deux mâts, heurté violemment par une colonne qui, du reste, s'était fendue, avait besoin d'être consolidé. J'ai doublé aussi les câbles qui attachaient cette cargaison encombrante et si maintenant le *Numa Pompilius* et les richesses qu'il transportait sont perdus au fond de la mer, *et si près qu'un plongeur pourrait les apercevoir*, tu dois avouer que ce n'est pas la faute de ton capitaine. »

La bouche entr'ouverte de Sopaule parut vouloir commenter mais, probablement à cause de l'air inattentif, où il vit son auditeur, il garda pour lui ses réflexions scientifiques. Toutefois, si le jeune homme avait l'air absent, son esprit ne quittait pas le sujet. Au contraire, les derniers mots lui avaient rappelé les explications de Dartigue. Ces œuvres d'art, comme celles qu'ont découvertes les pêcheurs d'éponges de Cerigott, et de Madhia, gisaient donc à une profondeur très minime, et ceci éclairait à l'évidence le but d'Henri d'Évremont.

Avec quel enthousiasme, tout à l'heure, il décrocherait le téléphone pour demander à Gabrielle une entrevue immédiate!

Sopaule reprit sa lecture :

— » Lorsque nous avons remis à la voile, j'avais confiance, bien que ce fût l'époque des grands vents qui accompagnent le déclin de l'été. Pourtant, la stabilité du navire me paraissant réduite, je résolus de suivre la côte le plus que je pourrais. C'est pourquoi le pilote dirigea le vaisseau sur Leptis Magna. Avant d'arriver à Sabrata, limite du pays des Lotophages, une nouvelle tempête déchira mes voiles et je dus faire escale une seconde fois. Je n'en voulais pas aux dieux de me forcer à côtoyer des rives dont j'avais entendu parler par des marins revenant d'Acholla, de Thapsus et d'Hippo Zarytos.

» Ce détour évitait aussi de traverser la passe dangereuse que gardent les Iles d'Éole. » (Jolie périphrase pour désigner le détroit de Messine.) « Après avoir écouté maintes histoires sur les périls qui guettent les navires aux environs de la Petite Syrte et de Petite Leptis, je décidai de m'éloigner de la côte, au moins pour un certain temps. Je pouvais couper droit sur Néapolis, et suivre la rive jusqu'au Promontoire de

Hermès, puis gouverner sur Ostie par la pleine mer, ou bien, ce qui me séduisait aussi, voguer entre les Iles Lopadusa, Mélita et Linosa, continuer vers Cossyra et doubler la pointe près des Iles Ægates. Longtemps indécis sur le choix de l'itinéraire, je m'en remis aux dieux. Puisqu'ils m'ont désigné la route, eux seuls voulaient la perte de ton bateau. Pas un instant, il faut que tu le saches, mes matelots ne furent en défaut; le pilote ne quitta pas son poste, les lampes restèrent toujours allumées la nuit et la troisième tempête après laquelle, par la décision des divinités, nous avons fait naufrage, fut moins violente que les deux autres. Mais la coque avait beaucoup souffert; le poids que portait le pont nous avait jetés trop violemment contre les vagues. Le bois craquait, et je sentais bien que le *Numa Pompilius* n'avait plus sa solidité première. Cependant je ne croyais pas que, le beau temps revenu et la mer aplanie, une voie d'eau pourrait s'ouvrir sans motif explicable, et que le navire, à moitié enfoncé, se retournerait comme s'il voulait piquer ses mâts dans le fond de l'océan. Si trois matelots et moi sommes encore en vie, c'est parce que cette mer est peuplée de barques conduites par des pêcheurs, de bateaux qui portent des marchandises et même de galères chargées de soldats romains.

» Le soleil était monté au quart de sa course et je venais de déterminer les parages exacts où nous nous trouvions. Nous avions donc... »

D'un geste nerveux, Sopaule tendit à Geoffroy le papyrus et la feuille qu'il venait de lire.

— C'est tout? — demanda le jeune homme.

— Oui. Il manque le passage le plus intéressant.

— Ce texte doit éveiller en vous des idées multiples, et ce sont celles-là que je voudrais connaître. Vous y voyez autre chose que le fait divers; chaque mot vous suggère des déductions, comme l'écriture vous avait indiqué, ou à peu près, l'époque du document... Je ne conçois pas bien comment le capitaine serait parvenu à faire le point, lui qui ignorait tout de la géographie.

— Quelle erreur, monsieur! Les Romains, grands orga-

nisateurs, qui devaient avoir de continuelles relations avec l'Asie et l'Afrique puisque leurs villes couvraient le Maroc, la Tunisie, le Moab, le Liban, l'Asie Mineure, avaient beaucoup travaillé pour la navigation. Sur toutes les côtes, des feux étaient allumés, et il existait des phares aux endroits les plus importants. Six cents ans avant Jésus-Christ, Thalès écrivait son traité de l'Art Nautique; trois siècles plus tard, Erathostène mesurait un degré terrestre; peu après, Hipparque couvrait déjà le monde connu d'un réseau de méridiens et de parallèles, et enfin, au premier siècle de notre ère, époque sans doute antérieure au texte qui nous occupe, Marin de Tyr, un nom prédestiné, inventait les cartes marines. Vous le voyez, monsieur, ces gens-là n'étaient plus tout à fait des sauvages.

— Vous croyez donc que ce Grec pouvait connaître approximativement le point où le *Numa Pompilius* avait coulé?

— Certes. Et nous devons regretter que votre papyrus soit incomplet... Pourtant le texte nous fournit des indications. Le bateau atteint les côtes d'Afrique et, tout d'abord, le capitaine pense ne plus les lâcher jusqu'au Promontoire de Hermès, puis de là piquer sur la Sicile et gagner Ostie, en suivant toujours le rivage d'assez près. Chaque mot de son récit démontre qu'il navigue sans confiance... Mais bientôt ce qu'on lui raconte de la Petite Syrte l'invite à déserter ces parages. Il n'y passe pas.

— Vous en êtes sûr?

— Tout le prouve.

— Alors ce navigium ne peut en aucune façon être celui dont les débris furent relevés en face de Madhia.

Un petit soubresaut secoua la tête de Zéphirin Sopaule.

— Vous connaissez? — articula-t-il.

Il n'aimait pas beaucoup qu'on fît preuve, en face de lui, d'une érudition, fût-elle infime. Se reprenant, il concéda :

— Je vois que vous lisez, et que vous vous tenez au courant de la vie scientifique. Je vous en félicite, monsieur. Les jeunes gens riches qui peuvent en dire autant ne sont pas légion! En tout cas, il est certain que le navire dont les restes ont été ramenés au musée du Bardo n'était pas le *Numa Pom-*

pilius. D'après ce qui ressort des derniers paragraphes, le lieu du sinistre se trouverait plus au nord, beaucoup plus au nord. Mais sur quelle route? En vue de la côte, que le bateau aurait rejointe vers Néapolis? Ou en pleine mer, près des îles Lopadusa, Linosa, Cossyra? A-t-il heurté un roc inconnu jusqu'alors?

— On le pointerait facilement sur nos cartes.

— Croyez-vous? Si c'était un bas-fond,... une île momentanée?...

— Je ne comprends pas.

— Un exemple. En 1831, au sud-ouest de la Sicile, une île apparut brusquement. On eut à peine le temps de lui donner un nom, comme à tout nouveau-née respectable. Avant le premier janvier 1832, Ferdinandéa était retournée au fond de la mer.

Il avait chaud et enleva décidément son écharpe. Ce fut avec un brin d'impatience qu'il demanda :

— Mais enfin, qu'espérez-vous tirer de tout ceci?

— A vrai dire, je n'en sais rien! Ces trésors d'arts, ces statues, ces vases d'albâtre ou d'or appartiendront à celui qui les retrouvera.

La bouche du petit homme se crispa, avala ses lèvres. Ses joues se creusèrent.

— Oui, si on les retrouvait hors des eaux territoriales. Autrement, en France, il faudrait donner la moitié à l'État et peut-être davantage en Italie... De plus je trouve que c'est en quelque sorte violer une sépulture. La Méditerranée conserve ces trésors en dépôt et, au bout du compte, le seul qui pourrait les revendiquer en l'absence de l'armateur, serait le capitaine qui a risqué sa vie pour eux.

— Sôpolis

— Parfaitement.

Le mot fut sec. Geoffroy, qui excusait volontiers les petits travers des autres quand ceux-ci étaient gens de valeur ou de mérite, objecta avec courtoisie :

— Vous auriez tout à fait raison si Sôpolis pouvait venir réclamer aux flots sa cargaison précieuse et s'il amenait une équipe de scaphandriers.

Zéphirin Sopaule s'énervait.

— Vous n'avez cependant pas l'intention de fouiller toute la mer, entre Trapani, La Goulette et Gabès!

Geoffroy le considéra un instant d'un œil amusé, puis il dit :

— Il y a autre chose... Et si je vous en parle, c'est qu'éventuellement vous pourrez m'être utile. Lisez ceci.

Il lui passa la lettre du colonel Gaubert et attendit. Après en avoir pris connaissance, le vieillard fit : « Ah! » d'un ton si bizarre, que Geoffroy fut sur le point de lui arracher son binocle pour voir ses yeux et y lire sa pensée.

— Alors? votre avis? — demanda-t-il.

Le savant riposta par une autre interrogation.

— Vous êtes décidé à poursuivre cette aventure?

— J'ai écrit à Zara... Et à ce propos, pourriez-vous m'expliquer comment le manuscrit d'un marin grec, remis sans doute à un fonctionnaire romain, a été se perdre à Spalato?

— Oh! Il n'y est pas allé tout de suite! Quelque épicurien amoureux de sa bibliothèque l'aura racheté plus tard... Certes, il n'a pas connu le rayon des Pline, des Ciceron, des Catulle; on l'aura enfermé avec d'autres archives dans des *capsas*, le jour où le propriétaire, quelque fidèle de Dioclétien, a résolu de partager sa retraite et d'aller, lui aussi, cultiver des laitues...

— Entre cet épicurien et le juif brocanteur, il y a quinze siècles.

— La belle affaire! Le palais de Dioclétien, où devait résider le bibliophile, resta longtemps une sorte d'enceinte sacrée. Là-dessus, les invasions, les guerres, la barbarie du moyen âge. Résultat : des ruines, dont on ne sut pas ce qu'elles contenaient, jusqu'au jour où l'on déblaya pour bâtir les maisons actuelles. Quelle splendeur que ce palais! La place de la Cathédrale n'occupe que l'espace d'vn vestibule!

— Vous connaissez tout, monsieur Sopaule!

— J'ai été conduit à lire énormément... Vous permettez que je vous pose une question?

— Je vous en prie.

— Si vous recevez une réponse... une réponse qui semble vous ouvrir une piste, que déciderez-vous?

— Je ne vous ai pas fait traduire ça pour m'arrêter en

route. Il faudra m'expliquer la fin du texte et me guider de vos conseils. Accepteriez-vous de m'accompagner là-bas?

— Où?

— Je ne sais pas... Là-bas, où a coulé le bateau de Sôpolis! Vous demanderiez un congé à votre revue féminine. Et un voyage en Tunisie ou en Sicile n'est pas désagréable quand Paris va s'endormir pour trois mois.

Sopaule ne répondit pas tout de suite et il faut supposer que cette vision ensoleillée, tellement inattendue dans son existence brumeuse, le laissait sans réflexion et sans voix. Hésitant, presque tremblant, il murmura :

— Vous me prendriez avec vous?... Vous avez tort... Je ne pourrais vous être d'aucune utilité...

Il se leva, et redit encore, plus sourdement :

— D'aucune utilité...

Il accepta le prix de sa traduction avec indifférence. Son esprit s'était envolé très loin, dans l'espace et dans le temps. Lorsqu'il ôta son binocle avant de sortir, Geoffroy lui vit des yeux troubles, illuminés.

— Du génie? De la folie? — se dit-il. — Bah! Ça se ressemble tellement!

VII

Madame d'Évremont reçut Geoffroy le soir même, après dîner, dans son petit salon, ce qui était une faveur. Assise dans un fauteuil d'Aubusson, à l'angle droit de la cheminée, elle lisait un livre d'Anatole France. Elle posa le volume sur une table et dit :

— Voyez donc si la porte de l'antichambre est fermée. Je ne veux pas qu'un domestique puisse nous entendre.

Un peu surpris, il alla vérifier ce qu'elle demandait, et, en revenant, il la trouva debout, adossée au coin de la cheminée, splendidement grande, altière et désirable. Partagé entre un respect immense et l'audace qu'attisait la certitude de ne rien pouvoir espérer, il prononça d'une voix qui contenait toute sa passion, toute sa fougue, et aussi son désanchantement :

— Que vous êtes belle!

Elle ne répondit pas. Il voulut parler de son amour :

Gabrielle l'interrompit :

— Je voudrais que vous vous contentiez de mon amitié.

— C'est donc vrai, vous allez partir? — questionna le jeune homme.

Relevant la tête, Gabrielle désigna le plafond.

— Je ne peux pas continuer à entendre mon mari! Voici dix jours qu'il ne cesse de crier!

Alors, tout naturellement, vint aux lèvres de Lambersac la question qui devait toucher le fond de la blessure :

— Pourquoi ne divorcez-vous pas?

Elle répondit avec une netteté qui prouvait combien de fois elle avait pesé et discuté sa conduite :

— Je pourrais vous dire que mes principes religieux ou les conventions mondaines m'ont obligée à ne pas rompre des liens que je haïssais. Cependant les motifs que j'aurais pu invoquer étaient d'une gravité telle que mon confesseur même ne m'eût pas blâmée... Si je n'ai pas divorcé, monsieur Lambersac, — et vous pouvez le répéter partout, — c'est que je ne veux pas qu'une partie de la fortune de mon mari passe dans les mains de son frère. Voilà.

Il ne trouva rien à répondre. Cette déclaration l'atterrait. Ce qu'il venait d'entendre, on le lui avait dit à plusieurs reprises et il avait admis parfois qu'un calcul pouvait se cacher, inconsciemment, au fond d'un acte généreux, mais il n'avait pas supposé cette froide préméditation. Il la regarda en face; elle offrait la lumière limpide de ses grands yeux bruns dans lesquels passaient des reflets d'or, et il fut surpris d'y trouver une expression émue qu'il ne leur connaissait pas.

— Puisque nous avons liquidé ces petites questions, — reprit-elle, — j'aborde un sujet grave : une demande. Vous ne vous effarerez pas?

— Elle est si extraordinaire?

— Oui. D'abord elle abuse d'un sentiment que vous m'avez avoué et que je ne partagerai jamais... Or je ne veux pas avoir l'air de vous forcer la main. Vous me répondrez oui ou non, en toute liberté, en toute franchise. C'est promis?

— C'est juré, madame.

— Si vous me répondez par un refus, nous serons d'aussi bons amis, peut-être même de meilleurs.

— J'en accepte l'assurance.

— Voici donc. Comme vous l'a prouvé le motif pour lequel je garde dans mon hôtel un fou malfaisant qui a brisé tout ce qu'il y avait de bon, de généreux en moi, j'aime la fortune. J'entends être riche, riche! Plus riche que les autres! Ce que je possède ne suffit pas à me satisfaire... Plusieurs fois je suis passée à côté de coups de bourse prodigieux et j'ai hésité. Il y a six mois j'aurais pu gagner huit cent mille francs... Et aujourd'hui... Mais d'abord, combien possédez-vous? Est-il indiscret de vous le demander?

— Ma mère m'a laissé deux millions, en valeurs mobilières, — répondit-il, assez surpris.

— Je vous disais donc... Aujourd'hui je me trouve devant une combinaison presque miraculeuse. Je puis doubler le capital que j'engagerai. Seulement, pour des motifs d'ordre personnel, je ne veux pas que mon entourage connaisse cette opération. Il m'est donc impossible de retirer toute ma fortune ou celle de mon mari. Il me faudrait d'autres disponibilités. Les titres qu'on me confierait seraient placés chez maître Bardanet-Blanc, notaire à Poitiers, qui en donnerait reçu. Ce ne serait qu'un dépôt, dont je paierai les intérêts. J'en ai besoin pour un an... Je vous demande de me prêter ce que vous possédez, en vous répétant que je suis votre très sincère amie, mais que vous ne pouvez rien espérer d'autre. Je vous dis aussi que, si j'étais à votre place, je refuserais net, non par méfiance, mais parce que les opérations financières que tentent les femmes paraissent toujours hasardeuses, et qu'on ne vous offre, somme toute, aucune garantie de jamais retrouver votre capital...

Cette tirade fut récitée du ton le plus naturel et le plus indifférent, comme si madame d'Évremont n'avait fait cette démarche que pour se convaincre de son inutilité. Geoffroy restant muet, elle reprit au bout d'une minute, et plus vivement :

— Quelle que soit votre réponse, promettez-moi de ne révéler ceci à personne, même pas à Isaure.

— Je vous le jure, — fit-il d'un accent bref. — Par ailleurs, tout ce que je possède sera demain à votre disposition.

Il vit bien l'éclair qui illumina les prunelles brunes, il

vit également le pli qui releva le coin des lèvres et qui lui parut plus heureux que triomphant.

Elle tendait les deux mains :

— Vous n'aurez aucun remords?

— Aucun.

— Si je m'étais trompée, je perdrais non seulement votre fortune, mais une partie de la mienne. Je ne pourrais rien vous rembourser.

— Qu'importe!... J'ai confiance.

Elle le regardait profondément. Pas un instant, sans doute, elle n'avait pensé qu'il accepterait, et elle semblait hésiter. Reculait-elle devant une folie que, sans rien donner en échange, elle imposait à un amour vrai? A deux reprises, ses lèvres tremblèrent, s'entr'ouvrirent; Geoffroy crut qu'elle allait parler. Après un long silence, elle répéta : « merci », mais d'une voix autre, d'un diapason plus bas qu'à l'ordinaire, et moins assuré.

Au moment où il se levait, elle lui dit encore :

— Ce que vous venez de faire est très beau, et très hardi.

— Mais non, mais non! — répliqua-t-il. — Je vous aime, voilà tout.

Et il sortit pour chercher Isaure.

ED. DE KEYSER

(*A suivre.*)

POÉSIES

LE FEU

O feu, je t'ai d'abord connu mélancolique
Par les soirs d'un hiver amoureux et lointain,
Quand j'arrivais, couvert d'une neige idyllique,
Le cœur gonflé d'amour et d'espoirs incertains.

Je t'ai connu joyeux, je t'ai connu morose,
Je t'ai vu rouge et or, éclairant mon bonheur,
Je t'ai vu flamboyant, je t'ai vu noir et rose
Et je t'ai vu de cendre ainsi que ma douleur...

Et c'est dans ces moments de calme et de souffrance
Que ta chaleur subtile et ton éclat charmant
Vinrent, les soirs sans lune, en ma désespérance,
Bercer mon pauvre cœur d'un doux ronronnement;

Alors, quand j'étais loin, seul dans ma chambre sombre
Où je te contemplais d'un regard angoissé,
J'aimais te voir mourir, ô feu de braise et d'ombre,
Comme un sombre avenir après un clair passé...

Et ce soir, presque un an après beaucoup de choses
Et dans le même endroit où il m'avait quitté,
Je goûte la douceur d'un bonheur retrouvé
Devant ce même feu presque éteint, noir et rose...

Il fait tiède et la pièce embaume l'œillet noir,
Et, dans l'air cotonneux d'un ton orange et sombre,
Je sens s'évanouir mes derniers désespoirs
Devant un feu mystérieux, de braise et d'ombre.

LA PREMIÈRE ÉTOILE

Quand la couleur du soir n'est plus que de la brume
Et que le fond des bois n'est plus qu'ombre et vermeil,
On voit poindre un instant un éclat sans pareil
A l'horizon doré qui transparaît et fume.

On entend sur la plage un bruit moelleux d'écume
Qui s'accroche au varech pour mourir au soleil
Et l'éther mauve et bleu reste seul en éveil
Avec l'astre attendu que le couchant allume.

C'est par un soir pareil, tout imprégné de lune,
Que je m'étais assis sur le bord de la dune...
De pourpres, les grands pins devenaient violets,

Jetant leur ombre énorme aux teintes éphémères
Et, timide, une étoile au ciel mauve brillait
Honteuse d'être seule et d'être la première.

TRISTESSE

Puisqu'il faut que je vous dise
Ce que je pense aujourd'hui,
Sachez que mon âme est grise
Et que je me meurs d'ennui.

Il y a très peu de brise
Et je n'entends aucun bruit.
Il fait doux; l'heure est exquise
Et bientôt viendra la nuit.

Pourquoi répéter sans cesse
Mon exil et ma tristesse,
Mes espoirs et mes désirs?...

A quoi bon?... Tout me résiste
Et je crois bien qu'être triste
C'est ici mon seul plaisir.

SOIR

Le soleil est déjà tombé dans l'eau nacrée...
Le vent couleur de coquillages devient froid...
Brillant entre les pins et sur les humbles toits,
Dans le calme marin la lune s'est levée.

Une sérénité paisible et parfumée
Erre sur le rivage et rôde au fond des bois
Et la limpidité de la mer est parfois
Comme un ciel tendre et pur qu'apporte la marée.

La plage brille, lisse, ainsi qu'une peau brune;
Une ancre énorme et noire enfonce au creux des dunes
Ses quatre pics moussus, vigoureux, et rouillés.

Et les vagues, couleur d'améthyste et d'opale,
Egrènent doucement dans l'air léger et pâle
Leur bruit silencieux sur le sable mouillé...

LE JET D'EAU

Le bassin ovale et gris
En forme de cirque antique
Reflète un ciel aquatique
Terne, automnal, obscurci.

Près de ses contours précis
Le chemin orange oblique
Bordé d'arbres couleur brique
S'effeuillant presque sans bruit.

On entend siffler un merle
Et, s'égrenant à l'écart
Comme un chagrin qui déferle

Lentement, dans l'air blafard,
Le jet d'eau couleur de perle
Pleure sur un nénuphar...

LA FORÊT

Que les temps soient mauvais ou que l'heure soit bonne
Au passant indécis qui longe tes canaux,
Pourvu que le soleil qui se couche te donne
Les charmes éternels d'un endroit toujours beau;

Que tu sois la forêt diverse ou monotone
Du Pays de Sylvie ou de Fontainebleau,
Pourvu que la tristesse orange de l'Automne
Reflète sa mélancolie au fond de l'eau;

Que tu sois sous la lune, ou, le jour, sous la pluie,
Que ta feuille soit morte ou qu'elle soit vernie,
Tu es belle et je t'aime, amoureuse Forêt;

Car tu sais à celui qui marche sur ta mousse
Rendre l'instant présent mystérieux et frais,
L'Amour plus ténébreux et la Douleur plus douce.

SEPTEMBRE

Septembre! C'est déjà l'automne... Sous les arbres
Les feuilles sont tombées en tas craquant et roux;
La route, vers le soir, devient couleur de marbre,
Rose ou grise, suivant l'imprévu des cailloux.

Je suis triste et je vois par la fenêtre ouverte
Ce décor ridicule, inutile, et banal,
Cette route et ces bois, ces pelouses moins vertes
En triangle et taillées au goût provincial...

O mois que je préfère entre tous, ô Septembre,
Pourquoi nais-tu si vite et pourquoi suis-je loin,
A quoi bon être seul dans ma petite chambre
Pour voir en face un mur avec des tas de foin?

O mois de la Forêt, de l'Onde et de la Vigne,
O mois du Crépuscule et de la Biche au Bois,
Cette province absurde et molle n'est pas digne
Que tu fasses tomber tes feuilles sur ses toits;

Mois du vin, de la chasse et des amours bachiques,
Ne reste pas ici! Les raisins sont trop verts,
Emporte ta couleur rude et mythologique...
Qu'après ce lourd été vienne un rapide hiver.

Non! Non! Tu n'es pas fait, Septembre, pour ces villes
Où le soir on s'assied au seuil de sa maison,
En regardant l'enfant qui crie et joue aux billes
Et dont le mur d'en face est tout un horizon...

Septembre! Mois divin qui es toute ma vie,
Va dans l'Ile-de-France, au bord des vertes eaux,
Va-t'en porter tes ors au Pays de Sylvie
Qui les réfléchira parmi ses longs roseaux...

Va-t'en dans le grand Parc, au Temple d'Aphrodite,
Refléter ton ciel rose au fond du bassin noir
Et laisse lentement venir les nuits maudites
Dans l'immobilité sépulcrale des soirs...

15 Juillet 1923.

Va devant le château, sur l'esplanade nue
Pour que l'astre du jour, mourant au fond des bois,
Allonge immensément aux socles des statues
L'ombre du Roi-Soleil sur le pavé des Rois!

Quand reverrai-je, hélas, le Pays de Sylvie
Que j'aime d'un amour instinctif et profond?
Quand reverrai-je la forêt après la pluie,
La vigne-vierge rouge au seuil du pavillon,

Le parc sous le brouillard, les crépuscules mauves,
La feuille qui tournoie et qui tombe sans bruit,
Le cheval au galop, la biche qui se sauve
En écoutant les cerfs qui brament dans la nuit;

Le soleil automnal s'endormir sous les arbres,
La lune qui se lève au fond de l'eau qui dort,
Tandis qu'au loin, derrière un balustre de marbre,
La nuit d'argent descend sur la campagne d'or...

Septembre 1918.

SYLVIE

Je pense à vous, Sylvie, au fond du parc désert
Faiblement éclairé par le soleil oblique
Et votre souvenir est comme une relique
Du passé triomphal un instant entr'ouvert.

Le crépuscule orange est si mélancolique
Reflété dans l'eau morte, entre les arbres verts,
Qu'il fait naître en mon cœur, comme en un cristal clair,
Un long sanglot d'amour irréel et lyrique.

Et quand je fus sorti de ce bosquet lointain,
Un instant, j'avais eu, dans mon âme ravie,
Par le calme d'un soir plein d'amour incertain,

La courte illusion de vous avoir suivie
Quand vous vous promeniez solitaire, ô Sylvie,
En robe de brocart à rubans de satin.

Automne 1917.

LE PAON

Tout est silencieux et l'onde est immobile;
Il est midi. Le parc, inondé de soleil
Sous l'air de plomb, dans un majestueux sommeil,
Repose. On n'entend plus aucun bruit de la ville.

D'un mauve gauche et lourd, aux nuages pareils
Les pigeons gras se sont endormis, à la file,
Sur l'ardoise des toits ciselés et fragiles
Des deux donjons pointus aux ponts-levis vermeils.

Sous le ciel bleu de roi l'eau du canal est grise
Et la pelouse est jaune où le marbre s'irise
Du socle qui soutient l'Homme monumental.

Et seul, dans le jour calme où gravement il rôde,
Un paon épanouit au ciel oriental
Son innombrable œil d'or sur un fond d'émeraude.

LE CYGNE

Le cavalier de bronze, au loin, dans l'air livide
Se dresse, le galop captif dans le métal
Découpant dans du gris son geste triomphal
Sur l'inutilité d'une esplanade vide.

Sous l'ombre vert foncé des blocs de mousse humide
Le reflet des troncs roux tout au fond du canal
Tremble négligemment sous un ciel matinal
Et l'onde est virginale, irisée et limpide.

Un cygne blanc, au visage nègre et hautain,
Passe dans la fraîcheur tranquille du matin
Où nul pas n'a troublé les jardins aquatiques;

Et, Narcisse insolent, plongeant dans les roseaux,
Il contemple, en sa forme inverse et poétique,
La blancheur de son col dans le calme de l'eau.

LA PORTE ROUGE

Auprès du pont bossu, sous lequel le bruit doux
Du petit ruisseau clair saute de pierre en pierre,
Entre deux grands murs blancs étouffés de lierre
S'enfonce un chemin frais recouvert de cailloux.

Ce chemin est plein d'ombre, et là-bas, tout au bout,
Sous le feuillage humide et la ramure austère,
Une porte en bois rouge, indique, solitaire,
Le seuil que l'on franchit pour pénétrer chez vous.

Et dans votre jardin campagnard qui repose
Au fond du parc peuplé de déesses des eaux,
On peut voir, quand Vénus brille entre les roseaux,

Le crépuscule roux descendre sur les choses
Et le soleil couchant rougir d'un rayon rose
Le mur de brique pourpre où grimpent quelques roses.

BROUILLARD

Hier soir, tout le parc sentait la feuille et l'eau
Et les fantômes blancs des grands marbres antiques
Élevaient dans un ciel inoubliable et beau
Les gestes estompés des dieux mythologiques.

Tout était indécis, bleu-vert, et symétrique;
Le buis était noirci comme auprès d'un tombeau
Et la rosée avait tissé l'effet magique
D'un long rideau de brume autour du vieux château.

Le brouillard s'étendait sur nous comme un suaire
Et sous la clarté froide et presque funéraire
Je regardais errer, comme un baiser qui fuit,

Mystérieux, frôlant vos mèches une à une,
Un clair rayon d'argent de l'astre de la nuit
Dans vos cheveux d'or pâle ainsi qu'un clair de lune.

LA LUNE

Il fait doux et le soir descend sur la forêt...
L'automne rend les sons plus distincts et les choses
Plus tristes. L'horizon rectiligne et morose
Est cerné de vert pâle et le vent est plus frais.

Le long bruissement des arbres se repose,
Puis reprend, plus sonore, et s'enfle sans arrêt...
Et je respire, l'un lointain, l'autre tout près,
L'odeur des peupliers et le parfum des roses...

La nuit est maintenant pleine du bruit des feuilles,
Cependant que l'eau lisse et calme se recueille
Et la lune se lève au-dessus du château;

Elle est ronde et veinée ainsi qu'un disque antique
Dont le reflet descend au fond vert clair de l'eau
Et monte lentement dans le ciel romantique.

L'AUTOMNE

Les sous-bois sont pensifs et les fleurs sont fanées;
Le vert agonisant des canaux moins limpides
Reflète maintenant des nuages livides
Et l'écorce des troncs est sèche et craquelée.

L'automne a dépouillé le parc et ses allées
Et sous les peupliers où l'ombre était humide
La terre est sèche et froide, et çà et là tachée
Par un soleil tardif et d'un jaune timide.

La forêt, à la fois éblouissante et sobre,
Harmonieusement, ploie au vent vif d'octobre
Dont les longs sifflements hululent dans les branches;

Et sous cette clameur irrésistible et forte
S'envole sans arrêt, en tragique avalanche,
Le tourbillon sec et doré des feuilles mortes.

LE MASQUE

Silence, tourbillons secrets de tout mon être,
Méthodique océan de mon cœur orageux!
Ne me dévoilez pas ce que je pourrais être,
Laissez-moi croire encor que je suis très heureux.

O mes peines de cœur, mes peines de tendresse,
Vous qui pouviez parfois faire tout mon bonheur,
O divins désespoirs et sublime Tristesse,
Et vous, calme charmant de mes grandes douleurs,

Taisez-vous, taisez-vous, ne sortez pas de l'ombre
Où je vous avais cru devoir rester toujours,
O mes chers sentiments romantiques et sombres
Dormez sous l'aile close à jamais de l'amour...

Alors, terne égoïsme, invisible souffrance
Et vous, ô Vanité, venez comme autrefois
Poser le masque noir de votre indifférence
Sur mon âme en détresse et ma douleur sans voix;

Et je pourrai, Pierrot lamentable et comique
Affublé grâce à vous d'un habit de faquin,
A l'abri calme et sûr de ma fierté cynique
Pleurer tout mon amour sous le loup d'Arlequin.

PIERRE DE RÉGNIER

VEROTCHKA L'ÉTRANGÈRE[1]

TROISIÈME PARTIE

XX

Un homme entre deux âges, petit, gros et soigné de sa personne, fréquentait chez Maroussia et s'y trouvait, parfois, quand je la venais voir. Il ne me plaisait guère... Ses guêtres blanches, ses vêtements trop ajustés, son linge et jusqu'à la pierre énorme qu'il portait à l'index avaient, presque intantanément, le don de m'agacer. S'il parlait, un fâcheux zézaiement, auquel il s'appliquait, me le rendait odieux. Que faisait là cet élégant? Avait-il succédé à Goundourov? Je le crus tout d'abord, mais, à le mieux considérer, la cupidité de son regard jointe à la sottise de certains de ses propos me permirent bientôt de lui assigner son vrai rang : intendant sans charge, voire courtier marron en toute espèce d'affaires et de produits.

Maroussia le traitait de haut et lorsqu'elle exigeait : « Mon petit Schlotz! Mes cigarettes! » il apportait à ne pas se faire répéter un ordre si insolemment déguisé, la familiarité d'un homme du monde trop intéressé à l'emploi.

— Ce Schlotz! — ne pus-je, un jour, me défendre de dire... — d'où vient-il? Comment s'est-il introduit chez vous?...

— Il n'a pas d'importance, — murmura Maroussia.

— Mais il pourrait en prendre une.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juin et 1er juillet.

— Chut! — fit-elle, — ne soyez donc pas de mauvais augure. Schlotz a été jadis un camarade très drôle que les femmes ont ruiné... Alors, pour vivre, il s'occupe de meubles anciens, de bijoux... C'est un garçon précieux pour moi... Il connaît tout Paris...

— C'est possible!

— C'est certain, — affirma Maroussia. — D'ailleurs, à quoi bon vous monter la tête?... J'ai besoin de lui actuellement et serais en peine pour découvrir son pareil.

— Expliquez-vous, — la brusquai-je, dépité. — A quoi l'employez-vous?... est-ce si mystérieux?...

Maroussia me regarda un long moment, puis, au lieu de répondre :

— Vous ne changerez pas, — soupira-t-elle. — Vous serez toujours à me tourmenter!...

Je me levai.

— Où allez-vous? — s'informa-t-elle. — Vous partez?

Elle m'obligea à me rasseoir et, se passant la main sur le visage, s'écria :

— Dieu! que votre querelle manque d'à-propos et que le ton sur lequel vous parlez m'est pénible!... Il faut que vous n'ayez plus d'amitié pour moi...

— Mais au contraire...

— Non... non... plus d'amitié... Cependant, si vous saviez comme cela est cruel, maintenant, injuste, peu digne de vous...

— Où voyez-vous, — fis-je d'un air bourru — que cela est?

— A votre humeur, — assura Maroussia. — La moindre contrariété vous irrite et vous rend dur, presque agressif... N'ai-je pas raison?

— Dans ce cas, — demandai-je, — pourquoi me retenez-vous?

Elle tressaillit.

— Pourquoi, — repris-je avec l'intention de la blesser, — avez-vous tout à l'heure insisté pour que je ne m'en aille pas?... Je m'y perds... En outre, vous mettez mon amitié en doute, et, la première, m'adressez des paroles...

— Précisément, — riposta-t-elle. — Si je ne tenais pas à vous, quel motif aurais-je de provoquer cette scène?

— Oh! n'exagérez pas!

Maroussia haussa les épaules.

— Pouvez-vous, — implora-t-elle d'un air désabusé, — ne pas comprendre, ne pas vouloir comprendre?...

— Pardon!... Il s'agissait de Schlotz!...

— J'entends bien...

Et, comme je me dirigeais vers la porte :

— Exigez-vous qu'il ne remette plus les pieds ici?

Je me tournai vers Maroussia.

— Enfin, — dit-elle, — que décidez-vous?

— C'est à vous, — répliquai-je, — de prendre une décision... Voyez!... Réfléchissez!

— Alors, bonsoir, — rompit Maroussia. — Réfléchissez également à notre conversation!

— Bonsoir!

— Mais aussi, par pitié! — débita-t-elle très vite, — ne m'abandonnez pas... Ne me laissez pas seule, longtemps... J'ai tellement besoin d'être aidée, secourue!...

Cette dernière phrase que prononça Maroussia, au moment où elle refermait la porte, mon esprit en fut, toute la nuit, obsédé... J'étais de fort méchante humeur et, plus j'essayais d'en prendre mon parti, plus je me reprochais ma conduite et le secret dessein qui m'avait, presque malgré moi, poussé à irriter Maroussia et à la révolter. Était-ce ainsi que j'entendais l'éloigner de son vice? Beau résultat. Mieux eût valu ne pas m'en occuper, car, y pensant, ce m'était une occasion nouvelle d'être troublé, furieux, abattu et plein d'obscurs regrets.

Pourtant, comment admettre que Schlotz eût chez Maroussia ses entrées et passât pour indispensable? Il ne l'était pas à mes yeux... Loin de là! Je découvrais, en lui, un ennemi avec lequel, tôt ou tard, il me faudrait compter. Ses bassesses, son empressement aux moindres désirs de Maroussia, me laissaient craindre, si j'en arrivais quelque jour à mes fins, de n'en être jamais sûr et d'avoir constamment à les lui disputer. Que signifiait, par exemple, cette claustration où se plaisait Maroussia?... J'y voyais l'œuvre de Schlotz. Maroussia n'était plus malade. Pourquoi ne sortait-elle pas? Pourquoi

ne se remettait-elle pas à vivre? J'avais l'impression qu'elle trouvait à rester chez elle un plaisir tout nouveau... Quel plaisir? Ou quelle raison que je n'expliquais pas? A coup sûr, il fallait qu'il y eût, là-dessous, un motif quelconque... et on me le cachait!... Cela m'amenait à douter de la sincérité de Maroussia, de sa franchise...

« Par pitié! m'avait-elle demandé... ne m'abandonnez pas! J'ai tellement besoin d'être aidée... protégée. »

Protégée contre qui? contre quoi? Comment le croire? Mentait-elle? Avait-elle laissé prendre trop d'empire à ce Schlotz?

Celui-ci, aussitôt, je l'évoquais, avec son petit ventre, ses façons apprêtées... Se pouvait-il qu'il ne servît à Maroussia que d'homme d'affaires et que, dans les embarras d'argent où je la soupçonnais, il ne se rendît seulement utile que par des démarches et des combinaisons? Je méprisais cet individu, ou j'en étais jaloux peut-être, à supposer son rôle, la nuit venue, dans le mystère que je flairais. Son influence sur Maroussia était visible. Elle augmentait de jour en jour et il avait fallu que je m'en montrasse averti pour qu'on m'offrît de la sacrifier, quitte à s'accommoder ensuite d'une perfidie de plus.

« Mais naturellement, pensais-je... Schlotz la tient et elle voudrait lui échapper... Autrement, m'aurait-elle supplié de revenir?... »

En même temps, je me remémorais la conduite de Maroussia, durant les deux semaines où elle m'avait appartenu, sa dissimulation, son amour du mensonge, et je m'en trouvai offensé. Allais-je une fois de plus me laisser prendre au piège? C'eût été ridicule... Néanmoins j'excusais Maroussia, je lui pardonnais... je n'avais plus de colère et l'idée qu'elle se raccrochait à moi, dans un instant critique, me poussait à ne pas lui refuser davantage le secours qu'elle implorait.

XXI

— Vous! Vous! — m'accueillit-elle. — Depuis votre départ, je ne sais pas... j'étais privée de vie... et je comptais les heures... Asseyez-vous.

— Maroussia, — dis-je nettement, — j'ai réfléchi à la sortie stupide que je vous ai faite l'autre jour... Voulez-vous l'oublier...

— Non pas, — débita-t-elle avec vivacité. — Si vous avez pour moi un peu d'attachement, n'effacez pas ce souvenir. Il a été mon seul soutien et j'ai enfin compris, grâce à lui, combien vous êtes sincère.

— J'en rougis...

— *Tche Takoï*! — fit Maroussia. — Vous n'avez pas à en rougir!

Elle alluma, nerveusement, une cigarette et, en rejetant la fumée :

— Seulement, — commença-t-elle, — ayez quelque indulgence et soyez tout à fait persuadé que, si je ne me sépare pas de Schlotz, c'est que j'y suis forcée...

— Par lui?

— N'est-ce pas, il trouve de l'argent... Et, — poursuivit Maroussia en secouant la cendre, légère comme un duvet, de sa grasse Abdulla, — j'en ai absolument besoin...

— Je ne vous parle pas d'argent, — l'interrompis-je.

Elle m'arrêta du geste.

— Voilà plus de deux mois que Goundourov a cessé de me voir, — m'apprit-elle tout à trac. — Deux mois... et cette bague, tenez, n'était même pas payée... Le croirez-vous?... Mille choses, ici, ne l'étaient point davantage... des meubles, des bijoux... Pouvais-je importuner Goundourov en refusant d'acquitter les factures? Il aurait ri et se serait conduit, je n'en doute pas, en grand seigneur... Or je n'ai pas voulu...

— J'entends bien.

— Ne souriez pas, — protesta Maroussia. — C'est peut-être ridicule d'avoir agi à ma façon. Pourtant, qu'est-ce que cela fait? Je ne tiens pas du tout à être humiliée par Goundourov... Je ne le souffrirai jamais. Il n'aura point ce plaisir-là...

— Schlotz est de votre avis?

— Sans doute!

— Il vous conseille?

— Oh! — dit-elle, — il obéit, c'est suffisant... Ainsi, dans mes arrangements avec les fournisseurs, il a ordre de régler

les prix que l'on demande. Je ne m'en occupe pas... Il fait le nécessaire...

— Quelle confiance!

Maroussia jeta sa cigarette, en prit une autre.

— Absolue! — certifia-t-elle, — quoique je pense, au fond, qu'il est homme à ne pas perdre uniquement son temps pour moi... mais je n'ai pas le choix et je préfère qu'il me serve avec intérêt plutôt que de discuter moi-même et d'être volée par des intermédiaires...

— Admirable! Vous êtes admirable! — m'écriai-je. — Et où cela vous mènera-t-il?

Maroussia se tut.

— Avez-vous un contrôle sur cet individu? Êtes-vous certaine, au moins, qu'il dédommage vos créanciers?...

— Pourquoi non?

— Oh! je n'insiste pas...

— D'ailleurs, — dit Maroussia, — je n'ai plus à revenir sur ma décision... Voyez... Schlotz est passé par ici... Il a emporté tous mes jades et les émaux, les Chines des deux vitrines du salon ainsi que plusieurs petits meubles, des gravures... Là, — désigna-t-elle, — sur le panneau, se trouvait un Pater. Il l'a vendu... A quoi bon regretter?

— Vous en aurez plus tard l'occasion.

— Oui, — me répondit-elle, — et non... Ces objets me venaient de Goundourov et je ne m'y suis pas attachée.

La place vide, qu'occupait récemment encore un groupe aux longs corps fuselés de baigneuses, m'était pénible à voir. Elle m'apparaissait comme une fissure, bientôt la brèche profonde où d'autres toiles, le mobilier, la fortune entière de Maroussia peut-être, s'engloutiraient... Déjà cela sentait la ruine ou la laissait prévoir et je restais là, mal à l'aise, impuissant devant les événements qui, clairement, se préparaient.

Maroussia devina mes pensées.

— Vous tenez trop, en France, — observa-t-elle, — à cent mille petites choses qui entravent l'existence et vous rendent fétichistes... Est-ce le moyen de vivre? Vous n'évoluez pas...

— Dieu vous garde, — murmurai-je, — de trop évoluer!

Elle leva les bras.

— Mais cela est sublime, au contraire, fascinant, plein de surprises...

— Vous en êtes sûre?

— Certainement.

Je pris un temps.

— Comment expliquez-vous, — demandai-je en l'attirant vers moi, — votre peu de changement, à vous? Y avez-vous songé? Plus je vous vois, plus vous restez la même... incorrigible...

— Eh bien?

— Dites, — la pressai-je. — Répondez!... Ne m'interrogez pas!

Maroussia se recueillit.

— Voilà une grande semaine, — continuai-je avec douceur, — que vous vous confinez dans cet appartement, que vous n'en sortez pas. Cela manque de bon sens. Allez-vous dans Paris, la nuit?

— Où irais-je?

— Mais choisissez...

— Non, — me refusa-t-elle, — je n'ai pas le désir de sortir...

— Soyez franche!

— Où voulez-vous que j'aille? — soupira Maroussia. — Ici, je lis et me trouve bien... Et puis, qui m'accompagnerait? Je n'ai aucune amie de bonne volonté... Toutes m'évitent à présent et soutiennent Goundourov.

— Hé! laissez Goundourov!

— Enfin, — avoua-t-elle, — je n'ai plus de voiture.

— Vendue aussi?

— Schlotz me l'a achetée.

— Parfait, — lui déclarai-je. — Nous nous passerons donc de voiture.

— Que signifie?

— Oh! c'est très simple... Habillez-vous... Vous ne pouvez pas refuser. Où voulez-vous dîner?

— Avec vous?

— Il faudra vous y résigner.

— Non, non, — fit-elle —... je pensais : « Vous auriez la bonté de me mener au restaurant, de perdre votre soirée? »

— J'ai cette bonté!

Maroussia sourit, baissa les yeux puis, vérifiant l'heure à la petite montre, incrustée de brillants, qu'elle portait au poignet :

— J'attends dans une minute, — m'apprit-elle avec gêne, — un coup de téléphone... Ensuite je m'habillerai.

Et, comme je me taisais :

— Schlotz doit me prévenir du résultat de sa journée, — dit Maroussia.

Et elle passa dans sa chambre, suivie de Kicia qu'elle venait de sonner pour l'informer, si on la demandait, de mettre la communication avec le petit appareil installé au chevet de son lit.

Dehors, le taxi qui nous emporta était, fort heureusement, découvert et une brise tiède aux odeurs de feuillage, d'eau et de pierres chauffés par le soleil nous éventait. Maroussia la humait à longs traits. Elle regardait l'animation des rues en spectatrice privée depuis de longues journées de ce remuement de piétons, de voitures, de tramways, d'autobus et, peu à peu, je la sentais s'intéresser à la vie qui, de partout, débordait. Le long des quais, la Seine luisait. Les bateaux parisiens et de lents remorqueurs en sillonnaient le cours. Heure magnifique! La place de la Concorde et la droite avenue, dressée devant nos yeux, dans la perspective de l'arc de l'Étoile, s'offraient comme un décor où les capots des autos luxueuses étincelaient et jetaient des éclairs. Les cuivres, les nickels brillaient : les glaces des limousines réfléchissaient et renvoyaient des éclats aveuglants. Sur le ciel, dans sa vaste lumière, le soleil déclinait. Il dominait, brûlant comme un bûcher, la multitude d'êtres, de maisons, d'équipages tournés vers lui et tout resplendissants, semblait-il, d'un jus rose de framboise. L'ombre, elle-même, en devenait violette et bleue, comme mûrie, tel un fruit, et la masse, pas plus haute qu'un dé sur deux petites jambes, de l'Arc se découpait à l'horizon sur des rayons croisés.

— Quel restaurant, — s'informa Maroussia, — vous serait agréable?

— Indiquez-le...

— J'aimerais, — prononça-t-elle, — ne pas trop me

montrer... Par exemple, près de la rue Castiglione, on m'a recommandé un endroit tenu par des Russes... Peut-être n'y tiendrez-vous pas?

— Mais si.

— Alors, après cette promenade, je donnerai l'adresse.

Et, plongée dans un léger engourdissement, elle inclina le front sur mon épaule cependant que sa main, saisissant la mienne, la pressait mollement et ne la lâchait plus.

XXII

A quoi songeait Maroussia? C'était à peine, maintenant, si elle prenait un intérêt quelconque aux gens qui l'entouraient et qui, dînant à de petites tables, parlaient entre eux, à voix très basse, sous des lanternes hexagonales, tendues d'une soie verte, bleue et rouge aux dessins en losange. Ce restaurant était pourtant curieux. On y respirait une atmosphère de chapelle et d'opéra, car si d'épaisses tentures et des tapis l'isolaient du tapage de la rue, d'étonnants abat-jour ornés de loups de velours noir apportaient à l'ensemble une note funambulesque. Par la fente des yeux, une lumière rousse ouvrait comme des regards dans l'épaisseur des masques et le personnel de l'établissement bondissait aux ordres des clients et se hâtait avec des entrechats... Seule, au milieu des garçons et des maîtres d'hôtel, une jeune femme évoluait discrètement. Elle proposait là, à qui paraissait hésiter sur le choix de la carte, des zakouskis, de la vodka parfumée, la soupe à la crème aigre et passait la commande aux serveurs Cette singulière personne, aux manières distinguées, salua Maroussia et, lui adressant la parole dans sa langue, vanta la cuisine russe de la maison. Cela parut tirer ma compagne de sa rêverie. Elle répondit à l'inconnue, engagea avec elle toute une conversation et, à divers moments, m'informant de ce que disait cette femme, y employa une gentillesse qui me toucha beaucoup.

— Elle raconte, — m'expliquait Maroussia, — qu'elle était autrefois dame à la cour et que d'autres dames, de même rang, ont ouvert à Paris des restaurants semblables...

— Oh! — fit gracieusement en français cette dernière, —

nous ne sommes pas à plaindre... N'est-ce pas?... Beaucoup de Russes fréquentent ici et sont pleins de bonté... Connaissez-vous, là-bas, ce jeune homme en habit?

Maroussia se pencha.

— Il est l'un des auteurs du meurtre du staretz...

— Le vieux, — traduisit Maroussia — ... oui, Raspoutine. C'est ainsi qu'il était nommé.

— Et à cette autre table? — demanda l'aristocratique personne.

Elle cita par leurs noms une actrice, fort applaudie à Pétrograd, avant la guerre, un général, un écrivain que j'admirais...

Maroussia questionna tout à coup :

— Et que pensent-ils?... Comment supportent-ils leur sort?

— Ils sont très malheureux, — affirma la jeune femme. — Ils souffrent d'être éloignés de la misère des autres, de ne pouvoir la soulager... Aussi, quelquefois, viennent dans le restaurant des chanteurs et l'orchestre d'un grand-duc... et chacun accompagne l'air qu'on joue... C'est une minute où tout le monde revit de déchirants souvenirs... Il faut venir quand seront annoncés les chanteurs... n'est-ce pas? Vous qui êtes russe...

— Naturellement, — promit Maroussia.

Mais elle me confia lorsque nous fûmes seuls :

— Quels souvenirs aurais-je dont ils voudraient?... Non... je n'ai point subi, comme eux, de telles misères... Ils me repousseraient et sur qui pleurerais-je?

— Buvez votre vodka! — dis-je pour faire diversion.

Maroussia vida son verre puis, suivant du regard l'ex-dame de la cour, qui promenait, de l'un à l'autre, le menu du dîner :

— Voyez, — m'indiqua-t-elle, — sa coiffure aux bandeaux sur le front et les larges tresses enroulées plus haut... Cette femme n'a rien perdu d'elle-même ni rien sacrifié, tandis qu'à ses côtés je suis si différente... si éloignée d'une ressemblance quelconque avec une Russe, que je me sens triste, inutile...

— Ne vous créez pas ces idées!

Elle soupira sincèrement :

— Où donc est morte celle que j'étais?... Où l'ai-je quittée

pour la dernière fois? Déjà, dans Pétrograd où je dansais, je cherchais à fuir la malheureuse Russie... Pour quel pays? Aucun pays n'a remplacé celui d'où je m'en suis allée... ni Londres... ni Berlin...

— C'est à Berlin, n'est-ce pas? — m'informai-je, — que vous avez commencé à prendre de la cocaïne?

— Oui, — me répondit-elle...

— Eh bien! pourquoi ne pas essayer, maintenant, de corriger cette habitude?...

Maroussia se recula.

— Ne pas rompre avec elle... Serge va guérir... Imitez-le!... Si vous saviez, ensuite, quelle femme vous deviendriez!...

— Mais non, c'est impossible!

— Ne pensez pas qu'à vous, Maroussia... Une fois sortie de la maison de santé, on vous accueillera ici... et vous n'y aurez plus la sensation d'être étrangère... De grands espoirs vous sont permis...

— Vous voulez me tenter?

— J'ai vu Serge — dis-je, essayant de la convaincre — et j'imagine qu'une fois guéri, il suivra Vera Petrovna en Russie. Ne vous l'a-t-il pas lui-même affirmé? Ah! si vous compreniez qu'en agissant ainsi, Serge expose sa vie mais donne un magnifique exemple, vous hésiteriez moins...

— Quoi? — fit Maroussia. — Il partirait?

— N'en doutez pas!

Maroussia se secoua, se prépara à me répondre, mais, brusquement, se ravisant, me regarda fixement dans les yeux, sourit :

— Versez-moi, — balbutia-t-elle, — encore... donc!... s'il vous plaît... la vodka!

A plusieurs reprises, durant que nous achevâmes les hors-d'œuvre, elle fit emplir son verre avec l'intention visible de s'enivrer...

— Est-ce pour ne point parler, — lui demandai-je, — que vous buvez ainsi?

— Je n'ai pas à parler...

— Voyons, — lui reprochai-je. — Faites-moi confiance! La vie que vous menez est bornée, sans ampleur et ne réserve aucune joie... Changez-en, Maroussia! Ayez-en le courage!...

Elle eut un geste vague.

— Croyez-vous?

— J'en ai la conviction.

— Eh bien, — se déroba-t-elle en jetant dans la salle un regard ennuyé, — voulez-vous parler d'autre chose?

Et elle soupira, tandis qu'aux autres tables la conversation s'élevait en un léger brouhaha :

— Serge ne partira pas... Vous verrez... Vous verrez... Ce serait pis qu'un crime...

XXIII

Vera Petrovna, que j'allai voir le lendemain, me reçut dans l'affreux petit salon d'en bas de la clinique, et me donna du malade des nouvelles excellentes. Mais Serge m'intéressait moins que la petite princesse dont je tenais à connaître les intentions, afin de la mettre en garde contre Maroussia et l'aider de mon mieux.

— Oh! — me déclara-t-elle, — j'irai rendre visite à Maroussia et la remercier.

— C'est risquer beaucoup.

— Je n'ai pas peur, — affirma la petite princesse. — A présent, Serge et moi sommes résolus à ne pas nous quitter... Qui me le reprendrait?

Elle avait un calme étonnant et, dans sa toilette claire, me paraissait presque jolie, tant l'idée qui la soutenait semblait devoir bientôt combler tous ses désirs et la porter plus haut.

— Dans une semaine, — poursuivit-elle, — Serge quittera sa chambre ici et se préparera à partir avec moi...

— Y a-t-il consenti?

— Sa foi s'est rallumée, — m'apprit avec ferveur Vera Petrovna... — Il brûle de réparer ses torts. Je suis récompensée!

— Mais, — demandai-je, — où irez-vous?

La petite princesse se signa, puis, se tournant vers moi, elle prononça d'un air plein de noblesse :

— Nous irons où nos frères sont persécutés.

— Seuls?

— Avec Christ, — dit-elle.

Elle s'inclina profondément et murmura :

— Christ ne nous abandonnera pas! Il permettra que d'autres, de toutes parts, entendent leur devoir et retournent en Russie...

— Vous m'effrayez! — lui avouai-je... — Vous serez découverts... On vous dénoncera...

Vera Petrovna répondit :

— Nous avons mis notre confiance en Christ. Ce qu'Il décidera sera. Pourquoi tenter de percer Ses desseins?

— Mais pour ne point vous sacrifier inutilement.

— Un sacrifice n'est jamais inutile.

— Vera Petrovna, — fis-je très bas, — une pareille entreprise est des plus méritoires... Mais imaginez un instant des jeunes gens entraînés par l'exemple de Serge, comme lui sans expérience, trahis... ne seriez-vous pas un peu responsable des sanglantes conséquences de leur généreux geste?...

Elle secoua la tête.

— C'est folie, — avançai-je... — C'est agir avant l'heure.

— L'heure, — riposta la petite princesse, — qui saurait qu'elle est arrivée, si personne ne l'annonce?

— Vous rêvez...

— L'heure est vraiment proche, — émit Vera Petrovna d'une voix sourde —. Ne cherchez pas à prouver le contraire... Serge est comme moi, convaincu. Il ne renoncera pas.

— Et vous l'aurez perdu, — lui affirmai-je. — Ah! Vera Petrovna, il en est temps encore, ne vous exposez pas aux dangers de cette aventure. Elle n'aboutira pas et, par votre faute, des innocents, dans les caveaux de la Tché Ka, seront exécutés. J'ai lu, et l'on m'a rapporté la façon dont le bourreau appuie sur la nuque le canon de son Colt et lâche le coup... Vous le savez comme moi.

Elle se boucha les oreilles.

— Par pitié! — me supplia-t-elle. — Par pitié!

L'image que je venais d'évoquer pour ébranler la petite princesse dans ses résolutions, grimaçait sous ses yeux, composait une vision hideuse. Quelle impulsion, dont je n'étais plus maître, avait obscurément déclanché en moi tout ce flux de paroles? Je me repris péniblement et, con-

templant avec un sentiment nouveau Vera Petrovna qui se tenait, très pâle, à mes côtés :

— J'ai honte, — fis-je, sans savoir les mots que j'employais, — de m'être montré si lâche... si peu capable de vous comprendre.

Elle étendit un bras.

— Jurez, — demanda-t-elle, — de ne jamais tenir devant Serge de semblables propos.

— Je vous le promets.

— Non, jurez! Jurez-le! — insista la petite princesse. — Serge n'ignore pas l'horrible mort dans les caveaux de Boutyrki; mais il est encore faible et ne doit pas s'y arrêter... Allons!...

J'étendis le bras à mon tour.

— Cependant, — la priai-je humblement, — puisque vous aviez décidé tout à l'heure de rendre visite à Maroussia...

Elle ne me laissa pas finir...

— J'irai, — dit Vera Petrovna d'un air grave. — Et Serge aussi a l'intention de faire à Maroussia ses adieux.

***

... Inconséquence à quoi je dus me résigner!... Mais il ne me restait que Maroussia pour opposer au projet de la petite princesse une volonté capable d'en triompher. Je plaçais en elle toute ma confiance et, si bizarre que pût paraître alors ma hâte de retourner à Maroussia et de la prendre pour alliée, je l'expliquais par l'obligation où j'étais d'agir vite. En me rendant à la clinique, pourtant, c'était Serge et Vera que je croyais servir, car je supposais qu'ils avaient pris leurs précautions avant que d'affronter une pareille aventure. Mais non! Pas une seconde, Vera Petrovna n'avait laissé entendre qu'elle y avait pensé et peu lui souciait, au fond, de n'être certaine de rien. Ce qu'elle voulait me paraissait à présent incohérent, sans portée, inutile... J'y discernais un désir de se dévouer, de s'exposer, mais si extravagant qu'en admettant que Vera Petrovna eût trouvé, dans sa réalisation, les délices du martyre, elle n'avait pas le droit d'y mêler Serge. La curieuse créature me semblait possédée par le démon et ce goût du malheur qui, ne reculant plus devant

la tentation, s'enivre de son propre appétit et considère les maux les plus cruels avec la malsaine impatience de les mieux approcher et de s'en rassasier voluptueusement. Hélas! comment lutter contre une telle fascination? Elle avait, aux yeux de la petite princesse, l'excuse d'une cause magnifique... Vera Petrovna ne s'en repentirait-elle pas? Je n'avais pas, personnellement, ses raisons de vouloir tout porter au pis, ni cette soif déraisonnable de racheter, par un geste insensé, des fautes qu'il ne m'appartenait, en aucune manière, de juger. Vera elle-même était-elle désignée pour le faire? J'en doutais... Pas plus que Serge, qu'elle avait convaincu, ce n'était son rôle d'agir comme elle s'y préparait. Son rôle, ni son devoir... Cette idée tourmentée du devoir qu'elle s'était, à loisir, forgée, lui venait de son éloignement de la Russie et de la vie qu'elle avait menée à Paris où chaque événement lui inspirait des retours sur soi-même et mille comparaisons. Quelle influence n'avait pas, en effet, la nostalgie de leur patrie sur tant de Russes jetés, depuis 1916, hors de chez eux et supportant, avec grandeur, d'être partout exilés? Elle les entretenait dans une perpétuelle et obsédante hantise de la terre natale. Elle les portait même quelquefois à s'exagérer leurs misères, et la preuve en était si frappante dans le cas de la petite princesse, que ce n'était plus seulement Serge que j'allais tenter d'empêcher de partir, mais Vera Petrovna elle aussi, quoi qu'elle pût essayer pour ne point me céder.

Entre elle et Maroussia, je n'avais pas à hésiter et, bien qu'un hasard tout récent m'eût fait donner à cette dernière Serge et Vera Petrovna en exemple, peu m'importait de me dédire. L'essentiel, pour l'instant, n'était-il pas de m'opposer à ce que Maroussia approuvât la petite princesse? Dans le désordre où elle se débattait, j'avais des raisons de le craindre, car, avec Maroussia, il suffisait qu'elle se laissât gagner pour, immédiatement, prendre à cœur de dépasser la folie d'une autre. Ne lui avais-je point parlé, la veille, d'une existence qu'elle ne soupçonnait pas? Ne lui avais-je pas suggéré de racheter ses erreurs et de se dépenser pour de hautes ambitions? Celles dont était illuminée Vera Petrovna me paraissaient contagieuses pour Maroussia et susceptibles, par rayon-

nement, de l'éblouir, et de la décider. Mais quoi! délivrer Maroussia d'un vice et la voir s'exposer, ensuite, à des dangers plus redoutables, n'était point ce que je m'étais promis. Il fallait trouver autre chose, m'ingénier à découvrir un moyen plus sensé de la ramener à elle-même, de la sauver une seconde fois...

Serge — quoi que m'eût affirmé sa fiancée — me sembla capable de servir mon projet et, à présent surtout qu'il approchait de la guérison, tout désigné pour intervenir à propos. La visite qu'il désirait faire à Maroussia me rendit quelque espoir. Elle ne pouvait qu'être agréable à celle-ci et, en m'y employant adroitement, que prêter aux intentions du jeune homme un sens auquel, souvent, les femmes sont préparées.

Pour cela, rien n'était plus aisé que de convaincre Maroussia des raisons qu'il avait de se séparer d'elle et de suivre la petite princesse au sacrifice même de sa vie. Elle m'écouterait certainement et Serge lui apparaîtrait sous des dehors si romanesques, qu'elle en serait émue. Le laisserait-elle, alors, s'éloigner? Se résignerait-elle à le perdre pour toujours et à l'envoyer, sans épuiser les dernières chances de le garder, au-devant d'une mort dont elle se croirait responsable? Je sentais bien que non. Déjà, bien que Maroussia ne se fût point clairement expliquée, j'avais compris qu'elle essayerait de retenir Serge, et peut-être qu'elle y parviendrait. Je n'en voulais pas davantage... Mais, parmi toutes ces complications, il n'y avait qu'une façon d'agir afin de gagner la partie. C'était que Serge rencontrât Maroussia, chez elle, et que Vera Petrovna n'assistât pas à l'entrevue.

XXIV

— Mais, — s'exclama Maroussia, — il n'était point besoin de me remercier... Pourquoi donc? C'est déjà trop de m'avoir envoyé des fleurs... Voyez, — dit-elle en me les désignant, — elles sont superbes.

Vera Petrovna répondit :

— J'ai tenu, personnellement, à vous exprimer ma reconnaissance. Grâce à vous, Serge est redevenu tel qu'avant.

— Ah! — fit Maroussia.

Je regardai les fleurs de la petite princesse : on les avait

placées devant le panneau qu'occupait le joli tableau de Pater et elles masquaient la place vide de leurs couleurs charmantes et fraîches.

Maroussia sourit.

— Comment, — reprit, avec un semblant de froideur, Vera Petrovna, — vous en doutez?

— Je doute que ce soit grâce à moi, seulement, que Serge...

— Lui-même vous le répétera.

— En vérité, je suis pour peu de chose dans sa désintoxication, — riposta Maroussia. — Sans vous, elle n'aurait pas eu lieu.

Vera Petrovna hocha légèrement la tête.

— A vous tout le mérite, — ajouta Maroussia. — N'est-ce pas? vous vous êtes dépensée, heure par heure... Il faut le reconnaître...

— Hé bien! c'est absolument naturel, — murmura la petite princesse...

Elle dit encore :

— Je devais sauver Serge, l'obliger à guérir... Maintenant je m'en réjouis. Le mal est réparé.

— Prenez ce siège, — offrit Maroussia.

Vera Petrovna poursuivit, tout en s'asseyant :

— Quel changement! On ne pourrait le croire... Un changement énorme... Serge a beaucoup gagné. Cela se voit, physiquement : on en reste étonné.

— Et moralement, — demanda Maroussia, — comment va-t-il? Est-il aussi tellement changé?

— Oui.

— Je dois alors lui faire horreur!

— Vous? non!

— Je voulais dire...

— Voyons, — l'arrêta la petite princesse. — Ne parlez pas de ça! Serge n'y pense plus.

— Mais, — insista Maroussia, — vous-même...

— J'ai cessé, — nous apprit avec simplicité Vera Petrovna.

— Par exemple!

— La volonté, — affirma-t-elle. — En deux semaines cela a été liquidé... Ce n'est pas impossible.

Les deux femmes s'examinèrent curieusement et Maroussia, que je sentais hostile à Vera Petrovna, constata :

— Voilà pourquoi vous êtes si différente, vraiment, de l'idée que j'avais de vous.

— Quelle idée?

— Je ne sais pas!... Une idée de faiblesse, d'inquiétude...

— Moi?

— Je cherche à m'exprimer exactement, — dit Maroussia. — N'en soyez pas choquée...

Vera Petrovna, me prenant à témoin, s'écria :

— Pourquoi serais-je choquée?

— C'est façon de parler, — déclarai-je. — Maroussia désire aller au fond de sa pensée.

— Le puis-je? — s'informa celle-ci.

La petite princesse plongea ses yeux dans ceux de Maroussia et, secouant la tête :

— Votre pensée, — questionna-t-elle, — était que Serge ne s'accorderait en rien avec moi... que mon inquiétude, ma faiblesse lui seraient pernicieuses... Est-ce cela?

— Vous êtes extraordinaire!

— J'étais peut-être un danger pour Serge, — reconnut Vera Petrovna, — en ce temps-là... car il aurait pu m'obliger à vivre à sa façon, à ne pas lui résister.

— Et maintenant?

— Maintenant, — annonça la petite princesse, — tout danger de cet ordre est écarté...

Je fis un geste.

— Quoi? — remarqua Maroussia en s'adressant à moi, — vous semblez n'être pas du même avis?

— Oh! pas du tout, — riposta Vera Petrovna, la première. — Nous n'avons pas la même façon de voir...

— A quel sujet?

— Attendez! — exigea la petite princesse. — Laissez-moi expliquer où se trouve actuellement le devoir pour une Russe.

— Pouvez-vous encore y songer! — lui reprochai-je en ayant l'air de ne pas calculer la portée de mes paroles. — Votre devoir est ailleurs. Il consiste, à présent que Serge est guéri, à ne pas le pousser dans une aventure sans issue... Voyez

parmi vos relations... Demandez donc conseil autour de vous! Personne ne vous soutiendra.

Vera Petrovna se dressa.

— Vous saviez, — dis-je, — mon opinion... Elle est restée la même.

— Cela ne vous regarde pas, — protesta la petite princesse, — ni même aucun des Russes qui sont, ici, réfugiés. Comment me donneraient-ils raison?

— Peut-être, — fit Maroussia.

Nous étions convenus d'amener Vera Petrovna à exposer son projet afin que Maroussia parût s'y rallier, et gagnât la confiance de la petite princesse. J'admirai Maroussia. Son « peut-être » opéra sur-le-champ. Il frappa Vera Petrovna par son intonation et lui fit espérer trouver quelque secours où elle n'en attendait aucun.

— Voici, — débita-t-elle, alors, avec vivacité. — Mais promettez de ne pas m'interrompre avant que j'aie fini.

— Je vous en prie, — s'empressa de répondre Maroussia. — Vous n'avez rien à craindre.

Je sentis aussitôt la fausseté de ma situation à l'égard de la petite princesse et je n'aurais pu, sans doute, la supporter, si Maroussia, me jetant un coup d'œil, ne s'était écriée :

— Ni lui ni moi ne vous interromprons.

Vera Petrovna se recueillit... J'étais ému, troublé, mécontent à l'idée de l'entendre et, tout ensemble, honteux et curieux de saisir chez Maroussia l'effet de pareilles confidences. Aussi, dès que la petite princesse aborda la question, mes yeux s'attachèrent sur elle et ne la quittèrent que pour aller de l'une à l'autre des femmes et les observer, avec anxiété. Ce que disait Vera Petrovna, je ne l'ignorais pas, mais avec quelle chaleur elle l'exprima! Dans sa bouche, les mots s'animèrent d'une telle conviction qu'ils m'ébranlèrent, me touchèrent, et parurent également éveiller chez Maroussia un sentiment, pour elle, plein de découvertes. En effet, plus Vera Petrovna précisait les motifs qui justifiaient, à son sens, l'égarement dans lequel elle vivait, plus le visage de Maroussia s'éclairait, trahissait la surprise, l'intérêt, la fièvre de comprendre, et moi-même, me défendant de partager la folie de Vera Petrovna, j'éprouvais un entraînement coupable... j'étais plus qu'à demi

conquis. La petite princesse s'en aperçut. Elle vint à moi et me montrant Maroussia :

— Suis-je donc la seule, — me pressa-t-elle de reconnaître de bonne foi, — à vouloir l'impossible?

— Continuez! — fit Maroussia. — Que pense Serge?

— Il a hâte de partir!

— Grand Dieu!

— La Russie a besoin de tous ses enfants, — poursuivit la petite princesse, — quels qu'ils soient, puisque personne ne peut la secourir. Quelle ivresse! Quelle tâche sublime à entreprendre!

— Vera Petrovna, — déclarai-je brusquement, — vous vous trompez... Votre imagination exaspère le désir que vous avez de voir la Russie délivrée. Attendez le jour où, de toutes parts, les volontés s'uniront dans un immense effort. Que vous servirait-il d'agir seule? Ce serait compromettre inutilement une cause par volupté du sacrifice! C'est dépasser vos droits.

— Non, — riposta Vera Petrovna. — Il faut donner l'exemple.

Maroussia nous contemplait.

— Voyez, — reprit la petite princesse. — Nous sommes déjà deux, devant vous, prêtes à toutes les épreuves.

— Comment! Vous aussi, Maroussia?

— De grâce, — prononça-t-elle péniblement, — ne m'interrogez pas! Ne m'obligez pas à répondre! Suis-je digne qu'on s'intéresse à moi?

— Christ vous relèvera! — s'exclama la petite princesse. — Il vous guidera vers vos quotidiens devoirs.

Elle s'approcha de Maroussia, la serra dans ses bras, puis, la baisa sur les yeux, le front, les joues, la bouche, cependant que, rendant ses baisers à Vera Petrovna Iataef, Maroussia la retenait contre elle dans une exaltation muette qui passait ma stupéfaction.

XXV

Il arriva ce que je prévoyais; aussitôt que la petite princesse nous eut laissés, Maroussia éclata en sanglots et me

reprocha, sans ménagements, ma conduite et la duplicité que j'avais employée pour la tromper sur le compte de Vera Petrovna. Abattue sur le divan, elle versait des larmes, n'avait aucune pudeur à les répandre en ma présence et, par moments, m'injuriant, s'essuyait les yeux et se remettait à pleurer.

— Cette femme est une sainte, — déclarait-elle. — A peine suis-je faite pour la servir!

Je n'avais pas encore vu Maroussia dans un état semblable. Les larmes sillonnaient son visage et elle les laissait couler, tandis que, debout auprès d'elle, j'assistais, sans y prendre part, à cette douleur qui m'échappait.

— Enfin, — lui dis-je, — si j'avais pu prévoir que la visite de la petite princesse vous bouleversât à ce point, je l'aurais évitée.

— Vous êtes un monstre — me jeta Maroussia. — Un tourmenteur. Vous n'avez de bonheur qu'à voir souffrir, à faire souffrir... Êtes-vous, à présent, satisfait?

Maroussia bouscula les coussins, les entassa fébrilement et s'appuyant contre eux, s'assit, puis, repliant les jambes :

— Passez-moi, — souffla-t-elle, d'une voix dure, — mon sac.... là... sur ce guéridon.

Elle le saisit, me l'arracha presque des mains.

— Merci, — fit-elle sèchement.

— Soyez juste, — la repris-je sans humeur. — Vous vous êtes laissée convaincre. Est-ce ma faute?

Elle répondit, en tirant de son sac un poudrier et en en essuyant la glace :

— Oui, votre faute...

— Soit!

Maroussia se poudra, promena sur ses lèvres un minuscule bâton de rouge et, surveillant d'un œil dans la petite glace la transformation qu'elle venait d'opérer :

— Si je vous avais cru, — débita-t-elle, sans cesser de s'examiner, — comment me serais-je aperçue que Vera Petrovna a raison?

— Elle jouait une rude partie.

— Vraiment?

— Oh! vous me comprenez, — répliquai-je agacé.

— Quelle partie?

— Mais de vous prendre Serge.

Elle déposa, près d'elle, les objets qu'elle tenait et fouillant, à nouveau, dans son sac pour en extraire un porte-cigarettes en platine, plat et mat :

— Serge est perdu pour moi depuis longtemps, — affirma-t-elle.

— Bien.. bien...

— Y songez-vous!

L'Abdulla qu'elle pétrit une seconde et tassa sur la boîte, glissa presque toute seule dans un long tube d'écaille...

— Du feu! — demanda Maroussia.

Elle poursuivit :

— Pourquoi me contredire?

— Maroussia, — lui déclarai-je en m'efforçant de ne point la heurter, — faisons la paix et puisque Serge ne vous est plus rien, tant pis!...

— Tant pis! — répéta-t-elle.

J'ajoutai :

— Mais que décidez-vous? Recevrez-vous Serge quand même?

Maroussia parut embarrassée.

— Certainement, — répondit-elle après un long silence. — Comment ne le recevrais-je pas?

— A vous d'y aviser!

— Eh bien! rien n'est plus simple, — assura Maroussia. — Je lui parlerai de Vera Petrovna, de ses intentions si nobles...

— Là! Là!

— Taisez-vous! — ordonna Maroussia. — Vous ne m'ôterez pas de l'idée que le projet de la princesse Iataef est admirable.

— Voyons! — protestai-je malgré moi. — Reprenez-vous.

Elle secoua la cendre de sa cigarette et, plissant les paupières, son regard m'épia, me scruta.

— Ne voulez-vous pas au moins, essayer de vous interroger, de vous faire une raison?...

— Ma résolution est prise, — dit Maroussia. — Inutile... Je sais laquelle.

Sur son visage passa soudain une ombre qui en ternit l'éclat

et en révéla, sous la poudre et le gracieux arrangement, la fatigue et je n'aurais pu dire quelle tension douloureuse qui en décomposait les traits.

— Réfléchissez encore, — insistai-je, tentant une dernière fois de la décourager. — Gagnez du temps. Vous manquez de recul... Une décision de cet ordre a besoin d'être examinée, pesée minutieusement, discutée...

— Non.

— Et quelle est cette résolution?

— Partir, — m'apprit Maroussia, — accompagner Serge et Vera Petrovna en Russie! les aider dans leur œuvre de chaque jour!... être avec eux!...

Le ton qu'elle employait, en prononçant ces mots, me parut si posé que je dus faire effort sur moi pour en croire mes oreilles. Vraiment, c'était Maroussia qui me parlait ainsi? Je rêvais... Sa détermination avait quelque chose d'effarant dans son calme, de déconcertant, de buté qui offensait, qui choquait le bon sens. Était-ce possible! Chez Vera Petrovna l'exaltation, l'appétit du malheur s'exprimaient librement, avec flamme et ne m'étonnaient qu'à moitié; mais que penser de cette femme qui passait aussitôt des larmes à la froideur la plus impénétrable? Elle m'irritait, me déroutait, m'empêchait de me ressaisir. Elle me plongeait dans la consternation. A quoi me rallier? J'avais beau mettre en jeu toute espèce de moyens, ils n'atteignaient pas Maroussia. Pourtant, à sa pâleur, à l'enlaidissement de son visage, il me semblait que Maroussia luttait contre elle et s'efforçait de ne point s'écouter... Lutterait-elle longtemps encore? Parviendrait-elle à se hisser si haut qu'aucun espoir ne me resterait de la joindre?

Je me perdais dans ces hésitations. Je ne pouvais pas y répondre. Enfin, il m'apparaissait que — si pressant que fût mon désir de protéger Maroussia de la tentation à laquelle elle s'abandonnait — le mieux était de ne compter sur rien hors-mis le hasard des événements et la rencontre de Serge si elle se produisait à temps.

— Que méditez-vous donc? — fit alors Maroussia. — Vous aurais-je convaincu? Pourquoi m'examinez-vous de cette insupportable façon? Pourquoi vous taisez-vous?

Elle s'étendit sur le divan, jeta sa cigarette.

— Parlez-moi, — exigea-t-elle. — Ne restez pas ainsi, debout, avec cet air pétrifié... Ou, si vous ne voulez rien dire, marchez, bougez... Sonnez Kicia pour qu'elle apporte le thé et le porto... Non? Vous vous obstinez à demeurer muet? Parfait... Parfait... Cela, au fond, me laisse indifférente... Vous ne me gênez point.

Maroussia se mit à rire.

— Dans le sac que vous m'avez tendu tout à l'heure, — dit-elle, — il n'y avait pas qu'un bâton de rouge... des cigarettes...

— Oh! — répliquai-je, — je m'en doutais.

Elle me montra, le dépliant soigneusement, un mince sachet de papier de soie.

— Il y avait aussi cela, — proclama-t-elle.

Et, tandis que je suivais tous ses gestes, elle amassa sur une petite palette d'ivoire la poudre blanche, l'éleva lentement la respira...

— Et, — murmura Maroussia, — c'est mieux que la coco... C'est plus fort...

— Je sais...

— De l'héroïne, — précisa-t-elle. — Oui... Schlotz, que vous détestez tant, m'en fournit. Il sait comprendre les femmes, lui, et ne pas les contrarier... Dans quel but? Oh! c'est un homme précieux, infiniment, et si discret! si discret... tenez... qu'il m'effrayait d'abord en me procurant, plus que je n'en voulais, de l'héroïne...

Sa main tremblait légèrement.

— Grands Dieux! — fit Maroussia à la quatrième prise. — Cela agit presque instantanément... Comme c'est commode! A la minute, on est saisi, emporté, arraché à tous ses ennuis... Rappelez-vous, dans votre petite chambre... Vous me regardiez prendre, ainsi, la cocaïne et ne m'en empêchiez pas... Non, vous éprouviez même une façon de plaisir... n'est-ce pas? une obscure sensation... Ne vous défendez point!... A quoi bon?... Il était, déjà, trop tard pour me changer... beaucoup trop tard... Vous partez?

— Adieu, Maroussia!

Elle se releva sur un coude, très pâle, les yeux brillants.

Je refermai la porte, avançai dans le corridor. Kicia s'y trouvait.

— Monsieur, — voulut m'expliquer la femme de chambre, — c'est tous les jours pareil. Madame n'écoute personne... et elle se tue... Quelle pitié! Il faudrait prévenir un docteur, emporter madame dans une clinique... la soigner, malgré elle... malgré, surtout, ce monsieur Schlotz... Si vous saviez comme elle a peur de lui!

Je descendis les escaliers... En bas, devant la loge de la concierge, Schlotz, qui venait de claquer la portière de sa voiture, me croisa, s'effaca, enleva son chapeau et, tout surpris de ce que je ne l'eusse point reconnu, pirouetta sur ses talons en sifflotant un air à lui.

XXVI

Alors tout me parut inutile des efforts que j'avais pu faire pour arracher Maroussia à son vice et je rentrai chez moi, découragé.

Une nuit tiède, au vaste ciel traversé de lueurs, appuyait sur la Seine et y réfléchissait une ombre claire que les lumières des quais et les signaux réglementaires, au feu rouge, ornaient de tressaillants joyaux. Les arbres immobiles, les ponts, plongeaient dans l'eau très calme leurs masses verticales reproduites à l'envers. Rien ne bougeait. Une sorte d'enchantement liait étroitement chaque forme à son double, comme si lui seul, par sa nette projection, m'eût enfin découvert un univers plus beau que celui sur lequel il était calqué, plus limpide, plus éblouissant. Cette pensée me frappa. Elle me montra combien je m'étais abusé sur Maroussia et à quel point l'image que je m'étais composée d'elle, manquait de réflexion. Non pas que cette image fût en quoi que ce soit différente du modèle qui l'avait inspirée, mais elle appartenait si peu au monde réel, que je pouvais la comparer à ces reflets des arbres que je voyais dans l'eau, et que nulle main n'aurait su prendre. Pourtant c'étaient ces mêmes arbres, c'était cette même Maroussia. La ressemblance ne permettait pas d'en douter et il fallait en convenir bien que, dans ce moment, ce rapprochement ne m'apportât aucune consolation.

Dans ma chambre, au milieu des objets que Maroussia n'était jamais venue chercher, n'avais-je non plus vécu qu'avec l'idée de cette femme? Je me le demandai sincèrement car il me semblait, à présent, que tout cessait d'exister par soi-même et me fuyait étrangement. Bientôt je restai seul, pressé par des fantômes nés de mon imagination et sans rapports avec les êtres dont ils étaient issus. Cette impression acheva de m'ôter complètement l'espoir de ramener Maroussia à une vie régulière, de la sauver d'elle et de son entourage, enfin de la voir telle que j'eusse souhaité qu'elle fût et de me sentir délivré. Mais pourquoi? Je n'osais pas m'interroger. Je redoutais, après la scène qu'elle m'avait faite, d'apprendre que j'aimais encore Maroussia et que je n'avais pas un seul jour cessé de l'aimer. Pouvais-je ne m'être intéressé à elle qu'en raison de son vice? Allons donc! Maintenant que ce Schlotz avait tout compliqué, qu'il régnait sur Maroussia, je m'apercevais de ce qu'elle était pour moi et ma déception trouvait à cent détails une occasion nouvelle de souffrir et de s'exaspérer. Plus j'avançais, plus il m'était pénible de constater à quel point j'aimais Maroussia. Cette nuit d'été, sans elle, perdait toute sa splendeur sapide, sa tiède, sa fuyante persuasion. Elle m'emplissait d'un vide immense, d'une amère dévotion à ma peine, d'un besoin de me tourmenter, de me déchirer, de me prouver combien j'avais été stupide à force de me mentir ou de me cacher, si longtemps, mes propres sentiments. Hélas! qu'il m'était doux, en même temps, de m'adresser de tels reproches! Quelles délices j'y découvrais! C'était la preuve d'une passion malheureuse, mais si ardente qu'elle s'exerçait quand même et jusque contre moi.

De trois jours, traînant dans Paris une existence toute machinale, je ne pus écarter de mes pensées Maroussia ni lui interdire d'en occuper la première place. J'allais, je venais, uniquement conduit par elle, croyant la voir et m'employant, par mille détours, à ranimer son souvenir. Pouvais-je m'en détacher? Je ne l'eusse pas admis. Cependant, quel que fût mon désir de me présenter chez Maroussia, il ne m'entraîna point. A quoi bon? Je savais, sous l'empire de la drogue, qu'elle ne m'écouterait pas. Et puis, dans quel dessein

m'ouvrir de cet amour qui se réveillait si malencontreusement et qui me rendait ridicule? Elle n'en eût reçu l'aveu qu'avec l'arrière-pensée de me jouer encore, de m'humilier et de me démontrer qu'il manquait d'à-propos. Trop tard... C'était trop tard... Maroussia elle-même me l'avait dit et, malgré la stupeur qui s'emparait de moi à cette dérisoire constatation, je comprenais qu'il n'en pouvait être autrement.

En effet, telle était l'inquiétude où se débattait Maroussia depuis que Serge l'avait si cruellement négligée, que j'excusais la malheureuse et lui passais toutes ses erreurs. Elle n'en était pas entièrement responsable. Bien plus, en faisant soigner Serge, n'avait-elle pas prouvé, soudainement, qu'il lui restait une sorte de grandeur d'âme et, peut-être, une bonté naturelle qu'on n'eût pas soupçonnée? Cela me portait à considérer Maroussia sous un angle spécial, à discerner en elle d'assez rares qualités et, dans son enthousiasme pour le projet de Vera Petrovna, à la juger moins d'après la folie que représentait ce projet, que d'après le besoin où elle était réellement de se raccrocher à n'importe quel prétexte capable de la sauver.

Ainsi, sans moi et en dépit des louches combinaisons de Schlotz, Maroussia tentait toute seule d'échapper à sa vie imbécile et exigeait qu'on la laissât jouer une chance, au moins, de se racheter. Pouvais-je la lui refuser? Je n'en avais plus les moyens. C'était, pour elle, une chance déjà de vouloir affronter l'aventure, une chance bien peu certaine, il est vrai, et sur laquelle il ne fallait compter qu'avec ménagement; mais, cependant, mieux valait la courir, car, à tout prendre, elle était défendable et le moment s'en présentait.

J'arrivai, de la sorte — en prenant du plaisir par avance à la désillusion que Schlotz éprouverait — à donner, peu à peu, raison à Maroussia et à désirer presque qu'aucun événement ne retardât son départ. Mais il y avait Serge et je me demandais parfois s'il était bien sincère. J'ignorais tout de lui depuis ma visite à la maison de santé, et, si je me félicitais des intentions qu'il nourrissait, je ne les avais pas moi-même vérifiées. Qu'allait-il entreprendre une fois libre? Irait-il chez Maroussia comme Vera Petrovna me l'avait affirmé? C'était probable. Pourtant, il ne

s'agissait plus, pour lui, de se séparer de Maroussia puisqu'elle aussi prétendait être du voyage. D'autre part, la petite princesse assisterait-elle à leur entrevue? Je l'aurais vivement souhaité. Or, qu'en savais-je?

Huit jours s'étaient, à présent, écoulés et rien de ce qui avait pu se passer entre Serge et Maroussia ne m'était parvenu. J'imaginais une scène curieuse dont les moindres nuances avaient, pour moi, un goût de trahison. Qu'avait dit Maroussia à la vue du jeune homme? S'était-elle proposée, aussitôt, à le suivre en Russie? L'avait-elle supplié de le suivre? Je ne pouvais répondre et, à mesure que j'essayais de mettre en présence Serge et Maroussia, un doute me venait qu'ils se fussent entendus sans de nouvelles complications.

Ce doute, bientôt, ne me laissa plus en repos. A chaque instant, je me représentais Serge reprochant à Maroussia de l'avoir fait soigner afin de le détacher d'elle et Maroussia en était, obscurément, touchée. Elle se défendait de son mieux. Elle luttait contre une abominable tendresse, des souvenirs, ses penchants dépravés. Était-ce possible? Il me semblait entendre Serge. Il me semblait le voir. Dans mon esprit, il formait avec Maroussia un couple tristement enlacé, repris par la force des choses, ébloui, fasciné. Que pouvait opposer à cela la petite princesse? Même si elle l'eût tentée, une intervention n'aurait servi de rien... Était-ce Serge, le coupable? Était-ce Maroussia? Je l'ignorais et, à la fin, ne démêlant plus qui des deux avait les premiers torts, je me trouvais, inconsciemment, averti qu'il était inutile de prétendre le savoir, car tous les deux ne s'en occupaient pas, mais étaient déchirés par une affreuse souffrance qui les unissait tels qu'avant.

XXVII

Préparé si mystérieusement aux faits que je vais rapporter dans ce chapitre, comment n'aurais-je pas aussitôt reconnu Serge, ce matin-là, à son coup de sonnette? Il entra comme un fou, le visage blême, les yeux étincelants et, dans toute sa personne, quelque chose d'égaré qui me frappa au plus haut point.

— Qu'avez-vous? — m'informai-je avec stupéfaction. — Quoi?... Qui vous a conduit ici?

Il ne m'entendait pas.

— Serge! — dis-je en lui touchant le bras. — Qu'est-il donc arrivé?

— Je vous demande asile, — répondit Serge précipitamment.

Et jetant à l'entour des regards d'insensé :

— Oui, — articula-t-il avec un surprenant accent de désespoir. — Tout est perdu... Vous téléphonerez à Vera Petrovna, de ma part, n'est-ce pas? que...

Il fit un geste.

— ...que... Non, — cria-t-il, — ne m'obligez pas à parler. Cela est répugnant. Je suis un être vil, abject...

— Allons, — le secouai-je, — n'employez pas de si grands mots... Ils ne vous font pas excuser.

— Hé! qu'en ai-je besoin? — riposta-t-il furieusement. — C'est affaire avec ma conscience...

Il éclata d'un rire cynique puis, revenant à lui :

— Permettez-moi, — murmura Serge d'un air plus naturel, — de me laver les mains et la figure. Il y a deux nuits et deux jours que je ne me suis pas couché. Je vous dégoûte, n'est-ce pas?

— Mais pas du tout!

— Quand vous saurez, — affirma-t-il en regardant ses mains, puis ses chaussures qui n'étaient pas cirées, — vous ne parlerez pas ainsi.

Je répondis, en l'accompagnant vers la salle de bains :

— Je sais, Serge... Cela était certain...

Il me scruta de ses yeux trop brillants.

— Qu'est-ce que vous savez?

— Vous et Maroussia, — expliquai-je. — Ce n'est pas ça?

— Si... si, — grommela-t-il. — Eh bien? on vous a raconté?

Ses paroles résonnaient clairement, dans la pièce où nous nous trouvions et Serge, tournant un robinet :

— Personne, — s'étonna-t-il, — ne vous a rien dit?

— Personne... non...

Il m'examina en dessous, ôta son veston et son gilet, dénoua sa cravate, ouvrit largement sa chemise. Le bruit de l'eau nous obligea à élever la voix. Serge reprit :

— J'aurais pensé que Maroussia...

— Je n'ai pas vu Maroussia depuis dix jours...

— Et Verotchka?

— Elle non plus, — répondis-je.

Il ne me parut pas très convaincu, car, se brossant les doigts, il sourit, incliné vers la glace qui lui renvoyait son image fatiguée, aux traits flétris, au menton non rasé.

— Quelle histoire! — se bornait-il parfois à constater.

Serge, méthodiquement, poursuivait sa toilette et je l'observais en silence, j'épiais tous ses gestes, avec curiosité, concentrant mon regard sur le sien, quand ils se rencontraient, attendant une explication. Or Serge n'avait point l'air pressé de la fournir. Il prenait, au contraire, son temps et, loin de s'occuper de moi, apportait à son intéressante personne un soin méticuleux. Soudain, bien coiffé, le visage rafraîchi par l'eau de Cologne, les ongles nets, il me sembla tout rajeuni et le désordre dans lequel il s'était montré s'effaça presque entièrement pour le céder à un aspect nouveau de Serge et me faire croire que je l'avais mal vu.

— Vous n'imaginez pas, — affirma-t-il alors, — comment les choses sont arrivées.

— Quand?

— Avant-hier, — dit Serge et, me suivant hors du cabinet de toilette, il soupira : — J'étais sorti le matin même de la clinique... Ah! ça n'a pas tardé.

— Vera Petrovna se trouvait là?

— Où donc? à la clinique? Mais certainement... Nous sommes même passés ensemble chez mon tailleur, puis, vers dix heures, je l'ai quittée.

— Pourquoi?

— Voilà, — fit-il avec fausseté. — J'avais envie d'être mon maître, de flâner dans Paris... C'est quelque chose après un mois d'internement... Une chose inouïe... Et quelle belle matinée! Sur les boulevards tout me paraissait neuf, gai, séduisant. J'entrai dans un café... puis dans un autre, cherchant à engager avec n'importe qui la conversation... Est-ce incompréhensible? Verotchka me manquait... J'avais eu tort de rester seul...

— Soyez sincère!

— Verotchka, parfaitement, — répliqua Serge. — Elle n'aurait pas dû m'écouter; car, après un moment, l'idée me vint d'aller chez Maroussia, la surprendre et lui faire mes adieux... Vous comprenez... Plus j'aurais attendu, plus il m'aurait paru difficile de rendre visite à Maroussia... difficile et, aussi, dangereux... Enfin je suis allé (?) chez elle...

— Sans la prévenir?

— Puisque je voulais la surprendre, — expliqua-t-il sérieusement. — C'était une occasion, ensuite, de prouver à Verotchka qu'elle n'avait rien à craindre... Qu'est-ce que je risquais?

Il ferma un instant les yeux, les rouvrit et me considérant d'un air absent :

— Non, — articula-t-il comme s'il s'adressait à lui-même, — je n'ignorais pas les risques que je courais. Mais cela me plaisait. Ah! si vous aviez vu Maroussia... Elle me reçoit tout de suite et devant elle je me sens, brusquement, rougir, pâlir... une impression! Comme elle est également troublée, cette femme, en me parlant... Qu'est-ce qu'elle dit? Durant tout le temps, je l'écoute, sans trouver un mot à répondre, à prononcer, puis je la regarde et elle est extraordinairement blanche... et elle se tait... elle a peur... elle se méfie de moi... Sais-je les idées qui dansaient dans ma tête! Je me lève, je prends les mains de Maroussia afin de les baiser et partir aussitôt... Mais elle pleure... elle me repousse... Pourquoi? Il y a là un trou dans mes souvenirs... et... et...

— Continuez...

— Après, — débita Serge, — c'était moi qui pleurais contre elle et nos larmes avaient un goût si spécial que, dans ce goût, j'en retrouvais un autre... vous savez... un autre qui m'irritait, me tourmentait... Je ne pouvais plus résister...

— Et Maroussia?

— Elle me criait de m'en aller, comme une folle... Et plus elle voulait que je parte, plus ce goût de la cocaïne était en moi... Je la suppliai, une seule fois, de me donner un peu de cocaïne... avant de m'en aller... Une seule fois... Mais elle fut impitoyable... elle m'entraîna vers la porte, en ramassant mes vêtements... Nous nous sommes battus... Je lui donnai des coups, où ils devaient le plus faire mal... Je l'ai jetée par terre... et, par terre, j'ai continué à la frapper et elle est restée

immobile, sans parler, se tenant la tête entre les mains, la chemise déchirée... Dieux! et elle a fini par se traîner jusqu'au divan où elle s'est étendue... J'étais près d'elle, épouvanté... Puis j'ai recommencé à demander la cocaïne... j'ai cherché dans sa chambre, puis dans le boudoir et, là, parmi des livres, sur un petit guéridon, il y avait deux sachets que j'ai ouverts... Était-ce Maroussia qui les avait mis là, exprès?... Non... Je suis sûr que non... parce qu'alors elle est venue, à genoux, supplier que je les jette...

— Et... vous n'avez pas obéi?

Serge baissa la tête.

— C'est extraordinaire, — confessa-t-il piteusement. — Qui avait préparé ces sachets d'héroïne? Maroussia les avait oubliés?... Je n'ai pas pu le lui faire dire.

— Ce ne devait pas être Maroussia, — estimai-je, à ce mot d'héroïne.

— Qui donc? — questionna Serge. — Le savez-vous?

— Bah! — fis-je, — qui le saura jamais!

Serge sursauta et, s'approchant de moi, murmura :

— De grâce, ne me cachez pas le nom qui vous vient à l'esprit. Par moments, il me semble que Maroussia a organisé tout cela... Dois-je l'accuser?... Ce serait elle?

Je l'écartai légèrement.

— Enfin, — s'exclama-t-il, — si vous avez des doutes, pourquoi les conserver?

— N'y pensez plus, — lui dis-je. — Je ne suis sûr de rien.

— Mais, — balbutia Serge. — vous avez une idée!

A ce moment la sonnerie du téléphone retentit et je saisis l'appareil. Serge, fixement, me contemplait.

— Est-ce Verotchka? — demanda-t-il.

Pour toute réponse je lui passai le récepteur et une conversation, coupée de longs silences, s'établit entre la petite princesse et mon singulier visiteur.

— Oui, moi... — déclara-t-il... — Serge.

Il écouta pensivement et confia, très bas :

— Cela n'est pas possible...

En même temps, me tendant l'autre récepteur, il pousuivit :

— Je ne puis pas... Mais non... non... non... impossible.

— Serge, — suppliait la voix de Vera Petrovna, — fixez-moi seulement rendez-vous...

— Pourquoi faire?

— Vous êtes pardonné, — insistait cette voix. — Mais n'exagérez pas vos torts... Tout est décidé pour notre départ... Quoi?... Vous ne voulez plus?...

— Ne comptez pas sur moi, — répondit-il.

Il y eut un arrêt pénible dans ce bref dialogue puis, de très loin, au bout du fil, Vera Petrovna soupira :

— Il suffirait que nous nous rencontrions pour recouvrer votre foi... pour vous sentir encore le courage de partir... Rappelez-vous vos chères promesses!

Serge se tut. Je le voyais embarrassé par l'insistance de la petite princesse et s'efforçant de la décourager...

— Allo! — fit celle-ci, — vous avez entendu? Maroussia, que je suis allée importuner, hier, ne m'a rien caché et elle est innocente... Je le jure... Puis-je venir quai du Louvre?

— Vous ne m'y trouverez pas, — prononça Serge...

— Où serez-vous?

Il releva la tête, me regarda.

— N'essayez pas, — débita-t-il en détachant chaque mot avec une cruelle intention, — de me joindre jamais... J'ai réfléchi... Cela vaut mieux...

— Serge!

Il raccrocha le récepteur et, donnant libre cours aux sentiments qui l'habitaient :

— Qu'elle parte seule! — exclama-t-il. — Tant pis! Je ne la suivrai pas!

Et comme il comprenait ma silencieuse indignation :

— J'ai pu promettre, — reconnut-il, — d'accompagner Vera Petrovna Iataev en Russie... et je l'aurais peut-être fait... Mais à présent je m'y refuse... J'en ai le droit, n'est-ce pas?

Il reprit, sur un ton sournois et plein d'hypocrisie :

— J'étais encore malade quand Verotchka m'a fait promettre de partir avec elle... Est-ce une raison pour tenir cette parole?

— Je vous en prie, — lui dis-je. — Gardez pour vous vos réflexions...

— Comment?

— Je ne tiens pas à les connaître.

— Eh bien, — riposta-t-il, — cela sera comme je l'ai annoncé. Plutôt reprendre la cocaïne et tout laisser aller... Vera Petrovna manque de raisonnement. Elle ne sait ce qu'elle fait...

— Mais elle le fait... elle a un but.

— Quel but? — s'informa Serge.

Je haussai les épaules.

Il répéta :

— Quel but?

Puis, disposant sur un canapé des coussins, il se coucha en bougonnant et me demanda, sans façon, de l'autoriser à dormir jusqu'au soir.

XXVIII

Je ne devais revoir la petite princesse qu'une dernière fois et c'était — quelques jours plus tard — à la gare de Lyon où je lui dis adieu. La malheureuse jeune femme quittait Paris. Elle partait seule, avec un misérable bagage qui, dans le filet du compartiment, me serra tristement le cœur. Sur le quai, parmi les porteurs, les couples qui attendaient l'heure du départ du train en se tenant tendrement par le bras, les chariots chargés de malles et de valises, Vera Petrovna, soucieuse, regardait devant elle. J'étais troublé. J'aurais voulu lui demander pardon, lui prouver d'une façon formelle, à présent que je saisissais la noblesse de son geste, mon repentir et le profond respect qu'elle m'inspirait... Mais je ne trouvais pas de mots... je ne savais pas comment m'exprimer... je craignais de céder à une émotion trop grande et déplacée. Elle s'en aperçut :

— Dans dix minutes, — dit-elle en me pressant la main, — et demain je serai à Marseille...

La marchande d'oreillers et de couvertures passa, jeta son cri.

— Un oreiller seulement, — accepta Vera Petrovna. — Voyez... j'ai un manteau qui suffit... il ne fait pas froid en cette saison.

— Et des journaux? — lui proposai-je.

— Je les ai lus.

Elle sourit de mon zèle avec une telle douceur que je tournai la tête.

— Vous seul, — murmura sourdement alors la voyageuse, — m'aurez comprise.

— Mais si mal assistée, — fis-je d'une voix enrouée. — Ah! Vera Petrovna, j'ai honte devant vous...

— Il ne faut pas...

— Qui me donnera de là-bas, — repris-je, — la certitude que votre vie n'est pas menacée?... Cette pensée m'effraie... elle m'emplit de remords...

— Chassez-les, — me reprocha-t-elle. — Aucun danger ne m'attend en Russie... Non... je ne vous mens pas... aucun.... Vous le répéterez à Serge, n'est-ce pas?

Ses yeux brillèrent. Elle ajouta :

— Peut-être, en le priant de se trouver au train, il y serait venu...

— Vous avez hésité?

— Oui, — me répondit-elle, — car j'ai eu peur qu'au dernier moment, Serge ne m'empêche de partir... ou qu'il ne se conduise de si ridicule manière que ce soit un scandale...

— Je vous promets de tout redire à Serge...

— Hé bien! — s'enhardit Vera Petrovna — assurez-lui que je ne lui en veux pas... que je ne peux lui en vouloir... Plus tard, il comprendra sans doute... Il se ressaisira...

— En voiture! — annoncèrent mollement les porteurs de bagages.

Je n'attendais que ce moment.

— Vera Petrovna, — demandai-je, — avez-vous de l'argent?

Elle retira sa main.

— Non... non, — refusa-t-elle. — J'ai ce qu'il faut, largement... Ne me contrariez pas... Du reste, il convient que vous l'appreniez aussi à Serge pour le tranquilliser... Ce matin, j'ai pris à ma mère une somme qu'elle réalisera aisément en vendant une petite boîte de platine incrustée de brillants que je lui ai laissée... avec une lettre expliquant mon départ... Descendez maintenant... Adieu...

Je me retrouvai sur le quai.

— Adieu! adieu! — répétait la petite princesse en agitant un mouchoir.

Elle se tint à la portière, penchée vers moi durant que le train s'éloignait, l'emportait avec ce retentissement des longues voitures, l'une après l'autre, sur les plaques tournantes et une immense détresse, à ce bruit, battant avec mon sang, cognait en moi, m'assourdissait.

— Adieu! adieu! — répétai-je à mon tour. — Adieu!

Et je sortis précipitamment de la gare pour héler un taxi.

Que l'on n'exige pas de détails sur l'emploi de mon temps après que Vera Petrovna Iataev fut partie. Je serais incapable de me les rappeler, car il était huit heures du soir lorsque je jetai au chauffeur l'adresse d'un restaurant. Quel restaurant? Je ne sais plus où je me fis conduire ensuite pour me trouver à l'aube dans un des établissements de nuit des environs de la Madeleine. La fête n'était pas terminée. L'orchestre jouait l'air grave et puissamment rythmé du Volga que Serge, un soir lointain, avait écouté comme saisi de vertige. Je m'assis. De toutes les tables, partirent des applaudissements et les femmes se lancèrent, en riant, de petites balles de couleur que les hommes renvoyaient. Entre les tables, les danseurs attitrés de la maison faisaient ployer, sur une musique criarde, les pas obliques du shimmy, composaient des figures nouvelles, étirées, disgracieuses, d'un morne dandinement. Je regardais sans voir. Une négresse qui chantait succéda aux danseurs et accompagna son débit de curieuses contractions. C'était Paris, le Paris de chaque nuit où, pêle-mêle, se coudoyant, des Américains aux lunettes d'écaille, des Anglais d'un rouge brique, des Argentins crépus, des mulâtres, de longs jeunes gens décolorés et des filles, de tout rang, aux bijoux vrais ou faux, demi-nues, les cheveux coupés court sur la nuque, se pressaient, buvaient, fumaient, bâfraient, et, sous prétexte de one step ou de java, se frottaient ventre à ventre, et frappaient du talon le parquet. Quelle atmosphère! Elle prenait à la gorge, vous picotait les yeux, mélangeant cent odeurs de femmes, de vins, de nourritures, de tabacs opiacés, de cigares... Elle tendait véritablement un voile aux plis bleus de fumée sur les lumières crues du plafond, et je

la respirais, saoulé presque par elle, chatouillé, engourdi... Oui, Paris... C'était là, sous mes yeux, comme un spectacle en raccourci du besoin de jouir, de s'étourdir, d'oublier les horreurs du dehors, la décomposition d'une époque secouée par les guerres, les ruines, les révolutions... Paris, ville du plaisir, refuge du monde entier, où des grands-ducs, qui ne désarmaient pas, réclamaient — près de moi — à l'orchestre des airs de la Sainte-Russie et se signaient en écoutant... Airs solennels, au magnifique déploiement de plain-chant, à la souveraine tristesse... Où étais-je? Dans quel entrepont où les marins se signent aussi au nasillard gargouillement d'un accordéon de fortune, dans quel bagne illuminé pour la messe de Noël? J'avais beau faire la différence. L'ambiance de ce bar de nuit m'inspirait des pensées lugubres quand, brusquement, j'aperçus, attentifs à la cadence d'une musique slave, tournant, battant des pieds et les lançant avec une détente brusque, Serge en habit et Maroussia qui dansaient.

Ils m'avaient vu, sans doute, entrer et, en exécutant leurs pas, mêlés de sauts, se demandaient si Vera Petrovna me rejoindrait. Qui m'avait dit que je les surprendrais ici? Comment savais-je leur présence en ce lieu? Serge me jetait parfois un regard vif que je recevais comme une balle; il paraissait surpris, amusé, de m'avoir reconnu et à la fin du numéro vint rapidement à moi et me tendit la main.

— Maroussia, — m'expliqua-t-il, — doit nous rejoindre. Attendez-vous quelqu'un?

— Qui attendrais-je?

Il n'osa pas répondre et, changeant de conversation :

— Nous sommes très bien payés pour le travail. — me confia-t-il, en emplissant un verre. — Mais, s'il vous plaît, ne le racontez pas...

— Maroussia aussi?

— Elle n'a plus rien, — dit Serge. — Vous savez... cet individu qui lui fournissait l'héroïne a dérobé ses colliers, les bagues, le peu d'argent qui lui restait... il a vendu les meubles, les gravures...

— Non?

— Si. Et Maroussia n'a pas pu porter plainte...

— Voyons!... Pourquoi n'a-t-elle pas pu?

— Schlotz, — souffla Serge, — est de la police... alors... vous comprenez?... C'est inouï, mais je n'invente pas... Il a épouvanté Maroussia en menaçant de la faire expulser, si elle faisait le moindre esclandre... Avec les drogues, elle n'aurait pas raison... Et Verotchka? — questionna-t-il, comme si la nouvelle qu'il m'avait apprise était sans importance, — a-t-elle mis son projet à exécution?

J'allais parler.

— Eh bien, — fit Maroussia qui survint à l'instant précis, — de quoi Serge vous informait-il?... Il vous a dit?

— C'est inimaginable.

— Et pourtant vrai, — certifia Maroussia. — Aussi, nous gagnons notre vie.

— Je m'informais, — expliqua Serge avec un petit rire, — de Vera Petrovna... Attendez... Nous allons savoir...

— En vérité, — reprit Maroussia d'un air tranquille, — nous ignorons tout d'elle...

— Est-elle partie?

— Oui.

— Ah! — fit Maroussia. — Qui vous a prévenu?

— Je l'ai moi-même accompagnée ce soir, — murmurai-je, — à la gare.

Serge prit son verre, le vida, le posa devant lui et, machinalement, le promenant sur la nappe, se tut, hocha la tête. Il avait brusquement pâli et Maroussia le contemplait, interdite, clignant des yeux.

— Alors, — dit Serge, — vous nous cherchiez pour nous annoncer ce... cette... cette chose?

— Ma foi, non... C'est par hasard que vous me rencontrez...

— *Nou!* — répliqua Maroussia. — Le hasard?... Est-ce possible?

— Par exemple!

— Cette heure, — débita-t-elle, — était marquée, désignée... Pourquoi l'attribuer simplement au hasard?

— Je ne vous comprends pas.

Elle me regarda, tira de son étui une cigarette. Serge se leva.

— Venez-vous? — lui proposa-t-il.

Maroussia se tut.

— Eh bien, — déclara Serge, — pour l'autre danse, je vous ferai prévenir...

— Comme vous voudrez, — accepta Maroussia.

Je crus qu'elle désirait d'être seule avec moi pour me parler de Vera Petrovna ou, tout au moins, me confesser les sentiments qu'elle éprouvait. Mais l'étrange créature n'en fit rien. Elle tripotait toujours sa cigarette, sans l'allumer et, par moment, elle frissonnait; ses lourdes paupières aux cils trop peints battaient...

— Maroussia, — demandai-je, — qu'avez-vous?... Il faut en prendre votre parti...

— Oui... oui... — répondit-elle, très vite, — il est pris... Je n'aurais point pensé que ce fût si facile...

— Quoi donc? Ne dramatisez pas...

— Oh! voyons, — riposta Maroussia. — J'y étais décidée; cela n'est pas si dramatique... Une minute, une toute petite minute à endurer... puis...

— Comment?

— Rien... — me dit-elle —... tout à l'heure, il n'y paraîtra plus.

Sur ces mots, Maroussia s'éloigna et se dirigea vers les lavabos sans précipitation. J'admirais sa démarche, son grand corps décolleté très bas, dans le dos, ses épaules et le port étonnant qu'elle avait dans les moindres mouvements. Aux tables voisines de la mienne, des soupeurs, jeunes ou vieux, se retournaient sur son passage; les femmes chuchotaient, coulaient de longs regards perfides... Vivante image de Maroussia, elle m'éblouissait encore lorsque Serge arriva vivement.

— Où donc est-elle? — me jeta-t-il. — La danse va commencer... mais pensez-vous qu'elle y prête attention?... Elle ne changera jamais. Qu'est-ce que vous dites? Aux lavabos?

Il tourna les yeux dans leur direction.

— Quoi? — fit Serge. — Venez... Levez-vous!... Venez avec moi... On m'appelle?... J'y vais, — affirma-t-il du geste. — Cela est ridicule... que signifie?... Oh! mais non...

Nous accourûmes.

— Commandez à l'orchestre, — ordonnait le gérant qu'on

avait averti en hâte, et que, de derrière la porte, nous entendions, parler... qu'il joue tout de suite... n'importe quoi... mais tout de suite!...

Il grommela :

— Comme si c'était l'endroit... Bon Dieu!... C'est malin...

— Je veux entrer! — cria Serge. — Qu'est-ce que c'est? Quoi? quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

La porte, que quelqu'un retenait de l'intérieur, s'entr'ouvrit.

— Mais doucement, surtout, — nous recommanda-t-on. — Faites doucement... La maison n'est pas responsable.

— Qu'est-ce qu'il y a? — répétait Serge.

Nous vîmes Maroussia couchée tout de son long sur le carrelage, les yeux fermés...

— Il y a, — dit une voix. — Tenez, voilà... approchez-vous.

Serge se précipita.

— Et, — m'expliquait le gérant, — elle avait encore à la main ce verre quand je suis arrivé... Ce sacré verre dans lequel elle a dû fourrer je ne sais pas quelle drogue... en tas... avec de l'eau.

— Maroussia! — gémissait Serge. — Enfin, je ne sais plus, moi. J'ai peur! On ne peut la laisser ainsi... Avez-vous fait chercher un docteur? Allez!.... Dépêchez-vous... Vite! Vite!

Le gérant secoua la tête.

— Vous vous arrangerez chez vous, — grogna-t-il. — N'est-ce pas? Le chasseur va revenir vivement avec un taxi.

Et il conclut, prêtant l'oreille aux premières mesures d'un shimmy que l'orchestre attaquait :

— Au moins qu'elle ne claque pas ici... Ça serait complet, pour l'établissement!

FRANCIS CARCO

TABLEAUX DE PARIS

Les bals se suivent, mais... — L'atmosphère d'une fête se crée en dehors de toutes probabilités, sans contrôle possible et sans possibilité d'en modifier à l'improviste la saveur. Un cuisinier peut ajouter des épices dans un plat après y avoir goûté. Mais on jetterait vainement du poivre ou du gingembre ce soir dans la salle de l'Opéra. Lorsqu'on donne une fête avec des tourniquets à la porte, si cette fête se renouvelle plusieurs années de suite à la même époque, elle ne cessera pendant un certain temps d'aller en gagnant en nombre. Mais, elle perdra chaque fois en qualité. Bien des gens ne font pas suffisamment la réflexion qu'il leur est interdit de jamais connaître une fête élégante, puisqu'il leur suffit de figurer à l'une d'elles pour qu'elle cesse de l'être, aussitôt. Et, malheureusement, pourrait-on dire, le bal de l'an passé avait été si réussi que ces « mondains » tarifés, à l'affût de paraître en tout lieu où l'on s'exhibe en bonne compagnie, moyennant finances, se sont abattus sur le Bal du Grand Prix comme des moustiques. Certaines « entrées » auraient bientôt l'air, ainsi, d'avoir été composées à la sortie d'un établissement de nuit, à Montmartre.

Déjà, dans le tohu-bohu de la répétition de l'après-midi, tandis que des décorateurs s'appliquaient à faire de la Salle de l'Opéra en y ajoutant des semblants de toits de tuile, une sorte de caricature de faubourg de Pékin, au lieu de lui garder son apparence de théâtre, — il était apparu que certains groupes, sous l'influence de leurs managers improvisés, hommes de trop d'imagination, confondaient une entrée de ballet avec un

sketch de music-hall. On devinait de tout dans ces pantomimes sans danseurs et l'on y vit paraître, en cartonnage doré, non pas seulement l'instrument des apothicaires molièresques, mais un autre encore, que les sauvages seuls pourraient confondre avec un narghilé.

Pourtant, comme la répétition se passait au milieu des coups de marteau et des coups de gong, parmi les figurants sans masques, les organisateurs espéraient que les costumes et la lumière arrangeraient tout. M. Arthur Meyer trouvait avec raison qu'on avait abusé des draperies noires, que c'était recommencer l'effet de 1922... Mais, tandis qu'on entendait appeler dans un sinistre porte-voix : « Les employés de la maison de Borniol! » quelqu'un fit observer à l'éminent et si parisien directeur du *Gaulois* qu'avec les tentures noires on ne s'attaquait qu'aux morts adultes, tandis que pour obtenir un fond blanc, il eût fallu se rabattre sur les enterrements de jeunes filles...

Pour installer les accessoires de leurs *sketchs*, les *impressarii* amateurs avaient demandé que le rideau fût baissé entre chaque entrée. Hélas! ce soir, lorsque le rideau retombe, il met un quart d'heure à se relever. Pour ceux qui ont eu l'heureuse idée de s'asseoir sur la scène, ce rideau n'est pas gênant, mais pour les spectateurs entassés dans les loges ou qui doivent demeurer debout sur le parquet, épaule à épaule, coude à coude, etc.; on imagine le supplice!

Que fait-il, le public, derrière cet immense rideau rouge qu'on lui fait retomber devant le nez et qu'on lui laisse, si longtemps chaque fois, les loisirs d'admirer. Sa rumeur nous parvient, assourdie, mais menaçante. Pourtant, les Gaby Deslys, les Harry Pilcer d'un soir, n'en ont cure. Ils installent des divans capitonnés sur les marches, des lits de plumes, pour l'Impératrice du Malabar. De petits Adonis et des Messieurs longs comme des jours sans pain et dorés au mercure, qui veulent éclipser ce qu'ils ont vu de Mistinguett, se drapent dans des rideaux qui leur font des queues de cinq mètres...

M. Rouché, vêtu en mandarin et dont une barbe fausse dissimule la vraie, se promène imperturbablement, un bâton à la main..., ne sachant que commander à ces figurants dressés sur les draperies funèbres, Narcisses du Styx, Antinoüs que le

rétameur a trop métallisés et qui voudraient que cette nuit exhibitrice durât indéfiniment, — si quelque nouveau Josué pouvait, à leur intention cette fois, arrêter la Lune.

Un oiseau dont le bec doré émerge d'une descente de lit, un aigle évadé des armes de la Maison d'Autriche, fait une courte apparition, ailes éployées. J'entends dire : Voici l'Infant...

L'entrée du théâtre Chinois met une heureuse et artiste animation sur ces marches par trop à l'encre de Chine. C'est une de celles dont la vigilante inspiratrice de la fête, la princesse Murat, attendait le plus, car M. Fauchier-Magnan en avait réglé les détails, les fameux Mortigny s'y trouvaient avec le peintre Guy Arnoux.

Enfin les *cristaux de roche* se préparent à affronter le public, le long de l'escalier, sous la surveillance de M. Étienne de Beaumont, qui a montré là ce que peuvent réaliser parfois les amateurs lorsqu'ils sont doués de ce sens décoratif, de cette connaissance des proportions, de l'effet et aussi de cette imagination, sans laquelle les tentatives les plus dispendieuses ne sont rien. Ces personnages dressés sur des socles et qui parvenaient à offrir le brillant et la transparence du cristal, réalisent un de ces prodiges de théâtre qu'on voudrait éterniser, afin de pouvoir les retrouver à sa guise...

Mais ce bal, dirait M. Prudhomme, fut un son de cloche pour celui de l'an prochain... Il faudra que pour alimenter les œuvres auxquelles elle se dévoue généreusement, la princesse Murat demande à ses bénévoles collaborateurs de trouver... du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

***

On vend les morts. — Il n'était un mystère pour personne que madame Sarah Bernhardt ne possédait, en tant qu'œuvres d'art, objets de valeur, meubles de prix, toutes choses bonnes enfin pour la salle Georges Petit et l'Hôtel Drouot, rien qui pût attirer l'attention des connaisseurs. L'époque de sa jeunesse et de sa splendeur n'avait pas été celle du bon goût. Il est même probable que la période qui va de 1865 à 1885 restera marquée d'une estampille indélébile de lourdeur incohérente, d'absence d'aucune initiative, de stagnation, d'abandon aux

mains des tapissiers et d'où rien de bon ne semble devoir subsister que l'œuvre des peintres de l'école impressionniste et celle des littérateurs. Mais Sarah Bernhardt ne se souciait point des impressionnistes; ses amis, ses familiers étaient Bastien-Lepage, Clairin, mademoiselle Abbéma...

Comme bijoux, elle ne portait que diadèmes, camées et pendentifs de théâtre, pour lesquels le marteau du commissaire-priseur demeure indolent et que l'expert considère avec indifférence.

Pourtant, il se produisit ce miracle que ces meubles sans style, ces épaves de tant d'orages, ces bijoux d'aucune valeur, ces tableaux d'une école peu recherchée, présents de l'amitié, donnèrent aux enchères un total à peu de choses près analogue à celui qu'une collection d'objets de prix eût fourni. Le prestige de la morte avait opéré cette transposition. La médiocre dépouille s'enrichissait de l'éclat de celle qui l'avait abandonnée aux vivants.

Puisque la famille s'en détachait si promptement, de jeunes comédiennes, des admiratrices de la grande tragédienne, tenaient à honneur de posséder quelque parure lui ayant appartenu, sous le poids de laquelle il leur serait angoissant, voluptueux, salutaire, d'exhaler à leur tour les plaintes de *Phèdre* ou les soupirs de la *Samaritaine*.

L'une d'elles, dernière venue à la Comédie-Française, mademoiselle Marie Marquet, a racheté non seulement de nombreuses ceintures, mais ce qui meublait la chambre, qu'elle entend reconstituer dans l'état où la mort surprit la *Dame*. Ce pieux témoignage mérite d'être félicité. Imaginez un jour, la chambre de Sarah Bernhardt dans un coin des *Arts-Décoratifs* ou ailleurs. La magie de ces mots sur certaines sensibilités! Qu'importe si le lit est vilain : sans l'imagination, les choses ne sont jamais ce qu'elles sont.

...Vint la vente de la bibliothèque.

La faveur dont jouissent les livres dépasse pour l'énormité, l'imprévu, tout ce qui nous avait été offert depuis vingt ans par les objets. Qu'une toile, un buste qui sont uniques, atteignent des prix considérables, nous le concevons aisément, mais que la première édition d'un livre que vous pourriez lire dans un exemplaire à trois francs cinquante, dont l'édi-

teur poursuivra pendant longtemps le tirage, puisse valoir au moins vingt-cinq ou trente fois son premier prix d'achat, c'est assez déconcertant. Mais les exemplaires sur Chine ou Hollande, mais la provenance, mais les dédicaces, les *ex-libris* dont ils peuvent être ornés, sont autant de sujets d'en augmenter la valeur aux yeux de ceux qui les recherchent.

La salle de l'Hôtel Drouot où l'on va disperser les livres de Sarah Bernhardt évoque par cette orageuse journée de juin, tant et tant d'autres séances analogues, dans le même décor, qu'on ne pourrait tenter un instant d'y rien évoquer de celle dont Paris vint voir passer le cercueil par un après-midi du dernier Jeudi-Saint baigné de soleil, dans un si grand élan et avec tant de recueillement. Les volumes ont été soigneusement étiquetés, rangés, préparés pour la vente, mais rien n'est à la fois si personnel et si anonyme qu'une bibliothèque; les reliures sont pareilles aux façades des maisons. Il en est d'éclatantes, derrière lesquelles ne s'abrite que l'ennui, le néant, — et de modestes, qui recèlent des plaisirs exquis, particuliers. Les yeux passionnés, la caresse admirative des mains leur laissent moins de traces que la barbarie d'un enfant illettré.

Les vivants viennent se partager la dépouille des morts sans songer un instant qu'eux-mêmes, demain...

Que de morts, d'ailleurs, autour de cette morte. Les auteurs représentés, les amis... Hugo, Dumas, Sardou, Rostand, Sylvestre, Mendès, Lemaître, Schwob, presque tous ceux dont elle illustra les œuvres ont disparu. Mais les continuateurs, ceux qui viennent prendre la torche, sont là. Leurs bibliothèques à leur tour, un jour, seront vendues. Et, ainsi, pendant un temps qui peut nous sembler éternel.

M. Tristan Bernard avec ses airs inquiets, étonnés de Diogène en veston; M. Sacha Guitry à l'œil candide, avec de petits gestes pressés, amoureux des choses, sensuels, madame Yvonne Printemps, qui pareille à la *saison nouvelle*, répand des rayons sur toute la nature; M. Arthur Meyer, bibliophile averti, au sourire sceptique : l'Hiver dans une revue de Meilhac, etc...

L'impitoyable petit marteau du commissaire-priseur retombe. On adjuge à onze cents francs un volume sur chine

de M. Edmond Haraucourt. C'est le prix que jadis les frères Goncourt ou le baron La Caze payèrent les plus beaux dessins ou tableaux de leur collection. Dans un demi-siècle, qui sait, on trouvera peut-être que l'*amateur* qui achetait onze cents francs un volume de M. Haraucourt faisait une bonne affaire.

***

Van Dongen, le surprenant. — Pendant que je paie mon taxi, j'aperçois par la porte de son hôtel, ouverte à deux battants, M. Van Dongen qui accroche un tableau dans le vestibule. Cette porte, grande ouverte, le sera encore, une heure plus tard, lorsque je partirai. On n'aperçoit pas de serviteur. On a le sentiment que cette porte ne sera peut-être fermée qu'à la nuit ou l'hiver venu. Et c'est charmant. Cet accueil si simple, sans cloisons étanches avec le dehors, fait communiquer la matinée d'été avec le peintre dans sa maison et l'homme avec le passant. J'imagine que les grands artisons du xve siècle gardaient ainsi le contact avec la rue.

Je me souviens d'avoir entendu raconter dans mon enfance des visites de mes parents aux ateliers de Carolus Duran et d'autres portraitistes alors à la mode, où les tapisseries et la peluche, les bahuts, les dressoirs, les cathèdres créaient des décors à l'instar des *Huguenots*, qui impressionnaient la clientèle bourgeoise, puisqu'elle en parlait.

M. Van Dongen est l'un des peintres et des portraitistes les plus à la mode; les jeunesfemmes d'aujourd'hui et de demain l'ont élu pour exprimer leur élégance et leur étrangeté, il est bien de son temps et, comme tel, il nous intéresse. Ses envois aux salons causent de petits scandales. Mais sa maison est nue. J'imagine me trouver auprès de lui, bien plus en compagnie d'un marin que d'un peintre; d'ailleurs, il a navigué, il aime les voiliers, il fait penser à un personnage de René Bizet. On songe en voyant cette barbe qui s'argente de quelques fils blancs, ces yeux clairs, à la sclérotique un peu congestionnée, on songe à un homme qui raconterait tout simplement, dans un bar du Havre, son tour du monde et les particularités de l'existence, au milieu des femmes papoues.

D'ailleurs, il s'est peint en Neptune de fantaisie, au dernier *Salon d'Automne*, avec, à la cantonade, la silhouette d'un steamer dans la brume.

Il y a beaucoup d'escaliers et de très grands ateliers dans sa maison, mais on y chercherait, sauf dans une ou deux pièces, le moindre meuble. Dans l'atelier du premier étage, d'immenses effigies sont dressées sur des chevalets ou debout contre les murs, surprenantes à la vérité, d'abord assez déroutantes, mais leur gigantisme devient rapidement familier et leurs coloris ont une saveur extrême.

— On me dit souvent, me dit M. Van Dongen, avec beaucoup de naturel et de gentillesse, que mes toiles ne vont pas avec autre chose, mais je réponds : Alors, vendez ce que vous avez...

Les véritables amateurs de peinture se préoccupent-ils jamais, en achetant un tableau, de savoir s'il s'accommodera du voisinage de leurs fauteuils et de leurs commodes? Ce soin regarde les gens qui se meublent selon une mode, un style imposé, un code établi par ceux qui font métier de décorateurs et qui, dans la crainte de commettre une erreur, préfèrent s'en tenir à des manières ayant fourni leurs preuves. Et ce sont, les amateurs, pourtant, qui avaient raison, puisque vingt-cinq, trente ans au plus tard, la patine du temps permet, — enfin, — à ces gens dits de *goût* que terrorise toute originalité, de placer un Manet à côté d'un Fragonard, un Corot d'Italie près d'un Guardi, un Stevens dans le voisinage d'un Saint-Aubin ou, plus loin encore, d'un Terburg. Quant aux fauteuils de Jacob, aux meubles de Riesener, cet n'est pas eux qui protestent, jamais!

Si des jeunes femmes subissent un peu facilement l'attrait de la grande nouveauté et se précipitent chez un peintre original, il ne faut point les morigéner. L'exposition des *Dames d'aujourd'hui* par des maîtres Français, dont le duc de Guiche a pris l'initiative et si heureusement réalisé la présentation au public dans l'hôtel Charpentier, donne raison à celles qui osent, — car on peut dire que le défaut des portraitistes vivants qui exposent faubourg Saint-Honoré, c'est de manger au râtelier de leurs devanciers et peindre le plus souvent la Dame de notre époque, si peu vêtue, si brillamment parée,

éclairée par des projections qui jadis eussent été celles de grands phares sur la mer, comme leurs devanciers du temps du Maréchalat peignaient les admiratrices de Caro. La seule innovation consiste dans ces mauvais excès d'arrangements dans les divans et les étoffes, cette déplorable tenue des dames portraicturées qui ne semblent ambitionner que de ressembler à des étoiles de music-hall, qui nous valent depuis la guerre les perruches lubriques de M. Domergue et les cacatoès morphinés de ses imitateurs.

M. Van Dongen semble se chercher une manière avec chaque portrait qu'il improvise. Ni le format, ni l'atmosphère, ni l'exécution ne se ressemblent. Il ne cesse d'esquisser; c'est une nouvelle forme d'ébauche qui recommence à chaque séance... On croirait que le fluide que dégage le modèle pénètre le peintre, qui en est impressionné. Certain jour, le modèle est triste : Van Dongen ne peut pas travailler. D'ailleurs, comment travaille-t-il, ce marin? La nuit, le jour?... Ce qu'il veut éviter surtout, à l'encontre des autres portraitistes, c'est que son modèle s'engourdisse un instant, qu'il s'ankylose. Aussi ne réclame-t-il des patients aucune immobilité, tandis que lui-même en peignant ne cesse d'aller et venir, de courir avec sa palette à la main, maniant de lourdes masses de pâte à l'extrémité de son pinceau.

Je vois des gens admirer les estampes japonaises, les élégantes d'Outamaro, s'enthousiasmer pour certaines peintures chinoises qui interprètent la femme avec tant de liberté dans l'arabesque, et s'effrayer, s'horripiler d'un Van Dongen.

Le portrait de madame Georges Menier, vêtue de taffetas noir, près d'une colonne de marbre rose; celui du marquis de Castellane, en manteau du soir amplement drapé sur l'habit, dans un luxe de blancheurs écrabouillées sur le gilet, la cravate et le plastron, donnent dans leur clarté, leurs noirs, leurs gris comme une sorte de brusque total d'élégance, de mondanité résumé par un sauvage, un homme qui vit en dehors des salons, qui continue de tout ignorer des contingences sociales et qui regarde des friandises un peu comme un petit ramoneur derrière la vitre des pâtissiers.

— Depuis que je travaille ici, je vois tout sur une plus grande échelle, me dit-il, avec un geste rapide des deux mains,

comme si devant lui ses châssis s'allongeaient, sans qu'il lui fût possible d'arrêter leur croissance...

Derrière les chevalets, deux hommes de théâtre, différents de manière, le nocturne Mirande, au smoking bleu marine, une cigarette au coin de ses lèvres désenchantées, le front lourd et dégarni, le regard comme à demi fermé par les veilles et M. Coolus, largement assis, le plus étonnamment peint des visages qui se voient ici, un air de Franz Hals du Café Napolitain.

— Il m'a bien amusé à peindre... En parlant, l'artiste note les différences si marquées qui existent entre des modèles à ce point disparates. Il me fait remarquer le soin avec lequel les pieds sont exécutés. Les pieds font partie d'un portrait, ils ont leur ressemblance.

Il désigne les impeccables petits escarpins glacés de M. de Castellane, puis revient au portrait de M. Coolus :

— Il avait des bottines à boutons, avec des petits plis amusants.

L'œil bleu pâle, l'œil de navigateur qu'auraient brûlés les ampoules de cent bougies des rampes du Casino de Paris, exprime une réelle volupté...

M. Van Dongen, qui est simpliste, a ouvert, au rez-de-chaussée de sa maison, un atelier dans lequel sont exposés les toiles qu'il désire céder au public. Il renonce aux marchands de tableaux. Il avoue pouvoir y gagner, l'acheteur aussi. Ces façons ne sont pas antipathiques, surtout avec la manière, mon Dieu, juvénile, d'un artiste en qui l'on retrouve si souvent des airs de l'adolescence, ces raisonnements directs, qui *optimisent* les rapports. Que peut-il y avoir de désobligeant pour un peintre de se reconnaître obligé de vendre sa peinture pour vivre?...

— Mais le public pense que si des marchands ont risqué une certaine somme sur nos toiles, c'est qu'ils ont confiance, me dit M. Van Dongen. Le public ne s'occupe pas de savoir si ces toiles ne sont pas... des dépôts, tout simplement... Il faut être déjà connu pour oser se passer d'intermédiaires. Ils m'embêteront, je m'y attends bien!...

Là-dessus un geste de marin : A Dieu vat!

***

LES MAINS AUXQUELLES ON RAJOUTE DES STATUES. — Les salles de la sculpture de la Renaissance, au rez-de-chaussée du Louvre, auxquelles on ne parvient qu'après avoir traversé « l'Égypte », ne sont point, faut-il le dire, des plus fréquentées. C'était, avant le scandale de Parthenay, un lieu de rendez-vous délicieusement solitaire, excessivement frais l'été, offrant, entre les sycomores et peupliers qui bordent la Seine, quelques aspects de l'Institut tout à fait *Vieux-Paris*.

Les *Amis du Louvre*, qui ont eu jusqu'ici à cœur d'augmenter nos collections, pourraient peut-être se charger d'une besogne non moins utile. Ce serait de procéder dans notre grand musée à de sérieuses sélections et d'en éliminer tout ce qui n'offre qu'un maigre intérêt et qui ornerait avec éclat de nombreux musées de province, bien pauvrement achalandés; le Musée de Province, éducateur d'une jeunesse privée de formules, alors qu'on les trouve en trop grande quantité chez nous.

Les *Amis du Louvre* offrirent au Musée deux sortes de haut-reliefs du xve siècle, qui furent logés dans cette partie appelée *Renaissance*, bien que beaucoup des morceaux sculptés qui s'y trouvent soient antérieurs à cette époque.

Je les y avais remarqués ce printemps, en flânant un après-midi dans cette solitude où sommeillent des chefs-d'œuvre, tandis que les bas-côtés de l'escalier d'honneur, devant le Samothrace, sont encombrés de moulages! Ils étaient singuliers, assez émouvants, comme presque tout ce qui fut conçu à ces époques de foi et d'ardente crédulité, avec leurs bergers, leurs moutons, leurs rois aux pieds nus, à la vérité bien providentiellement préservés des atteintes du temps, mais remarquables...

Nous sommes enclins à admirer de confiance ce qui a reçu l'hospitalité du Louvre; toutes les tiares de Saïtapharnès n'y peuvent rien. Maintenant que l'on connaît le nom du *réparateur*, du sculpteur qui rendit aux deux bas-reliefs de Parthenay, leurs moutons, leurs bergers, leurs rois, il peut venir des doutes sur tout ce que renferment nos musées.

... Mais, jusqu'à quel point la plupart des statues ne sont-

elles pas réparées? Jusqu'à quel point n'est-il pas nécessaire qu'un certain nombre le soient? Le pape Borgia et le roi François Ier ont fait réparer bien des antiques... Louis XIV ne se préoccupait-il point des bras de la Vénus d'Arles? Ceux de la Vénus de Milo ont fait couler beaucoup d'encre? Nous préférons la Samothrace sans tête et la Milo sans bras, c'est entendu, mais dans quelle mesure le moignon, le tronc amputé de ses membres, doivent-ils être protégés?

Si nous quittons la sculpture pour la peinture, pouvons-nous réellement nous imaginer que la plupart des toiles qui couvrent les murs des galeries, soient venues à nous dans l'état où elles sortirent de l'atelier de leur auteur? Nous aimons la patine, mais à quel moment cesse-t-elle d'être de la crasse, tout simplement! Et que diraient Titien, Vinci, Raphaël, s'ils retrouvaient, dans l'état ou de soi-disant *restaurateurs* les ont mises, la Joconde, François Ier, ou Jeanne d'Aragon...

C'est trop de rajouter une statue entière à une main... Mais est-ce suffisant de ne pouvoir ajouter qu'un annulaire aux statues, sans être accusé d'offrir un faux à l'admiration des foules — qui, d'ailleurs n'y connaissent rien. Quant aux amateurs, aux *Amis du Louvre*, ils ont prouvé qu'ils tenaient pour dignes d'être admirés *tels que* ces chefs-d'œuvre rafistolés, puisqu'ils en firent l'acquisition. Alors, ne crions pas trop fort... Il faut laisser aux misanthropes leurs vieux chefs-d'œuvre consolateurs, même reconstitués... Mais recommandons aussi aux jeunes hommes les ouvrages des artistes vivants. Ceux-là ont des chances de n'être pas restaurés — pas encore! Et ils ne sont pas ternis d'avoir subi déjà l'admiration de trop de « connaisseurs »!

Certains antiquaires de haut-vol se disputent tout vestige du passé avec des fureurs dignes de la jungle. Leurs rivalités arriveraient à ruiner le goût de l'œuvre d'art ancienne, s'il ne demeurait heureusement des ouvrages qui échappent encore à leurs entreprises. S'ils le pouvaient, pas une statue ne resterait dans une église, pas une boiserie dans un château. Ils pillent et morcellent tout. Ils ont rendu l'Orient désert et, pour peupler l'Amérique, ils feraient de la France, une autre Judée.

***

Les portraits de dames d'aujourd'hui. — Les portraits, une exposition de portraits de dames! On songe au sourire aigu, à la vie comme intensifiée par l'abus du café noir des femmes de l'aristocratie et des demoiselles d'Opéra de la Tour; à la finesse exquise des bourgeoises de Perronneau, gourmandes, dans la quiétude de leurs quarantaines provinciales et aussi aux aristocratiques visages qu'il allait peindre dans les châteaux, comme celui de la duchesse d'Ayen, qui est aujourd'hui chez M. David Weill... On imagine un plaisir analogue à celui que nous font éprouver le châle de madame Rivière sur la toile d'Ingres du Louvre ou le visage de madame de Senones, au Musée de Nantes. Les portraits de femmes sont les plus délicieux ornements des musées et des chambres. Un regard de jeunesse depuis si longtemps effacé de ce monde et qui nous poursuit dans l'atmosphère d'un boudoir, où le tain des glaces verdi, nous renvoie notre propre visage comme déjà au delà du temps...

Un « tableau de genre » peut toujours plaire à votre concierge; — un portrait lui est indifférent ou lui en impose. Les portraits nous rattachent au passé. Leurs yeux ont vu... son portrait par un artiste en renom, c'est toujours un peu une date pour une femme, même pour celles qui récidivent. C'est un mensonge qu'on entreprend, qu'entreprennent en collaboration le modèle et le peintre, un beau mensonge où l'un donne tout ce qu'il peut, tandis que l'autre essaie de rendre au delà.

Mais les femmes qui désirent si vivement leur portrait, avant qu'il ne soit commencé, n'y attachent plus aucune importance après qu'il est terminé, Van Dongen nous l'a dit; il leur devient même rapidement presque toujours odieux, pour la raison, sans doute, qu'il se démode et sert de point de repère aux malintentionnés fabricants d'état civil. Il est rare qu'une femme conserve longtemps son portrait à la place la plus en vue de la maison, à moins que devenue pareille aux aïeules, elle ne se plaise à revivre le passé en révélant à ceux qui ne l'ont point connue dans sa jeunesse, l'image que le temps a détruite.

C'est une idée de poète que d'avoir songé à réunir chaque année les portraits les plus récents des dames de notre temps. C'est aussi pour les peintres un excellent sujet d'émulation. Ils se sentent perdus aux Salons annuels. Les modèles ne sont plus flattés de paraître dans cette sorte de foire aux tableaux où la médiocrité triomphe. Mais l'espoir de figurer dans une exposition restreinte, parmi des modèles de choix, va rendre aux femmes qui se contentaient de la photographie, le désir de posséder un portrait digne d'elles.

Encourageons-les; louons le duc de Guiche, qui prit l'initiative de ce groupement, qui est un excellent moyen de propagande. Les étrangères y viendront comparer les exposants, faire un choix... Peut-être M. de Guiche parviendra-t-il, ainsi, à faire pièce au succès de certains peintres, immérité, injuste, peu flatteur pour notre bon renom, d'abord parmi nos contemporains, ensuite parmi les vivants d'un temps où nous ne serons plus que de la cendre. Que penseront-ils, en effet, des femmes d'à présent, s'ils ne les jugent que d'après les effigies qu'auront laissé d'elles, ces peintres dignes du music-hall qui nous les représentent demi-nues, vêtues de robes de féeries parmi des coussins empilés sur ces vastes divans, auxquels on a l'air de les donner à manger!...

***

La fête dans la galerie des glaces. — Le crépuscule achève de mourir en bleu lorsque nous arrivons devant le château. Le cheval et le bras levé du roi dominent les noires rangées d'automobiles et les soldats casqués vêtus de bleu, alignés devant les projecteurs. Les murs de brique n'ont jamais semblé si roses sous la caresse brutale des feux que renvoient sur leurs tiges de fer les disques de métal. Rien n'est moins XVIIe siècle que cette arrivée. Elle est au contraire d'un « lendemain de guerre » et d'un « aujourd'hui » saisissants. Des goumiers à cheval présentent les armes au maharajah de Kapurthala qui saute de voiture, entre un turban rose et un chapeau haut de forme.

Nous montons l'escalier de marbre. Des appliques chargées de bougies électriques, donnent aux revêtements de couleur

une chaleur qui doit leur sembler douce, depuis le temps qu'ils ne connaissent que ce qui passe de clartés du jour dans un escalier. Puis nous traversons des salles éclairées par des torchères où l'immobile incandescence de l'électricité ne vaut pas la flamme dansante de jadis, mais les tapisseries retrouvent leur mystère avec la nuit. Nous remplaçons en imagination les bougies de porcelaine par des cires et il nous semble que notre petite caravane retardataire en pénétrant dans le Salon de la Paix va rencontrer le regard noir et scandalisé du duc de Saint-Simon.

Dès l'extrémité de la Galerie des Glaces où l'on ne trouverait plus une chaise inoccupée, le spectacle cause un éblouissement. La scène paraît aérienne. Le blanc et l'or, les glaces et particulièrement une trouvaille de plaques d'étain formant des motifs de décoration dans le marbre et qui renvoient la clarté, les glaces des portes et les fenêtres encadrant ce praticable qui descend jusqu'au premier rang de public par gradins successifs, les roses et les jaunes des figurants et des danseurs, car le ballet est commencé, — créent aux projections invisibles une sensation de clarté, de « toujours été », de somptuosité, de magnificence, que nul n'osait prévoir à tel point réussie. L'absence de style ou de goût français qu'on pouvait redouter de l'apparition des Ballets Russes, dans ce cadre qui ne se prête à aucune fantaisie, disparaît. Au contraire, les ballerines de nos académies nationales sembleraient ici fades et mièvres. Lorsque les deux infantes dont le costume fut dessiné par José-Maria Sert entrent en scène, puis après avoir dansé vont s'asseoir sur deux X placés sur des socles, l'assistance applaudit avec enthousiasme. Il est à supposer que le roi Louis XIV, un peu étonné d'abord, sans doute, puis émerveillé et conquis, prendrait M. Serge de Diaghilew et M. Lapauze pour organisateurs de ses ballets.

Le roi Louis XIV!... Comme nous pensons à lui! comme nous l'évoquons, le grand fastueux volontaire, le politique voluptueux, le catholique adorant les dieux anciens, le fils aîné de l'Église costumé en soleil, dans cette galerie qu'il fit tant de fois remanier et dont l'embrasure de chaque fenêtre fut ornée pendant un temps d'une caisse d'argent doré portant un oranger. Dommage que les revers, les années de la

décrépitude aient obligé de fondre les caisses et les X de vermeil. Quel placement faisait pour la France ce prodigue. Que feraient aux artistes, aujourd'hui, des rois qui n'eussent vécu que dans la médiocrité de M. Grévy ou de M Loubet! Le palais de Versailles est un des lieux de curiosité, de surprise les plus célèbres du monde entier; il serait une source de revenus intarissable, si la France avait plus de souci de pareils éléments de propagande et de fortune nationale.

Mais... l'assistance paraîtrait à Louis moins compréhensible que le spectacle.

Les ballets, la fiction n'ont guère fait de progrès, l'éclairage est plus intense, mais la somptuosité d'antan ne saurait être dépassée, tandis que la société, elle, est tout autre; surtout au lendemain de la guerre. Et c'est un spectacle que de promener les yeux sur ces rangs d'invités à trois cents francs, des femmes couvertes de diamants, dans un mélange si curieux de situations, de races, d'origines... Ah! si l'arc de ces fenêtres, au delà desquelles le clair de lune bleuit la nuée, pouvait parler.

Le spectacle s'achève dans un cortège. Bientôt les chaises dorées grincent sur les parquets, et l'on gagne les fenêtres pour assister au feu d'artifice.

Dans l'illustration de ses *Contes de Perrault*, récemment parue, Drian fait revivre le château, qui lui sert de thèmes au décor de la Belle au Bois Dormant ou de Cendrillon; lorsque s'élance la première fusée, avec ses coruscations radieuses, dans l'arc de la fenêtre centrale du palais, au balcon que nous avons gagné, avec le sentiment que c'était la véritable place à prendre, celle d'où le Roi en contempla tant d'autres avec l'œil implacable du réalisateur qui ne se laisse point duper, les illustrations de Drian semblent vivre. Jamais le parterre d'eau nous avait paru si vaste, ni les bassins si larges, lorsque ciel et eau font se rejoindre la pluie d'étoiles et les gemmes graminées, qui planent et retombent en poussière de rubis et molécules de topaze. Les fenêtres ouvertes, un parfum âpre, le parfum des arbres la nuit, s'est abattu sur les épaules moites des assistants, la sauvage odeur des forêts et des bois, qui n'a pas changé elle, et qui s'engouffre là, si fort, que la première partie du feu d'artifice terminée, des

messieurs prudents viennent fermer les fenêtres. Je suis resté seul sur le balcon pour voir les gerbes qui s'élancent à présent sur la terrasse de l'Orangerie. Tout seul, devant le parc solitaire, tandis que les fusées crépitent en s'élevant et que dans la Galerie des Glaces, le public en s'éloignant vers le souper exhale sa rumeur.

Grâce à la complaisance d'un ami dans le château, nous traversons maintenant les coulisses... Le tableau le plus imprévu et que, bien certainement, les plafonds des émules de Le Brun n'avaient jamais eu l'occasion de voir, s'offre aux yeux. Ce ne sont que ballerines qui se sauvent, danseurs au torse nu, noirs qui revêtent leurs vestons sur des chemises de couleur, oripeaux entassés sur des caisses, malles ouvertes d'où s'échappent des costumes brodés, parmi les tables de maquillage et les porte-manteaux improvisés au centre de la pièce, entre les fils des ampoules électriques.

Et puis, par des escaliers obscurs, au delà d'une porte dont la clef tourne deux fois bruyamment dans la serrure, nous voici dans le parc désert, sur la terrasse du parterre-d'eau où nous avançons, une dizaine, hâtivement, pour arriver plus vite aux bassins dans lesquels le palais se reflète... La vieille eau de Versailles, l'eau qui s'ennoblit à son arrivée dans la pierre, qui s'aristocratise et devient le tain tout de suite verdi des miroirs de Louis XIV, jamais l'eau n'a reflété depuis tant et tant d'années, l'illumination de tant de fenêtres alignées... Cent trente ans, peut-être, que ces vitres n'ont été traversées d'autres feux que ceux du couchant! Au-dessus du Palais, la lune ronde, la pleine lune, s'élève dans un halo, presque trop complice, parmi des voiles troublés, comme une belle qu'on arrache au sommeil.

Une jeune femme drapée dans sa sortie de bal et qui avance un pied chaussé d'argent, prononce le nom d'Oliva et de la comtesse de la Mothe, en regardant vers les bosquets obscurs... Mais un lourd camion automobile que nous n'avions point deviné et qui remporte les restes du feu d'artifices s'ébranle et passe à notre nez, balayant l'air, — terrible, mystérieux, immense, épouvantable...

ALBERT FLAMENT

LE DÉSORDRE DANS LE ROMAN

Devant l'étalage d'un libraire, j'ai rencontré mon ami le lettré. C'est un homme singulier en notre temps, qui aime les livres et n'en écrit point. Bien que de mœurs douces et policées, il partage là-dessus l'opinion d'Alceste :

> **Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,**
> **Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.**

Il était arrêté devant l'éventaire et contemplait les nombreux romans nouveau-nés sous la bande jaune ou verte qui les défend de la curiosité des amateurs peu fortunés.

— Voulez-vous, — lui demandai-je, — acheter quelqu'un de ces romans?

— Dieu m'en garde, — répondit-il. — Je lis pour mon plaisir; rien, pas même la vanité, ne m'oblige à me tenir au courant.

— Quoi, — dis-je, — vous méprisez les romans?

— A peu près. Je n'ai plus l'âge heureux où l'on se pique de découvrir du nouveau; quinze jours plus tôt, quinze jours plus tard, s'il y a quelque chose de bon là-dedans, nous le saurons bien vite. J'aurais pu devenir critique, comme tout le monde, mais je suis trop soucieux de mon agrément. Depuis longtemps je pense que la sagesse, le repos et le goût approuvent Royer-Collard, qui disait : « A mon âge, on ne lit plus, on relit. »

— J'aime à croire que vous exagérez.

— Sans doute. Pourquoi me priverais-je de l'agrément de la surprise et de la nouveauté?

Cela même est un bien que je goûte aujourd'hui.

Seulement je ne lis que les bons ou les très mauvais, afin d'avoir du plaisir...

— Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper?

— Le risque est extrêmement faible, hors de proportion avec le risque inverse. Voyez ce qui est arrivé de *Maria Chapdelaine*. L'ouvrage avait paru en feuilleton dans les colonnes du *Temps*, et personne ne l'avait remarqué. L'injustice n'a pas duré longtemps. Les bons ouvrages sont assez rares et les amateurs assez nombreux, pour qu'il en soit des chefs-d'œuvre comme des vieux meubles : les authentiques sont classés, on est obligé d'en fabriquer de faux.

— Si je vous entends, en dehors de quelques rares auteurs sur le compte de qui votre siège est fait, vous ne lisez jamais les livres nouveaux?

— Je ne dis pas cela. Je jette toujours un œil attendri sur le volume de vers du débutant et, pour me rebuter, il faut qu'un livre d'histoire ne vaille pas le diable. Je vais même volontiers au théâtre et, quand la pièce est trop mauvaise, je me divertis à regarder les spectateurs. Je n'ai voulu parler que du roman.

— Pourquoi?

— Parce que le roman est un genre frappé d'irrémédiable déchéance, un genre qui se meurt, un genre fini.

Je sursautai. D'un regard étonné, j'embrassai la vaste production qui s'étalait sur les rayons de l'éventaire.

—Un genre fini! — m'écriai-je, — il me semble...

Il m'interrompit :

— Justement. Tout le monde aujourd'hui fabrique un roman, et rien ne prouve mieux à quel point l'imagination romanesque est morte. Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roman? Nul ne le sait plus, car on entasse sous ce mot n'importe quoi. *Les sept parmi les hommes* est un roman. *Abizag* est un roman. *A l'ombre des jeunes filles en fleur* est un roman. *L'inquiète adolescence* est un roman. On fait un roman avec des rêveries mystico-sociales, avec les souvenirs du temps où l'o narborait

sa première culotte, avec tout ce qui tombe sous la main, hormis avec une matière romanesque. On écrit un roman sans y être forcé, sans se sentir sollicité par une vocation ou par un sujet, machinalement et comme par habitude. Le roman est une seconde nature. On en vient à se demander si les auteurs n'écrivent pas leur roman par discrétion et pour ne point se faire remarquer.

M. Béraud fait un roman avec l'attentat de Damiens, M. Maran avec la vie des nègres et M. Derenne avec celle du grillon ou de la chauve-souris. Histoire, ethnographie, zoologie, tout est bon, tout est romanesque. On ne se demande point si tel sujet ne conviendrait pas, par hasard, pour un vaudeville ou pour une thèse de l'École des Chartes. Le roman n'est plus un genre, c'est un dépotoir. Il n'a pas plus d'existence littéraire que le journal, puisqu'on y trouve tout. La polygraphie n'a pas d'existence propre. Dans la République des Lettres, tout le monde ayant fait son roman et tout le monde faisant roman de tout, c'est, pratiquement, comme si personne n'en faisait plus.

Un peu ébloui, je crus devoir dire :

— Quel paradoxe!

Il prit à la devanture un petit dictionnaire de poche, le feuilleta et lut avec la tranquillité que donne la certitude : « Genre : groupe d'individus ou d'objets ayant en commun des caractères importants. »

Il reposa le petit livre.

— Voulez-vous m'indiquer, je vous prie, un seul caractère important commun à ces ouvrages?

A mon tour, j'étendis un bras agité et je feuilletai le dictionnaire : « Roman : récit en prose dont les personnages sont fictifs. »

Il se mit à rire de bon cœur.

— Fort bien, fictifs, oui, parlez-m'en! Combien de ces messieurs ont aujourd'hui le minimum d'imagination qu'il faut pour inventer des personnages fictifs? Ne croyez pas que cette considération les arrête. Ils feront quand même leur roman. Et, entre tous, les leurs seront particulièrement insupportables, parce que, n'ayant rien à dire, ils se racontent. Avant l'âge de quarante ans, ils prennent soin de transcrire avec piété les

impressions qu'ils ont éprouvées à l'occasion de leur première communion. Cet aliment artificiel et liquide rappelle le pauvre monsieur des Esseintes. Je pense que lorsqu'un genre en est venu à se nourrir aussi faiblement, il est bien près de sa mort.

— Alors pour vous, — dis-je, impatienté, — l'excès de vie est un présage de mort? Vous raisonnez comme ce médecin qui définissait la santé : un état d'équilibre qui ne présage rien de bon.

A ce moment, le commis libraire, inquiet, s'approcha de nous, afin de nous surveiller.

— Ce médecin n'est pas si sot, — poursuivit mon philosophe. — Il fut un temps où tous les petits grimauds barbouillaient à l'école une tragédie, et la tragédie est morte. Les genres ne sont pas nécessairement éternels. Entre tous les genres, des exemples illustres montrent que le roman n'est pas indispensable. Il est né après la grande floraison de la littérature grecque, puisque le premier ouvrage auquel on puisse donner ce nom date du temps d'Hadrien. Chez nous, après une débauche de romans pastoraux dans la première moitié du siècle, l'âge de Louis XIV se passa presque complètement de la forme romanesque, encore que madame de La Fayette nous ait légué un inimitable modèle.

Aussi bien, je ne soutiens pas que l'imagination romanesque ait fini chez nous de se donner carrière, pas plus que l'imagination dramatique n'est morte avec la tragédie. Je dis seulement que l'ancien genre roman achève de mourir. Les genres, comme les hommes, ne meurent pas tous de la même manière. Les uns finissent par la consomption et les autres par l'apoplexie. Un genre a besoin d'être défini pour exister, de même qu'un être a besoin d'être limité dans l'espace. Rien n'est plus sûr. Le XIXe siècle a cru qu'on pourrait tout mettre dans le roman. La nature nous contraindra à rectifier, à moins que notre littérature ne soit vouée à l'irrémédiable déchéance, ce que je ne crois pas encore. Le genre romanesque a été gâté par le préjugé romantique ou démocratique, ce qui est tout un; on a voulu promulguer l'égalité entre tous les sujets, il en est résulté l'anarchie. L'ordre renaîtra sans doute un jour, mais il ne renaîtra pas tout seul. L'ordre ne renaît jamais

tout seul. Il faudra aider la nature qui ne travaille que lentement. La tâche ne sera pas aisée. Tirer du chaos actuel des genres définis, vivants, jeunes, pleins de santé et d'avenir, remettre en place le conte philosophique, le récit d'aventures, et la fiction propre à l'étude psychologique, sans parler des genres qui naîtront demain et que je ne puis prévoir, rétablir les devoirs de l'imagination asservie à la vérité, c'est un travail en vue duquel il ne sera pas superflu de détourner le fleuve Alphée : la critique tout entière ferait bien dès maintenant de s'atteler à la tâche, et de prévoir afin de pourvoir, et afin de n'être pas surprise par la mort prochaine du roman.

— Sérieusement, — demandai-je encore, — vous croyez à sa mort prochaine?

— J'en suis sûr. Le désordre est irrespirable, rien ne peut vivre longtemps dans le désordre, et regardez cette anarchie. Comment voulez-vous qu'avant peu le public ne soit pas perdu? Non seulement on est en train de tuer le roman, mais on le déshonore. Il est comme un soldat qu'on dégrade avant de l'exécuter. Tout y concourt, les prix littéraires et cette publicité grossière.

— Comment, — m'écriai-je, — les prix littéraires!...

— Il faudrait les tenir pour responsables de ce désordre s'ils n'en étaient une des conséquences. Je puis en parler n'ayant point fait de roman et n'ayant jamais brigué aucun prix. Ils sont trop simples; ils sont intolérables. Je ne parle même pas de la façon dont ils sont le plus souvent distribués et dont il vaut mieux en effet ne pas parler. Je dis qu'ils sont une des tares de notre temps. Il n'est jamais agréable de médire de son temps, et j'aime le mien tel qu'il est. Mais cet amour

Ne ferme pas mes yeux aux défauts qu'on y trouve.

Cette bassesse devrait frapper tous les cœurs attachés à ce qui reste de précieux dans le monde : quoi de plus triste, sinon les malheurs de la patrie, que de voir l'opinion sensible à cette élémentaire et puérile distribution des prix, dans la matière la plus délicate et aussi la plus réservée qui soit! On a honte de voir trancher avec cette brutalité dans ce qui relève du goût, de l'esprit, du jugement et du cœur. Ce juge-

ment, un de mes biens intimes et sacrés, on cherche à le cambrioler. Et de quelle manière!

— Enfin, — m'écriai-je en colère, — certains prix... par exemple, l'Académie Goncourt...

A voir son sourire, je crus que mon ami allait me mépriser.

— L'Académie Goncourt, — dit-il avec miséricorde, — a charge de couronner les meilleurs romanciers. Elle a découvert un jour les Tharaud : sans doute n'y avait-il cette fois-là aucun autre concurrent. Mais elle a bien pris soin de ne jamais recommencer cette étourderie indigne d'une personne si vieillotte, car si l'Académie française est ancienne, l'Académie Goncourt est démodée. Je dis l'Académie, et non tel Académicien. D'ensemble, l'institution porte les chapeaux de 1890. Elle est née dans un grenier; elle y mourra.

— Elle a couronné Benjamin.

— Ne le criez pas trop fort. Benjamin était tout seul cette année-là. Et puis, il est admirable essayiste, il sera probablement très bon homme de théâtre, ce qu'il est le moins, c'est un romancier.

La plupart du temps, elle a raté les romanciers authentiques : ce n'est rien. Mais entre un bon et un moins bon, elle choisit presque à coup sûr le moins bon, et c'est cela qui est grave. Elle a raté Colette, et Chérau, et Benoit, et Dorgelès, et tant d'autres.

— Dorgelès, qu'avez-vous à dire : cette fois-là, elle a couronné Proust.

— J'aurais à dire. Oui ou non, doit-elle désigner un roman, ou n'importe quoi? *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, est-ce un roman? Dorgelès présentait, cette année-là, *les Croix de bois*. Quel était, des deux, le roman le plus roman? Sans compter les réserves qu'il y aurait à faire sur Proust. Il est extraordinaire qu'on puisse parler de lui à certaines places sans présenter au moins une réserve touchant la morale. Il est frappant que le mot goût qui jadis servait de pierre de touche à la citique, ait presque disparu de son vocabulaire. Aujourd'hui, un homme qui jugerait au nom du goût paraîtrait un fossile. On oublie que la seule critique qui compte est celle du plaisir, c'est-à-dire, d'après l'étymologie

même, celle du goût. On oublie deux choses, en notre temps : que l'œuvre d'art doit plaire et qu'elle doit être un choix.

Je ne suis plus assez jeune pour être sensible à ces effets de surprise qui semblent à ces Messieurs de chez Droubant le fin du fin de la critique, souvenir d'un temps où l'on eût plongé au fond de l'infini pour trouver du nouveau. L'autre année, ils avaient inventé un instituteur, l'an passé ils ont découvert un nègre. On peut espérer qu'un jour ils trouveront mieux encore, à moins qu'ils ne jugent plus subtil et d'un effet plus étonnant encore d'aller élire un maître chargé d'ans et de gloire, comme M. Paul Bourget ou M. Anatole France.

Il embrassa d'un geste toutes les « prières d'insérer » de l'éventaire :

— Ne trouvez-vous pas cela tout de même un peu triste? Voici donc ce que l'on a fait de cette fleur délicate et secrète, le goût, le libre jugement. Vous qui appartenez à un groupe dont les idées générales sont fixes, mais où les goûts littéraires ont tant de souplesse et de diversité, comment ne seriez-vous pas offensé par cette tentative d'effraction? On nous traite comme des enfants : est-il rien de plus gros que cette distribution des prix en plein vent? Pourtant, s'il est un terrain sur lequel le principe d'autorité ne devrait pas pénétrer, c'est celui-là. Le goût n'est pas seulement chose très délicate, c'est aussi chose intime. Si mon goût ne m'appartient plus, je me demande en quoi peut consister la liberté. On me condamne à approuver un choix ou à passer pour un esprit chagrin. On me condamne aussi à juger qu'une époque — et je n'aime pas cela quand il s'agit de la mienne — n'est tout de même pas particulièrement heureuse quand elle introduit ces mœurs électorales dans les choses de l'esprit.

« Cinq voix contre cinq, dix-huit voix sur dix-sept votants, ne se croirait-on pas au sein des commissions? Et puis enfin, avant d'établir une hiérarchie entre les accusés, il faudrait commencer par en établir une entre les juges. Qui t'a fait comte? qui t'a fait roi? Balzac, Goncourt, Richelieu, Grand prix du roman, Grand prix de littérature, quelle est la meil-

leure de ces étiquettes-là? Le public n'en sait rien et ne s'y reconnaît plus. Le seul avantage qu'on pouvait attendre des prix littéraires était qu'ils apportassent un peu d'ordre et qu'ils éclairassent le public. Ils font tout le contraire. Tout cela n'est que battage et publicité éhontée.

» Voulez-vous une jolie preuve? Regardez un peu ce volume. »

Je regardai. Il était ceinturé d'une bande de papier qui portait en caractères énormes, qui arrachaient les yeux, ces simples mots : *Prix du roman*. Et en dessous, en tout petits caractères qu'on ne lisait que le nez dessus : 7 *francs* 50.

J'hésitai un instant, me demandant si je devais rire de la trouvaille ou pleurer de pitié. Je sentais bien que mon ami n'avait pas tout à fait tort. Il fit écho à mes pensées.

— Encore cette ingénieuse réclame est-elle drôle, et comme elle ne peut duper que les sots, il est permis d'en sourire. Il y a plus triste à mon sens. Voici maintenant qu'on nous montre le portrait de ces Messieurs. Pour ceux qui sont célèbres, c'est fâcheux, mais on comprend encore. Il est naturel que le public aime savoir comment sont faits les auteurs qu'il admire, et c'est pourquoi ce Benoit gras sourit auprès d'un maigre Dorgelès qui ressemble à l'abbé de Lamennais : quel photographe ironiste a donné à ce joyeux vivant un air de chevalier de la Triste-Figure? Mais, un peu plus loin, que fait ici la barbe de cet inconnu? J'avoue avec humilité que je n'avais jamais ouï prononcer le nom de cet auteur, et ainsi, avant de connaître son œuvre, je connaîtrai sa barbe. Vous direz que je ne suis au courant de rien. Tout de même, je n'exagère point en soutenant que le porteur de cette barbe est médiocrement célèbre. Vous qui êtes journaliste, cher ami, un jour viendra où l'on mettra votre photographie à côté de votre signature. Déjà sur les théâtres, la coutume s'établit de faire venir les auteurs à la fin de la représentation. Quelle grossièreté! Comment les écrivains ne comprennent-ils pas tout ce qu'ils perdent à ces mœurs, non seulement en dignité, mais en prestige? Ils avaient sur le comédien cette supériorité de ne pas paraître en public, et voilà qu'ils se ravalent à son

rang. Ils étaient pareils à ces rois de Perse qu'on redoutait sans les voir et dont on adorait la majesté cachée, et ils viennent se mêler à la foule. Les maladroits! Ce soir on les vénère, demain on leur tapera sur le ventre. J'ai connu au régiment deux colonels : l'un venait au quartier une fois par semaine, l'autre y vivait du matin au soir. Les huit premiers jours, tout fut en l'air. Puis on ne fit pas plus attention à sa présence qu'à celle du caporal de semaine. Tandis que l'autre, quand la sentinelle avait crié : « Aux armes! »... Les écrivains de ce temps font les démocrates : ils mangent le capital lentement amassé par le travail des Malherbe, des La Rochefoucauld et des Bossuet, ils dilapident la royauté de Voltaire, faute d'avoir compris le vers doré :

Ami, cache ta vie et répand ton esprit.

— En somme, vous concluez, comme tout à l'heure, que la Roche Tarpéienne est près du Capitole et que pour les écrivains, de même que pour le roman, le trop grand éclat est précurseur de l'éclipse?

— Sans doute, puisque tout se transforme et que la vie brasse incessamment ses éléments éternels. Certes, il est vain de présager l'avenir. Mais l'intelligence et l'imagination ne s'en lasseront jamais. Je vois volontiers dans un temps prochain une plèbe de romanciers tombés plus bas encore que les feuilletonnistes d'aujourd'hui, mercenaires de la plume, soumis aux plus vils caprices de l'or et du nombre, ne comptant même plus parce qu'ils sont devenus une foule, pas plus que ne comptent aujourd'hui les serfs du bas journalisme ou les donneurs de publicité, cependant qu'une élite, par sélection et réaction naturelles contre l'asservissement à la matière, acceptera les risques de l'orgueil, de l'indépendance et de la pauvreté, et méditera dans les mansardes de longs ouvrages de critique et d'histoire, des contes philosophiques, des traités ou des vers. Elle sera vertueuse et désintéressée parce qu'elle aura vu que nous avions trop de mal à vivre dans une société soumise à l'or, et qu'elle n'acceptera à aucun prix d'être vaincue. Nous n'acceptons pas, nous, nous luttons : elle renon-

cera. Le danger est qu'ainsi coupée de la vie matérielle, elle se mette en tête de régénérer le monde. Les élites sans direction et sans lest sont plus dangereuses pour l'humanité que les hordes barbares.

— Diable, — lui dis-je, — vous avez aujourd'hui de sombres prophéties.

— C'est encore le seul moyen de n'être pas déçu par l'avenir et de conserver sa gaieté et son courage.

Et, comme nous avions fait une station fort longue devant l'éventaire du libraire, et que le commis, de plus en plus inquiet, tournait autour de nous avec une insistance circonspecte, il tira de sa poche six francs cinquante et acheta *le Diable au corps*.

LUCIEN DUBECH

LES CONVERSATIONS FRANCO-BRITANNIQUES

Les conversations franco-britanniques, interrompues quelque temps par la crise ministérielle belge, ont repris dès que le cabinet Theunis a été reformé. C'est le 3 juillet que dans le même après-midi l'ambassadeur de Belgique à Londres et l'ambassadeur de France ont successivement rendu visite à lord Curzon et lui ont exposé les idées de leur gouvernement sur la note allemande du 7 juin. Le cabinet britannique a délibéré le lendemain. La conversation entre l'Angleterre, la Belgique et la France dure encore au moment où ces lignes sont écrites. Elle marque un des moments les plus importants de la longue et pénible histoire des réparations et, au point de vue de la politique interalliée, elle sera décisive. Nous souhaitons vivement qu'elle se termine par une entente, qui sera conforme aux intérêts de l'ordre européen : mais nous ne pouvons pas dissimuler qu'elle présente de grandes difficultés.

L'Angleterre, qui a laissé, au mois de janvier 1923, la Belgique et la France entreprendre seules l'occupation de la Ruhr, et qui a considéré les événements avec la neutralité la plus correcte, a manifesté depuis quelques semaines un vif désir de reprendre une place plus active dans la politique interalliée. M. Stanley Baldwin, devenu Premier ministre le mois dernier, a l'intention d'examiner le problème des réparations toujours en suspens et d'essayer enfin d'obtenir ce règlement final dont tout le monde parle et que personne ne voit venir. Depuis

six mois l'Angleterre a laissé faire sans rien dire et on ne peut pas penser que ce temps ait été perdu pour elle. La guerre de la Ruhr lui a permis de vendre du charbon, de beaucoup améliorer la crise du chômage dont elle souffrait. Elle a pu d'autre part rétablir des relations avec les Turcs et retrouver en Orient, du moins en partie, la situation qu'elle avait compromise. Aujourd'hui elle regarde de nouveau du côté de l'Allemagne et revient à l'idée fondamentale qui l'a inspirée depuis le traité de paix et qui est de relever économiquement l'Allemagne battue et financièrement décomposée. Le problème des réparations, étroitement lié à l'avenir économique, reparaît ainsi au premier plan de ses préoccupations.

Pourquoi le désir de relever économiquement l'Allemagne? S'il n'y avait là qu'une vue générale, on pourrait dire qu'elle est celle de tous les vainqueurs, et nous-mêmes nous savons bien que, pour être payés, nous avons intérêt à ce que l'Allemagne remette de l'ordre dans ses finances et dans ses affaires. Mais pour l'Angleterre le relèvement de l'Allemagne a une signification plus particulière. Pays d'industriels, de commerçants, d'hommes d'affaires, l'Angleterre a besoin de clients dans le monde, et elle a hâte de retrouver le client allemand. Elle est d'autant plus pressée qu'elle est menacée d'une crise des industries textiles et qu'elle croit nécessaire à sa prospérité l'amélioration de la situation allemande. Peut-être cède-t-elle à une illusion : les événements de Russie, d'Orient, d'Europe centrale, les crises politiques, économiques et monétaires ont jeté dans l'univers commerçant un tel trouble que l'industrie et toutes les affaires britanniques en ont subi le contre-coup. Nous ne méconnaissons pas la répercussion de la guerre sur nos voisins d'outre-Manche. Mais nous croyons qu'ils se trompent en comptant trop sur les heureux pouvoirs du client allemand, qui est aussi pour eux un concurrent.

Il est une autre raison plus importante encore qui explique la hâte de l'Angleterre : tout le Royaume-Uni est chargé de marks; il a cru au relèvement du mark; il a besoin non seulement d'y croire, mais de tout faire pour le faciliter. L'Allemagne, avec imagination et audace, a réussi, depuis la paix, une vaste opération qui est certainement admirable dans l'ordre de l'escroquerie. Elle a trouvé le moyen d'abord de ne pas

payer ce qu'elle devait, en organisant la banqueroute de l'État, la dilapidation du budget, et l'inflation poussée jusqu'à la folie. Mais ce n'est pas tout. Tandis qu'elle se maintenait ainsi méthodiquement au bord de la faillite, elle a travaillé, elle s'est fortifiée, elle a exécuté de grands travaux, elle a permis, sans pitié pour les classes moyennes et les classes populaires qui souffrent, à une élite de particuliers de s'enrichir formidablement, et ainsi elle a échangé un nombre considérable de marks dépréciés et ne coûtant rien que la peine de les fabriquer contre de solides devises étrangères. Beaucoup d'Anglais qui ont cru alors faire une opération fructueuse se trouvent possesseurs de marks dont la valeur baisse chaque jour. Il y a de l'autre côté de la Manche des milliards de marks qui ne représentent actuellement qu'une perte sèche pour leurs détenteurs. De là dans tout le monde des affaires britannique un véhément désir de voir l'Allemagne sortir de ses embarras. De là une tendance à régler le plus vite possible le problème des réparations, à obtenir des compromis, à ne pas considérer comme primordiales les questions de sécurité : pour l'Angleterre, le plus pressé est d'en finir.

On devine aisément que ces dispositions sont connues en Allemagne, qu'elles sont soigneusement entretenues par les informations venues de Berlin. L'Allemagne voit en effet dans la politique britannique son seul secours, et elle s'efforce d'en jouer. Par une rencontre qu'elle exploite ardemment, l'Allemagne trouve dans sa situation actuelle les arguments qui poussent de plus en plus l'opinion britannique à la recherche d'un compromis. Quand elle déclare le désarroi que la guerre de la Ruhr cause à ses affaires, elle inquiète l'Angleterre qui voit s'éloigner le jour du relèvement économique. Quand elle proclame la prolongation de la résistance passive, quand Berlin fait semblant d'être impuissant à l'arrêter, elle inquiète encore l'Angleterre qui craint des troubles intérieurs en Allemagne et une aggravation de la situation financière allemande. Ainsi elle entend se faire délivrer par l'Angleterre : elle entend se servir de Londres politiquement pour éviter une capitulation ; et économiquement pour éviter la prolongation de l'occupation de la Ruhr. C'est ce calcul qui se lit entre les lignes de tous les journaux allemands. Le mot d'ordre est de

tenir jusqu'à l'heure où un secours étranger oblige la France à accepter des conditions d'armistice qui, bien entendu, seront avantageuses pour l'Allemagne : l'espoir de ce secours est présentement la raison principale qui prolonge la résistance. Si l'on veut des preuves explicites, on les trouve en abondance dans la *Neue freie Presse* de Vienne, qui a reçu de son correspondant à Berlin une série de confidences fort instructives. Voici comment s'exprimait en ces derniers temps ce correspondant précieux dont les paroles méritent d'être rapportées :

La situation intérieure et extérieure est considérée comme très grave. Cependant un membre du gouvernement disait qu'il y avait depuis quelques jours une détente. En général, on est d'avis que l'Allemagne ne peut être débarrassée de la lourde pression qu'elle subit que si cette fois l'Angleterre reste ferme. Mais restera-t-elle ferme? Sur ce point les avis sont partagés. Une personnalité éminente racontait dernièrement que le chargé d'affaires allemand à Paris avait envoyé ces jours-ci un rapport sur une entrevue qu'il avait eue avec une personnalité anglaise connue. L'Anglais lui aurait déclaré que l'Angleterre était décidée à venir en aide à l'Allemagne... L'Angleterre a jusqu'ici tenu les promesses qu'elle avait faites au gouvernement allemand pendant l'élaboration de la deuxième note. La politique anglaise a changé de caractère depuis que Bonar Law s'est retiré et que Baldwin lui a succédé. Baldwin et Curzon travaillent à la fois à encercler la France et à arriver à un accord avec elle... On est prêt, au Reichstag allemand, à causer sur la résistance passive, dès que la France offrira quelque chose en échange. Si le gouvernement français gracie les condamnés, libère les personnes arrêtées, révoque les expulsions, lève les obstacles aux transactions, on pense au Reichstag que le gouvernement allemand pourrait abroger les ordonnances qui interdisent aux fonctionnaires de collaborer avec les autorités d'occupation. Même la reprise des livraisons de charbon à la France n'est pas repoussée en principe. Seulement les concessions françaises devraient être assez importantes, assez manifestes, pour qu'on puisse dire aux mineurs de la Ruhr : « Vous avez tellement obtenu, que vous pouvez maintenant cesser de combattre. » On facilite à M. Poincaré la conclusion d'un armistice, on lui donne la possibilité de conserver son prestige, on ne demande pas de retraite, pas d'évacuation immédiate, on réclame seulement *pour commencer* la révocation des pires mesures de violence. Avec une fermeté qu'il faut reconnaître, le gouvernement anglais a refusé de s'associer à l'exigence française, d'après laquelle aucune négociation ne devrait commencer, pas même entre les Alliés, avant que l'Allemagne ait cessé la résistance passive. Maintenant

le gouvernement anglais cherche à obtenir de Poincaré des concessions qui permettent à l'Allemagne de faire un pas en avant dans la question de l'armistice... On ne peut guère douter que, dans la lutte entre Baldwin et Poincaré, Baldwin sera finalement le plus fort, s'il veut seulement mettre en œuvre les forces dont il dispose.

Voilà comment on écrivait l'histoire il y a quelques jours encore en Allemagne. Ce n'est pas tout. Pour obtenir la capitulation de la France, on comptait sur le nouveau ministère belge, et sur la Lettre du Pape. Les espoirs de ce côté ont été déçus. Le nouveau ministère belge a manifesté, dès qu'il a paru devant le Parlement, qu'il était d'accord avec la France sur l'occupation de la Ruhr. Quant à la Lettre Pontificale, sur l'avenir de la paix, elle a produit en Belgique et en France une si pénible impression, que le Vatican a saisi la première occasion d'en préciser ou d'en rectifier la signification. Le lendemain du jour où un criminel attentat allemand a coûté la vie à plusieurs soldats belges, le Pape a envoyé au nonce apostolique de Munich des instructions immédiates l'invitant à demander au gouvernement allemand la cessation de ces sabotages. Ces événements ont donné un peu à penser aux Allemands qui réfléchissent encore et qui, voulant éviter le chaos, souhaitent un règlement avec la France. Mais le Cabinet Cuno et la plus grande partie de l'opinion publique, entraînés dans l'aventure de la résistance, comptent encore sur l'Angleterre et jouent dans l'espérance de ses bonnes dispositions la partie finale. Et il faut bien le dire : les articles parus dans la presse anglaise ont pu aisément en ces dernières semaines entretenir toutes les illusions allemandes.

La thèse franco-belge est très différente des idées qui ont cours en Angleterre. Nous ne séparons pas comme les Anglais l'aspect politique et l'aspect économique du problème des réparations. Tandis qu'outre-Manche on fait bon marché de la résistance passive et qu'on songe surtout aux paiements de l'Allemagne, nous savons très bien que si l'Allemagne par l'effet d'un armistice pouvait cette fois encore tromper la nation sur la défaite et sauver le prestige de Berlin, elle gagnerait du temps, consentirait à tous les engagements qu'on voudrait et n'en tiendrait aucun. La note allemande du 7 juin a tout de suite été déclarée insuffisante par les gouvernements

de Bruxelles et de Paris, et tout de suite aussi les deux cabinets ont fait connaître qu'ils ne négocieraient pas avec l'Allemagne tant que la résistance dans la Ruhr durerait. Ce n'est pas là une question de procédure : c'est le principe même qui est en jeu. Nous avons occupé la Ruhr, parce que la Commission des Réparations avait, conformément au traité de Versailles, prononcé le manquement de l'Allemagne; nous avons saisi un gage. En résistant l'Allemagne est en révolte contre le traité, contre l'exercice de nos droits. Au fond elle prétend faire échec à notre politique. C'est ce que nous ne saurions tolérer sans mettre en péril le résultat même de la guerre. Berlin par la résistance dans la Ruhr a voulu tout risquer; aujourd'hui, Berlin veut encore sauver les apparences et ne pas se reconnaître battu. Quand l'Angleterre exprime le vœu que nous causions des réparations, avant que l'Allemagne cesse la résistance, elle ne comprend pas que si nous cédions, nous donnerions à l'Allemagne contre tous les Alliés et contre l'Angleterre même, une arme inattendue et dangereuse. Au contraire, nous sommes convaincus que si l'Angleterre s'associait à la politique franco-belge, la résistance passive cesserait immédiatement. Politiquement et pratiquement, ce sont les gouvernements belge et français qui sont dans le vrai. La seule manière de faire céder rapidement l'Allemagne c'est de la mettre en présence de la résolution commune des Alliés; le seule manière de régler avec elle le problème des réparations, c'est d'avoir les moyens de prendre, si elle ne s'acquitte pas de bon gré. Entre la thèse britannique et la thèse franco-belge, il n'y a pas seulement divergence de méthode : il y a divergence profonde. La négociation diplomatique reprise le 3 juillet a pour objet de comparer les deux thèses et de trouver le moyen de les rapprocher.

***

Les jours qui ont précédé les conversations de Londres ont été troublés et même quelque peu orageux. Bien que ces incidents soient passés, il faut cependant en retenir, sinon le détail, du moins la signification générale. Tout s'est passé, comme si, avant les négociations, une partie de la presse

anglaise s'efforçait de nous intimider et de nous faire prévoir en somme une rupture si nous ne cédions pas. Le gouvernement britannique a atténué les effets de cette campagne par une note officieuse où les intentions du Cabinet étaient présentées sous les aspects d'une correcte réserve. Les nouvelles données par la presse anglaise n'en ont pas moins paru insolites par leur ton qui semblait annoncer une crise prochaine des rapports franco-britanniques. Elles ont semblé d'autant plus étonnantes qu'elles ne provenaient pas toutes de journaux habituellement peu favorables à la thèse franco-belge comme l'*Observer*. Un journal qui nous a toujours témoigné de la sympathie, comme le *Daily Mail*, donnait des indications analogues à celles de l'*Observer*. Si l'on remarque qu'au même moment nous étions engagés dans des négociations relatives à Tanger, dans d'autres relatives à l'administration de la Sarre, et que nous ne trouvions pas toujours autant de bonne volonté que nous pouvions le souhaiter chez nos amis Anglais, on conclura qu'il y avait au moins, dans une partie de l'opinion anglaise, un désir très net de faire pression sur nous, et d'obtenir en particulier à propos de l'occupation de la Ruhr plus de concessions qu'il ne nous était possible d'en faire.

L'argumentation répandue à ce moment par la presse anglaise peut être ainsi résumée. Le Gouvernement britannique, disaient les journaux, croit à tort ou à raison, que plus la France reste dans la Ruhr, plus elle éloigne les chances de paiement des Alliés, y compris la France elle-même. En outre il estime que celui des Alliés qui en souffre le plus est la Grande-Bretagne, parce que ses besoins en ce qui concerne les réparations sont liés d'une façon très étroite avec la restauration du commerce international. Sur le fond même de la question, la pensée du Cabinet britannique n'a donc pas varié. Mais sur les méthodes à employer, M. Stanley Baldwin était prêt à menacer la France d'un changement complet de politique à l'égard de l'Allemagne et par conséquent de l'Entente.

Ces polémiques formaient la préface la plus défavorable qu'on puisse imaginer aux négociations. Sans les négliger, il ne faut pas cependant les prendre à la lettre. Le gouvernement britannique s'est réservé. D'autre part le Cabinet

Theunis reconstitué a manifesté son complet accord avec la France. Enfin, le ministère Poincaré a obtenu à la Chambre et au Sénat des votes successifs qui lui donnent toute l'autorité nécessaire pour défendre les intérêts de notre pays. A l'heure présente, et quelles qu'aient été les opinions particulières avant janvier, le Parlement tout entier soutient l'entreprise du ministère dans la Ruhr. Nous savons certes que le traité de Versailles fait de l'affaire des réparations un problème international, nous savons que le même traité prévoit les conseils suprêmes et les appels de l'Allemagne à la Commission des Réparations. Nous ne demandons qu'à nous mettre d'accord avec nos Alliés. Mais avertis par l'expérience, nous avons la certitude que l'Allemagne ne s'acquittera pas sans y être contrainte. Nous avons saisi un gage : nous ne l'abandonnerons pas sans que les questions qui nous touchent soient réglées. Nous ne voulons rien que de raisonnable; mais nous avons appris que nous n'aurions notre dû, malgré nos concessions, que si nous nous assurions les moyens de l'obtenir. L'opinion française est très attachée à l'entente franco-britannique : elle y voit avec raison la meilleure garantie de l'ordre dans le monde. Cependant les partisans les plus résolus de l'entente franco-britannique ne sauraient admettre qu'elle ne subsiste qu'aux dépens de nos intérêts vitaux. S'il fallait un jour la voir s'affaiblir, ils se résigneraient à courir ce risque plutôt que de compromettre notre sécurité et le résultat même de la guerre victorieuse. Mais nous gardons l'espoir que nous ne serons pas mis en situation de faire ce choix. La politique interalliée est arrivée à un point critique de son histoire : elle en sortira encore unie, pour peu que l'esprit qui a animé les Alliés pendant la guerre les inspire encore quand il s'agit de l'avenir de la paix.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont déjà pris connaissance d'une partie de l'étude du **Comte de Fels, Aurons-nous une révolution**? qui vient de paraître en librairie. Les idées exposées ont trop d'importance pour qu'il apparaisse inutile d'en rappeler les grandes lignes. Après examen historique des révolutions sociales antérieures, l'auteur dégage de notre situation actuelle certains éléments qui permettent, estime-t-il, de poser cette question même qui est placée en tête de son ouvrage. Il voit dans notre situation financière l'origine vraisemblable de graves difficultés, que les organisations cégétistes ne demandent qu'à exploiter. Notre budget peut en effet donner lieu à de sérieuses inquiétudes et le côté le plus troublant de la question est l'impossibilité même où se trouve le chercheur le plus consciencieux de démêler tous les éléments de notre comptabilité nationale. Des ténèbres profondes y règnent. Tout au moins peut-on dégager quelques leçons de son examen et le comte de Fels a su clairement prouver combien l'étatisme industriel est funeste à nos finances. Notez qu'il développe par supplément ce syndicalisme fonctionnariste, en lequel l'auteur voit un des plus grands dangers de l'heure. De cet exposé aussi lucide qu'attristant de notre situation d'aujourd'hui l'auteur passe à l'étude des remèdes possibles. Et ce n'est pas la moindre originalité de son ouvrage que ce projet d'ensemble qu'il nous expose. L'inventaire des biens de l'Etat en est une pièce essentielle. On sait d'ailleurs que les articles consacrés par l'auteur à cette réforme ont déjà attiré l'attention de nos Chambres. A l'heure où notre pays cherche anxieusement une solution à ses embarras financiers, on ne saurait négliger un projet présenté sous une forme aussi originale et aussi logique. Ce qui fait le prix incontestable de cet ouvrage, indépendamment de cette éventualité d'utilisation pratique, c'est l'ampleur même des vues qui y sont exposées. Cela n'exclut point une solide documentation (telles pages consacrées aux associations de fonctionnaires comportent une argumentation fort serrée), mais transforme l'œuvre en une sorte de philosophie de nos institutions, trait qui retiendra particulièrement l'attention du grand public.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent déjà une des **Soeurs Colombe** dont **M. Jean Stern** vient d'écrire l'histoire. Ces trois sœurs, au nom angélique, furent des illustrations dans la galanterie du XVIIIe siècle. Comme danseuses ou actrices elles eurent aussi quelque notoriété, mais cela est d'importance secondaire : leurs aventures conservent tout leur piquant, tandis que le silence s'est fait sur leurs qualités scéniques. D'ailleurs les sœurs Colombe elles-mêmes se préoccupaient bien moins de leur art que de leurs amants. Leur mère leur avait donné là-dessus de solides principes, et, pour leur éviter un premier faux pas funeste, avait pris soin de leur chercher elle-même des galants sérieux. Elle y trouva quelque profit personnel et eut d'autant plus de regret à s'effacer, lorsqu'on se priva de ses offices. A vrai dire, ils étaient superflus : les donateurs et les soupirants ne manquaient point, et parmi eux il en était d'assez originaux. On en trouvera un aimable catalogue dans le spirituel ouvrage de M. Stern. Il y a là un certain milord Massereene qui a droit à une place d'honneur pour sa loufoquerie. Ce fut d'ailleurs un personnage quasi historique et le 14 juillet 1789 le peuple, en brisant ses fers, brisa aussi ceux de Milord Massereene qui s'ennuyait depuis une vingtaine d'années à la Bastille, mais refusait pourtant, bien qu'il en eût largement les moyens, de payer ses dettes pour en sortir. Aux côtés de Marie Catherine, nous rencontrons le peintre Fragonard qui semble bien avoir eu pour elle une sérieuse inclination. Cinquante aventures des plus piquantes sembleront autant d'excellents chapitres à ajouter aux *Liaisons dangereuses*... Voilà un des plus vivants tableaux de la vie parisienne du XVIIIe siècle qui nous ait été donné depuis longtemps.

L'étude que M. **Louis Mæterlinck** vient de consacrer aux primitifs français (**L'énigme des primitifs français**) est des plus attachantes. La France jouit au XIVe siècle d'une suprématie artistique incontestée. Les écoles de Paris, de Dijon et de Bourges attirèrent maints artistes étrangers. Avignon fut également un centre artistique de premier ordre dont la fameuse *Pieta* de Villeneuve, que M. Mæterlinck considère comme antérieure à l'Adoration de l'Agneau mystique des Van Eyck, demeure le plus glorieux témoignage. L'art eyckien ne représenterait même que l'aboutissement des efforts des miniaturistes et peintres français. Pas à pas M. Mæterlinck suit, au cours du XIVe siècle, la marche de l'influence française dans la région scaldienne. En Espagne, en Scandinavie, en Allemagne, nos peintres exercent aussi une action profonde. M. Mæterlinck même estime que les artistes italiens du quattrocento ont été directement inspirés par les peintres franco-flamands. Il est probable que sur ce dernier point la discussion n'est pas close, mais il apparaît bien, en tout cas, aujourd'hui, que l'art eyckien doit tout à la France et rien à la Hollande comme on l'avait cru antérieurement. L'ouvrage de M. Mæterlinck constitue, sur la Renaissance française « naturaliste » du XIVe siècle, un document d'un réel intérêt.

L'ouvrage de M. **Georges Huisman** sur **Memlinc** contient une très complète et très minutieuse analyse des œuvres de ce peintre, ce qui nous vaut de relire au passage la charmante légende de sainte Ursule. Sur la vie de Memlinc même les précisions manquent. M. Huisman, qui voit en Memlinc un élève de Van der Weyden, ne semble point porté à croire qu'il ait travaillé avec son maître au Jugement Dernier de Beaune. En Memlinc, M. Huisman démêle les influences des Van Eyck, de Thierri Bouts, de Van der Weyden et de l'école bolonaise. Pour lui Memlinc fut sincèrement religieux, mais sans nul mysticisme; il n'eut guère le sens de la composition dramatique et une mince originalité; « la mesure, la gentillesse et une constante habileté de main, telles furent les qualités essentielles de ce primitif attardé », héritier direct des miniaturistes du Moyen Age.

M. **Cyprien Halgan** nous conte l'histoire d'une institutrice qui, devenue la femme d'un vieux gentilhomme breton, M. de Pradun, s'éprend du fils de celui-ci. Les jeunes gens se communiquent d'ailleurs leur sentiment d'une manière chaste et discrète. Pourtant il n'échappe pas au père à qui cette désagréable constatation donne un coup mortel. Les amoureux, délivrés, transportent leur ivresse en Espagne. Malheureusement le fils Pradun, à qui le sens des événements avait jusque-là échappé, comprend qu'il est responsable de la mort de son père et en ressent un frénétique désespoir, dont une mort un peu surprenante vient le délivrer. Le roman, de bonne qualité, a nom **le tragique amour de Madame de Pradun.**

Signalons enfin un vigoureux roman de M. **E. Le Gal, l'Oasis bleue.**

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.